

PER
Z-5218 CON

LA LITTÉRATURE

AU

BREVET ÉLÉMENTAIRE

EXAMENS DE 1925-1926



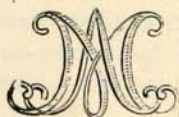
CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

1925



Bibliothèque Nationale du Québec

LA LITTÉRATURE
AU
BREVET ÉLÉMENTAIRE



CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

1925

Préface

Nous avons le plaisir d'offrir aux professeurs de l'enseignement primaire l'explication des textes qui sont au programme pour les examens de 1925-26.

Nous sentons vivement l'imperfection de ces analyses. Telles qu'elles sont, elles pourront peut-être aider quelques institutrices encore au début de leur carrière professionnelle.

Comme l'année dernière, nous avons suivi la méthode historique de Sainte-Beuve pour ces explications, méthode qui consiste à aller au texte, à trouver les idées qu'il contient, à en étudier le style, les mots, à donner une courte biographie de l'auteur. Nous avons proposé un ou deux sujets de composition presque à chacun des textes expliqués. Ces sujets sont peut-être difficiles pour les débutants. Ils rendront service aux titulaires de classes plus avancées. En tout cas, rien n'oblige à traiter ces sujets. À chaque professeur d'en choisir d'autres plus appropriés à la force de ses élèves. On nous a fait remarquer que ces analyses sont difficiles — c'est l'entraînement qui nous manque. Si nos élèves continuent à suivre avec constance la méthode indiquée, ils en viendront à préparer seuls ces analyses qui leur paraissent trop « savantes » aujourd'hui.

Certaines institutrices, dit-on, font apprendre « par coeur » ces explications aux aspirantes du brevet élémentaire et du brevet supérieur. Rien n'est plus anti-pédagogique. L'élève doit trouver les idées principales, secondaires et particulières d'un texte; il doit essayer de reconnaître les qualités du style, chercher les explications de mots et s'exercer à la composition. Jamais nos élèves n'acquerront les éléments d'une formation littéraire convenable si la mémoire seule est en jeu.

Nous confions à la Vierge du Rosaire les deux petits livres qui vont paraître sous sa protection, qu'Elle accorde à tous, professeurs et élèves, une année scolaire heureuse et bénie.

C. N. D., 1er octobre 1925.

La sainte Vierge

Nous répétons à chaque anniversaire l'oracle de Pie IX : « Marie est plus belle que la beauté. » Telle une humble enfant de la France a pu la contempler au lendemain de ces fêtes célestes du 8 décembre 1854.

« Elle était de taille moyenne, elle semblait toute jeune; elle avait la grâce de la vingtième année; mais, sans rien perdre de son exquise délicatesse, cet éclat, fugitif dans le temps, avait en Elle un caractère éternel. Bien plus, dans ses traits aux lignes divines se mêlaient en quelque sorte, sans en troubler l'harmonie, les beautés successives et isolées des quatre saisons de la vie humaine. L'innocente candeur de l'enfant, la pureté absolue de la vierge, la gravité tendre de la plus haute des maternités, une sagesse supérieure à celle de tous les siècles accumulés, se résumaient et se fondaient ensemble, sans se nuire l'une à l'autre, dans ce merveilleux visage de jeune fille. À quoi le comparer en ce globe déchu, où les rayons du beau sont épars, brisés et ternis, et où ils ne se rencontrent jamais sans quelque impur mélange? Toute image, toute comparaison serait un abaissement de ce type indicible... Ce n'est point avec les lampes de la terre que l'on peut faire voir, et pour ainsi dire, éclairer les astres du ciel. »

HENRI LASSERRE (*Notre-Dame de Lourdes.*)

ANALYSE

I. Origine et plan du morceau. — Ce texte est tiré du livre de M. Henri Lasserre: *Notre-Dame de Lourdes*. Affligé d'un mal d'yeux qui le faisait beaucoup souffrir et allait entraver sa vocation d'écrivain, M. Lasserre promit à la sainte Vierge de raconter les merveilles de Lourdes si elle daignait lui accorder sa guérison.

Celle qu'on n'invoque jamais en vain eut pitié de son serviteur: M. Lasserre fut guéri. Aussi, c'est avec l'émotion

d'une âme qui a touché le surnaturel que l'auteur trace le portrait de son auguste bienfaitrice. Et pourtant, selon Bernadette, l'image ne répondait pas à l'original. L'enfant ne pouvait que répéter: « Ah! la sainte Vierge elle est si belle, si belle, que pour la voir on voudrait mourir. » Et nous, nous nous demandons, si l'étude que nous allons faire en classe, de la figure de notre divine Mère peut aller sans quelque profanation.

Loin de faire comme le botaniste qui porte le fer dans la splendide corolle qu'il a sous les yeux uniquement pour la classer, si nous analysons la céleste fleur, c'est pour en admirer les couleurs et en respirer le parfum. Mieux encore, c'est un hommage filial que nous déposons aux pieds de notre divine souveraine.

L'idée générale du morceau est l'oracle de Pie IX: « Marie est plus belle que la beauté. »

Les idées secondaires nous montrent cette beauté de la sainte Vierge exprimée:

1o Par son portrait;

2o Par la faiblesse d'une comparaison entre sa beauté et les beautés d'ici-bas.

La conclusion affirme que cette beauté de notre divine Mère est inappréciable. « Ce n'est pas avec les lampes de la terre que l'on peut faire voir et éclairer les astres du ciel. »

II. Le fond. (Les idées). — *Idee générale*: parole de Pie IX: « Marie est plus belle que la beauté. »

PLAN

			Idées particulières	
Idées principales: EXPOSITION Beauté de la sainte Vierge présentée	Idées secondaires: Tableau des circonstances	a) Personna- ges	sainte Vierge Pie IX Bernadette	
		b) Temps	Chaque année le 8 décembre	
		c) Lieu des apparitions	la France	

NŒUD Beauté de la Sainte Vierge exprimée	}	(A) Par son portrait	1o taille moyenne 2o semblait toute jeune 3o avait la grâce de la vingtième année 4o exquisite délicatesse de cet éclat	{	a) fugitif dans le temps b) au caractère éternel	
		5o traits aux lignes divines reflétant les beautés des quatre saisons de la vie humaine.	{	a) Innocence, Candeur b) Pureté de la Vierge c) Gravité de la maternité d) Sagesse supérieure	{	Enfance Jeunesse Age mûr Vieillesse
		(B) Par la faiblesse de toute comparaison.	1o Les rayons du beau ici-bas sont 2o Toute comparaison serait	{	a) épars b) brisés c) ternis d) toujours unis à quelque impur mélange	
		CONCLUSION Beauté de la sainte Vierge inappréciable ici-bas	C) Les lampes de la terre ne sauraient	{	a) Faire voir les astres du ciel b) Éclairer les astres du ciel	

III. La forme. — Le style de cette page est d'abord très simple. Trois petites phrases tombent dru sur le fond du portrait. « Elle était de taille moyenne. Elle semblait toute jeune. Elle avait la grâce de la vingtième année. » Le style s'élève dans l'expression : « Cet éclat fugitif dans le temps avait en Elle un caractère éternel, et atteint au sublime lorsque l'auteur affirme que « dans ces traits, aux lignes divines, se mêlaient sans en troubler l'harmonie, les beautés successives et isolées des quatre saisons de la vie humaine. » Cette belle métaphore et celle qui la suit : « À quoi la comparer sur ce globe déchu où les rayons du beau sont épars, brisés, ternis », font de cette page l'une des plus touchantes de la littérature mariale.

M. Henri Lasserre n'emploie que des mots connus. Il écrivait cependant à une heure où l'on poussait, comme aujourd'hui jusqu'à l'excès le souci de l'épithète non banale. Une demi-page coûtait alors à Flaubert autant de soucis qu'un sonnet à Hérédia; mais — nous le répétons — l'âme de l'écrivain avait vibré au contact du surnaturel. Il ne voulait qu'une chose: bénir sa divine libératrice. Il l'a fait avec des expressions sereines et émues qui nous mettent des larmes dans les yeux à la lecture de cette page où il a fait passer toute la gratitude de son cœur de croyant et d'enfant de Marie.

IV. Les mots. —

BEAUTÉ: Manifestation sensible de la perfection physique ou morale qui éveille le sentiment de l'admiration. « Et la beauté, sans doute, emportait la balance. » (Corneille.)

SAISONS: Chacune des quatre divisions égales de l'année réglées sur le temps employé par le soleil à passer d'un solstice à un équinoxe, d'un équinoxe à un solstice, et sur les variations de température qui y correspondent.

Temps de l'année propre pour quelque chose: La *saison* de la chasse. — Moment opportun pour quelque chose: Tout vient en sa saison. (Corneille, *Menteur*, III, 5.)

CANDEUR: Sincérité d'une âme pure qui n'a rien de caché: « Il y a dans la véritable vertu une candeur, une ingénuité, que rien ne peut contrefaire. » (Fénelon: *Télémaque*).

PURETÉ: État de ce qui n'est mélangé d'aucun élément: de l'or à l'état de *pureté* absolue. État de ce qui n'est altéré par aucun élément mauvais: la pureté de l'air. La *pureté* de la foi.

GRAVITÉ: Tendence des corps vers le centre de la terre. Centre de *gravité*: point par lequel passe le résultante des poids des molécules qui composent un corps, quelle que soit sa position. Caractère de ce qui a de l'importance: la *gravité* des circonstances.

SAGESSE: Connaissance juste des choses: Daigne mettre, grand Dieu, la *sagesse* en sa bouche (Athalie, II, 7.). Qualité de celui qui mène une conduite réglée: la *sagesse* est une égalité d'âme que rien ne peut troubler.

LAMPE: Ustensile formé d'un réservoir contenant un liquide combustible où trempe une mèche pour produire de la lumière.

ASTRE: Corps céleste. L'astre du jour, le soleil. *Figuré*: «Il est l'astre naissant qu'adorent mes états.» (Corneille, II, 7.) Être né sous un astre favorable.

LIGNES: (du latin *linea*): fil de lin—Ficelle, corde tendue dans une direction déterminée.— Cordeau tendu pour indiquer un alignement: Et ces froids ornements à la *ligne plantée*. (Boileau, *Lat.* 4.) — Trait continu qui indique une direction déterminée: tracer des lignes sur le papier. — *Lignes* de portée: les cinq traits horizontaux, qui, dans l'écriture musicale, servent à déterminer la place et la valeur des notes. — *Lignes* de la main: Traits dont est sillonnée la paume de la main. — Étendue à une seule dimension: longueur (géométrie). — Ce qui forme limite, démarcation dans une direction continue: ligne de partage des eaux. — *Ligne*: la douzième partie d'un pouce. — Direction continue dans un sens déterminé: suivre la *ligne* du devoir. — Suite de mots disposés horizontalement dans une page écrite ou imprimée: page de trente *lignes*. — Série de membres d'une même famille: *ligne* directe, qui va de père en fils.

HARMONIE: Accords de sons agréables à l'oreille: Des chants pleins *d'harmonie*. — Succession de mots formant des sons agréables à l'oreille: *l'harmonie* d'un vers. — Disposition entre les diverses parties d'un ensemble: *l'harmonie* du corps humain.

ÉCLAT: a) Fragment projeté par un corps qui éclate: Il fut frappé d'un *éclat* de pierre;

b) Action d'éclater: bruit de ce qui éclate: les *éclats* du tonnerre;

Figuré: « Sur moi seul doit tomber *l'éclat* de la tempête. » (Corneille, *Cid*, II, 8.)

c) Vive lumière qui vient frapper la vue: *l'éclat* du soleil. — Par analogie: l'éclat du teint, des yeux. « Je n'aurais adoré que *l'éclat* de vos yeux. » (Corneille, *Polyeucte*, IV, 5.)

d) Caractère brillant de la beauté, de la puissance :

L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux. (Corneille, *Horace*, II, 3.)

CARACTÈRE: Étymologie (Emprunté du latin *character*.) trait gravé, écrit. — du grec: graver.) — Marque: signe distinctif. — Au propre: Trait gravé, écrit: caractères hiéroglyphiques. — Signe d'écriture: caractères de l'alphabet,

Au figuré: Trait particulier, manière d'être qui distingue une chose d'une autre: Le *caractère* d'une maladie, le *caractère* de la poésie moderne. Le trait ou les traits dominants de la physionomie morale d'un homme. Un caractère irascible. La manière d'être morale, par opposition à l'intelligence: Grand par l'esprit et non par le *caractère*.

Devoir: Expliquer les deux métaphores: « Quatre saisons de la vie humaine » et « les rayons du beau ».

Explication: 1o *Les saisons de la vie humaine*. De même que l'année a quatre phases successives appelées âges, *printemps, été, automne, hiver*, ayant chacune leurs beautés — de même la vie humaine a quatre phases, ayant aussi chacune leurs beautés: l'enfance a la candeur; l'adolescence, la virginité; l'âge mur, la maternité; la vieillesse, la sagesse...

Et la Vierge bénie réunissait en Elle toutes ces beautés.

2o *Les rayons du beau*: de même que d'un centre lumineux ou d'une source de chaleur s'échappent des jets appelés *rayons*, de même du *beau* on fait un centre, une source d'où s'échappent des splendeurs, des clartés que l'on nomme rayons, en vertu de la comparaison faite dans l'esprit.

V. Composition. — Sujet proposé: « Portrait physique, intellectuel et moral de mon amie. »

DÉVELOPPEMENT

Mon amie a dix-huit ans, cet âge charmant où les qualités s'épanouissent et donnent leur fleur. Elle est grande et bien proportionnée. Elle n'a pas cette « gracilité » que l'art grec considérait comme une condition de l'élégance, cependant sa démarche un peu fruste ne déplait pas. Le visage forme un ovale assez régulier. Les yeux sont beaux par leur expres-

sion. La bouche est grande et le nez, eh bien, oui, le nez... volumineux... Voilà une figure qui, après tout n'est pas parfaite, dites-vous? Soit, mais la physionomie est sympathique. D'où vient qu'une figure est attachante? Il y a là comme un mystère sacré que Dieu a voulu soustraire à nos grossières analyses par respect pour l'âme dont la figure est le reflet. On demandait à Montaigne pourquoi il était si attaché à la Béotie dont il a tracé le portrait dans des pages immortelles. « C'est, répondit-il, parce que c'était lui. » Je vous assure que si je pouvais pétrir à mon gré le visage de mon amie, je ne le ferais pas, parce qu'alors ce ne serait plus Elle!

La Providence fut généreuse en *dons intellectuels* à l'endroit de mon amie: esprit lumineux, jugement sûr, mémoire fidèle si elle n'est pas facile et prompte. Mon amie calomnie toujours sa mémoire, elle devrait convenir qu'elle a trop de bon pour en dire du mal.

Au *moral*, et par *moral*, j'entends surtout les qualités *d'âme* et de *cœur*, mon amie me paraît bien douée. C'est à ces traits précieux que je l'ai jugée digne d'être la sœur de mon âme: Piété ardente et communicative, bonté, loyauté, sincérité, droiture, voilà les riches traits de cette personnalité morale, attirants pour quiconque sait par delà les dehors, atteindre la valeur vraie, celle de l'élite, qui ne se révèle pas par les seuls dehors.

Quand j'ai besoin d'un conseil mon amie me le donne — sage et fraternel. Quand je suis tentée de faillir au devoir, son exemple m'entraîne; quand je veux m'égayer, oublier les tristesses des choses comme celles des êtres, je vais auprès d'elle refaire ma sérénité.

Et je bénis le ciel d'avoir mis dans l'existence ce secours et cette reconfortante joie d'une amitié fidèle.

VI. L'auteur. — Lasserre (Henri), 1828-1900. H. Lasserre, guéri miraculeusement d'une grande maladie d'yeux par l'intercession de la sainte Vierge, en a témoigné sa reconnaissance en écrivant son beau livre: *Notre-Dame de Lourdes*, dont le succès fut prodigieux.

(Lectures litt. F. I. C.)

LECTURE

PORTRAITS DE TROIS PETITES MARIONNETTES

Il y avait une fois trois petites marionnettes... Elles vous adresseront trois petites révérences. Et puis vous ne les verrez plus. Mais, plus favorisé, je continuerai de les voir chaque jour.

De la première, j'ai reçu une leçon, une bonne leçon, à la promenade. Je ne la cherchais pas, je vous jure, et j'en suis encore humilié.

C'est une petite fille, un petit bout de petite fille de rien du tout, pas plus grande que ça, et encore! Vous la connaissez? Vous ne la connaissez pas? Que je vous plains de ne pas connaître Paulette! Je vous la présenterai, ou plutôt je vous présenterai à elle, parce que les grandes personnes, aujourd'hui on en trouve tant qu'on veut, tandis que les enfants, chacun sait qu'il n'y en a plus. J'ignore comment Paulette vous accueillera, peut-être bien, peut-être mal, peut-être les deux à la fois... Tâchez de lui plaire, cela vaut mieux. Autrement, elle vous arrangera comme elle m'a arrangé.

Pour que vous compreniez toute son impertinence, il faut que je vous dessine en quelques traits son portrait.

Dix ans, une longue chevelure annelée, châtain-foncé avec des reflets dorés, de grands yeux bruns, à la fois câlins et profonds, où court sans cesse un point d'or, mystérieux, qui ne se fixe jamais, un petit corps souple et mince, et des mouvements toujours gracieux: pas moyen de la faire tenir tranquille, et quand elle marche on dirait qu'elle danse. Je suis peut-être partial parce que je suis en colère depuis l'humiliation qu'elle m'a infligée. Alors je n'en dis pas assez de bien sans doute. Ajoutez-en, afin de rétablir la vérité.

Nous nous sommes beaucoup promenés ensemble. C'est un petit compagnon qui ne redoute rien et qui même a la coquetterie des passages les plus difficiles. Il n'en manque pas dans nos montagnes. Quand je l'ai hissée, non sans peine, sur un rocher solide, après un couloir glissant, c'est pour m'entendre dire: — Veux-tu que je t'aide?

Nous fûmes surpris un jour par une pluie torrentielle et

nous nous réfugiâmes sous un gros châtaignier. Elle avait, malgré sa bravoure, un tantinet peur de l'orage.

— Il ne s'en ira pas, bien sûr? me dit-elle.

— Qui ça?

— Le châtaignier?

Je l'avais recouverte de ma pélerine où elle disparaissait tout entière, sauf sa petite figure. D'une feuille, une goutte lui tomba sur le nez, elle se mit à rire. Et ce fut son rire qui la rassura.

Une autre fois, toujours à la campagne, elle courait en avant de moi. Ses boucles déjà longues rythmaient sa course. Elle s'arrêtait pour cueillir une fleur, de l'herbe, de la terre même, et portait le tout à son visage. On eût dit qu'elle voulait s'emparer à cinq ans de l'univers entier. Quand elle est revenue vers moi, elle m'a déclaré :

— Papa, j'aime le monde.

— Tu aimes le monde?

— Oui, j'aime tout.

Elle aime tout : c'est bien cela. Elle se précipite dans la vie comme dans notre jardin qu'elle veut respirer tout entier. Encore n'en est-elle pas rassasiée. Cette avidité, délicieuse à surprendre, quelquefois me fait peur. Comment se contenterait-elle d'un sort ordinaire? Je lui voudrais un sort tout doré. Mais il ne la comblerait pas davantage. Nos promenades me l'ont bien montré. Elle m'avait fait descendre un jour dans un ravin au fond duquel elle avait aperçu des oeillets sauvages, de minces oeillets roses perchés sur de longues tiges. C'était beaucoup de gymnastique pour une maigre cueillette. Mais les enfants se moquent des efforts qu'ils exigent. Il y avait dans mon ravin, beaucoup d'œillets sauvages. Après en avoir arraché trois ou quatre, désireux d'en finir promptement et de remonter, je crie à Paulette :

— Combien en veux-tu?

— Tous, au moins.

Peste! mademoiselle, vous ne serez pas commode à satisfaire. Et puis, il ne faut pas barguigner avec elle. Ric, rac : elle tranche de tout avec compétence. N'est-elle pas au cou-

rant des dernières prescriptions sociales? La loi du travail n'a pas de secrets pour elle. Volontiers elle priverait de dessert, et même du repas tout entier, celui qui n'aurait pas travaillé. Cela vous étonne? Quand vous la connaîtrez, rien ne vous étonnera plus. Elle entre un jour, à Paris, dans mon cabinet de travail. Il est expressément défendu d'entrer dans mon cabinet de travail, mais pour elle rien n'est sacré. Dès qu'elle a pu atteindre le loquet de la porte, elle a pénétré chez moi comme chez elle, avec autorité mais avec gentillesse. Et la voilà qui vient à moi et qui me pose sa petite main sur le front.

— Paulette, ma mie, que me veux-tu?

— Mais, papa, ton front n'est pas mouillé?

— Pourquoi, diable, mon front serait-il mouillé?

— Tu ne gagnes pas ton pain à la sueur de ton front.

Elle avait lu dans son Histoire Sainte que l'homme est condamné à gagner son pain quotidien, et tout de suite elle m'en faisait l'application.

Sa biographie est déjà si remplie d'événements que, vous le voyez, je ne m'arrête plus. Je crois que cette lumière naissante fera un grand jour.

Mais je m'aperçois que je ne vous ai pas raconté la leçon que j'ai reçue d'elle. Jugez vous-même s'il n'y a pas de quoi être mortifié.

Nous étions à la veille du premier janvier. Sa mère me l'avait confiée pour lui faire prendre l'air.

— Surtout, m'avait-elle recommandé, ne lui achetez rien. C'est le moment des étrennes et les cadeaux pleuvent déjà de tous les côtés.

Et très injustement elle ajouta :

— Vous avez une tendance à la gâter.

Comme si j'avais jamais gâté Paulette!

Nous hésitâmes entre le Jardin des Plantes où il y avait une grande volière et le Jardin d'Acclimatation où l'on donne à manger aux biches dans le creux de la main, et finalement nous allâmes aux Champs-Élysées.

Le froid, qui était vif et sec, animait ses joues. Le teint, c'est quelquefois ce qui lui manque. L'air, précisément, lui en donnait. Elle était particulièrement ravissante. De temps à autre, je la regardais pour voir si elle le demeurait. Je redoutais qu'elle ne changeât à son désavantage. Ce qui est trop beau ne peut pas durer. Mais elle ne changeait pas, et les roses de ses joues m'encharmaient.

Les Champs-Élysées étaient encombrés de petites boutiques bien garnies. Des poupées et des polichinelles, pendus à des ficelles, étaient là pour aguicher les enfants. Comment les enfants auraient-ils résisté à la tentation? Nous autres, est-ce que nous résistons beaucoup? Notre plus grand courage est encore la fuite. Paulette, bien sagement, et plus sérieuse que je n'aurais cru, me demanda de lui offrir un modeste seau de bois.

— Celui-là?

— Oui, celui-là.

J'avais désigné le plus simple. Il y en avait d'autres qui étaient pyrogravés et bien plus tentants. J'offris le seau de bois. Après le seau de bois, une pelle la tenta.

— Celle-ci?

Une pelle quelconque, anonyme, sans le moindre ornement. J'offris la pelle. Qu'est-ce, en effet, qu'un seau, sans une pelle pour le remplir de sable? Il y a entre ces deux instruments un rapport étroit, un lien nécessaire qu'un papa discerne tout de suite. Puis, ce fut une balle. À vrai dire, la balle ne se rattache à rien. De même que la corde à sauter qui me fut aussi réclamée. J'offris la balle, j'offris la corde à sauter. Mais, j'avais une raison, une raison supérieure, que tous les parents, soucieux de l'éducation de leurs enfants, comprendront: je voulais savoir jusqu'où iraient les appétits de Paulette. Vous conviendrez que c'était là une expérience intéressante. Alors, elle désigna une poupée d'un air tendre et me la montra sans rien dire. Je vis le point d'or qui court dans ses yeux se fixer. Elle souriait, elle était jolie à croquer, elle ne demandait rien. Je vous assure qu'elle ne demandait rien. J'offris la poupée.

Savez-vous comment elle me remercia? Non, vous ne le

devineriez jamais. Les deux mains pleines, elle me considéra gravement et me dit enfin :

— Comme tu es faible, papa !

La seconde, qui s'appelle Marthe, comme la sainte trop décriée de l'Évangile, ne doit pas avoir beaucoup plus de cinq ans. Il n'y a pas si longtemps qu'elle s'agitait dans la maison en répétant, comme un cri de triomphe :

— J'ai mon lustre ! J'ai mon lustre !

On lui avait appris que cinq ans ça faisait un lustre. Elle était ravie d'avoir un lustre. Mais bientôt rassasiée, elle en exigea une autre immédiatement :

— Quand est-ce que j'en aurai deux ? Et quand est-ce que j'en aurai trois ?

Nous nous affligeons des jours qui passent. Elle réclamait cinq ans d'un seul coup. Tant d'ambition lui passera.

La voyez-vous d'ici ? Elle est blonde, menue et effilée, un nez qui se retrousse un peu, un air absorbé, et des yeux si étonnés qu'ils créent le monde à chaque regard. Elle croit absolument tout ce qu'on lui raconte. Aucun doute n'est jamais entré dans son esprit. Il ne faut pas la plaisanter, parce qu'elle pleure. Elle est si heureuse de vivre qu'elle a sans cesse de grands désespoirs dont elle ne veut pas être consolée. Pour arrêter le cours de ses larmes, on lui dit que, si elle continue, ses yeux vont fondre comme une bougie qui répand sa cire. Inquiète, elle interroge sa sœur :

— Est-ce qu'ils ont déjà fondu, Paulette ?

— Pas encore. Mais ça va commencer.

Les apparences lui suffisent amplement. Elle n'exerce que sur elles sa petite observation. Un jour d'hiver qu'il y avait un épais brouillard, nous vîmes le soleil sans rayons, pareil à un globe rond et rouge.

— Tiens, me dit-elle, la lune qui a pris feu !

Si elle est un peu lacrymale, elle n'est point sentimentale pour autant. Il est imprudent de lui poser cette question :

— Aimes-tu ton père, ma petite ?

Parce qu'elle répond tranquillement :

— Pas toujours. On n'aime pas toujours.

Sa sœur aînée, qui a de l'imagination et le sens des chimères, et qui vit volontiers dans le commerce des fées, voudrait l'éblouir par le récit des rêves flatteurs où elle tient rang de princesse et porte de belles toilettes. Mais d'un mot elle l'a clouée :

— Moi, quand je rêve, je rêve que je mange.

Son assiette n'est jamais assez remplie. Quand la portion qu'on lui sert fait un grand tas, elle rit un moment toute seule avant de l'attaquer. C'est un adversaire digne d'elle, auquel il convient d'adresser, avant la lutte qui va s'ouvrir, un hommage d'estime. Une fois, on lui distribua une belle tranche de veau, à quoi sa bonne avait joint, par contrebande, deux ou trois ronds de cornichons dont elle goûte assez la saveur acide. La bouche pleine, elle déclara gravement :

— J'en mangerais bien un tout entier.

— Un cornichon, dis-je, petite sotte ?

— Non, un veau.

Peste ! mademoiselle, si vous aviez été bergère, vous eussiez dévoré vos troupeaux !

Au retour d'un voyage à Rome, comme je parlais des Catacombes, Paulette envia incontinent le sort d'une sainte Cécile et me déclara qu'elle serait martyre. Marthe se fit expliquer l'un ou l'autre supplice. Celui du feu la mit en joie :

— C'est bon pour les poulets, assura-t-elle avec conviction.

Le soir, à la campagne, quand nous rentrons de promenade par les petits chemins d'exploitation rurale où l'herbe pousse entre les cailloux, les deux sœurs aiment à chanter des chansons dont elle improvise au petit bonheur la musique et les paroles. Cela fait une cacophonie redoutable. J'essaie bien de leur imposer des refrains connus, de ces vieux airs populaires qui, d'une enfance, vont se poser sur une autre, sous le même toit, comme ces hirondelles qui, parties avec l'hiver, retrouvent leurs nids au printemps :

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés...

Ou bien :

Nous étions dix fill's dans un pré,
Toutes les dix à marier...

Ou le Cavalier du Guet ou Gentil Coquelicot :

J'ai descendu dans mon jardin
Pour y cueillir le romarin
J' n'en avais pas cueilli trois brins
Qu'un rossignol vint sur ma main...

Ah ! bien oui, elles se rient de mes plaintes et m'assurent qu'il est bien préférable d'improviser. Je crois surtout que c'est plus facile. Elles sont indépendantes, et l'on n'y peut rien. Chacune crie à tue-tête de son côté, et si je veux savoir ce qu'elles chantent, il convient de les écouter séparément. De temps à autre, elles doivent s'interrompre, parce que nous croisons un char de foin qui occupe tout le sentier et même qui déborde jusque sur les haies, où il laisse un peu de sa toison comme une grosse brebis tondue. Cela fera le bonheur des pauvres diables qui n'ont pas de prairies et qui entretiennent une vache ou une chèvre quand même, en comptant sur la Providence et sur l'herbe des mauvais chemins et des bordures. Vite, on gagne un champ voisin où l'on se gare :

— Vous en tenez de la place ! Le foin est beau cette année.

D'autres fois, c'est une commère qui nous accoste, la femme du fermier ou celle du vigneron, ou la jeune fille qui porte le lait à la fruitière, ou celle qui cueille des airelles, des petites fraises des bois et des champignons, parce qu'elle n'aime pas travailler comme tout le monde :

— Ces jeunesse, ça pousse rudement vite. D'une saison à l'autre, ça ne se reconnaît plus. Et des cheveux ! C'est tout à elles ?

Par malice, je répons :

— Vous pouvez tirer, pour voir.

Et chacune, à tour de rôle, veut tirer, afin de confesser la vérité. Mais les fillettes se sauvent aussitôt.

Après ces rencontres, je rassemble ma troupe et nous reprenons notre marche cadencée, car les improvisations recommencent. Dans celles de Paulette, je crois démêler des traces romantiques : il y est question de rayons de lune qui glissent sur les champs et d'une princesse brune, au soleil couchant, qui cueille des fleurs de toutes les couleurs. La lune et

le soleil font bon ménage, et l'heure demeure incertaine. Mais, dans celles de Marthe, je découvre plus de précision. Inévitablement, il s'agit de nourriture, et cela rime avec confiture. La suite ne rime pas toujours avec exactitude: c'est un défilé bigarré de fruits et de comestibles.

Cependant le chemin se dérobe dans les bruyères et les fougères. Les deux fillettes, d'un même mouvement, s'effacent :

— Passe devant, papa.

— Je veux bien. Pourquoi?

— Mais c'est à cause des serpents.

Quoi de plus naturel? Un papa, c'est fait pour passer devant quand il y a du risque. Il ne saurait y avoir la moindre hésitation sur l'ordre à suivre en pareil cas. Et je passe devant.

Je passerai devant tant que je pourrai. Moi aussi, mes petites, j'ai eu des parents qui me précédaient et, tant qu'ils étaient là, j'étais sûr qu'il ne m'arriverait rien de mal. Voici qu'à votre invitation je les revois devant moi. Ils sont invisibles pour vos regards, non pour les miens. Et, vous ne pouvez pas le savoir, ils me cachent la mort. Tant qu'ils furent vivants, je n'avais jamais pensé que je pourrais mourir. Et, me souvenant de mon enfance comblée, je leur adresse tout bas une prière que vous n'entendrez pas :

— O mon père et ma mère, pour ce bonheur dont je vis encore, pour la paix et la lumière de mes jeunes années, soyez bénis.

La vie recommence, mais derrière moi. Qu'à celles-ci qui me suivent à leur tour, il n'arrive rien de mal tant que je serai là! Et surtout, mon Dieu, que je passe devant, quand certaine visiteuse s'annoncera!

Je me retourne brusquement :

— Si nous rentrions? Il est tard.

— Il est tard? alors rentrons.

Nous arrivons au bout de l'allée, et les voilà qui se lancent au galop vers la maison. Je reste seul, en arrière cette fois, à regarder leur course scandée par leurs cheveux, et il

me semble que leurs chansons incomplètes sont restées accrochées aux ronces et aux arbres comme aux buissons le foin des chars trop chargés...

La seconde comme l'aînée, entre sans permission dans mon cabinet. Bien mieux, elle s'y installe. Je lui ai demandé si je ne la gênais pas.

— Oh! pas du tout, m'a-t-elle répondu.

— Parce que, si je te gêne, je pourrais m'en aller.

— Ce n'est pas la peine.

L'ironie n'est pas son affaire. Elle parle sans s'arrêter et ne croit pas qu'on l'entend.

Elle tient des discours avec des personnages dont j'ai fini par connaître les noms: Chérigor, vous n'êtes pas sage. Toupette, vous serez punie.

Elle est sévère, mais elle est juste.

— Qui ça, Chérigor? ai-je demandé un jour avec impertinence,

— Mais le petit garçon donc, celui qui vient d'arriver.

Doutant de moi-même, j'examinai la pièce: il n'y avait que nous deux.

— Et Toupette?

— Oh! Voyons, papa, la petite fille qui récitait sa leçon tout à l'heure.

À la vérité, je n'avais pas entendu cette récitation de la petite fille, pas plus que j'avais vu entrer le petit garçon. Je suis un peu distrait, plus qu'il n'est permis, et je ne sais pas très exactement ce qui se passe dans mon cabinet de travail.

Toupette, Chérigor, présences invisibles que je ne soupçonnais pas et qui tout à coup me tiennent compagnie comme s'ils étaient vraiment là. Prénoms que j'ai commencé de trouver bizarres et qui maintenant me paraissent d'un usage courant. Toupette convient assez à une jeune fille d'aujourd'hui. Un philosophe déclarerait sans nul doute que c'est un dérivatif de *toupet*. Les philosophes ne savent pas comment les mots se créent: il suffit d'un enfant qui cause avec des amis imaginaires. Quant à Chérigor, c'est un peu romanesque, un peu romantique. Cela rappelle les Mille et une Nuits,

Aladin et sa lampe, et les bateaux qui partent pour l'Inde et qui vont faire escale à Chandernagor. Mais Chandernagor, est-ce un port? Je le demanderai à la marraine de Chérigor. Elle est beaucoup plus savante que moi, et surtout, quand elle parle, elle est beaucoup moins embarrassée que je ne le suis la plume à la main.

Quant à la troisième, elle est moins haute que l'herbe des prés quand c'est le temps de la fauchaison.

Pour elle, on compte par mois et l'on n'arrive pas jusqu'à vingt. Elle a des yeux couleur d'azur, des cheveux dorés, des joues rouges et un rire énorme. Elle agite ses bras comme des ailes insuffisantes. Quand elle a su embrasser, elle s'est rengorgée orgueilleusement, pensant être parvenue au sommet de la science humaine, et n'est-ce pas déjà beaucoup, en effet?

Elle a un cri de guerre qu'elle pousse dès son réveil:

— Apeau.

Vous ne comprenez pas? Il faut donc que je vous en donne la traduction. Apeau, c'est tout simplement son chapeau, qu'elle réclame. Et cela signifie par surcroît:

— Je veux sortir. Je veux sortir immédiatement. Je ne tiens ni à être habillée, ni surtout à être lavée. Tandis que j'ai une envie folle de descendre au jardin. Au jardin, il y a des fleurs, de l'herbe, de la terre, une belle pelouse où je puis tomber sans me faire mal. Allons, allons, dépêchez-vous. Vite, dehors...

Tant de choses en un seul mot? Parfaitement, apeau signifie tout cela. Et il faut lui donner son chapeau. En chemise, elle veut être casquée. On lui ôterait plutôt sa chemise que son chapeau.

Nous lui avons donné un nom doux et chantant, le nom d'une sainte de chez-nous...

HENRY BORDEAUX,

(*Préface de la Nouvelle Croisade des Enfants.*)

Le corbeau et le renard

- 1 Maître corbeau, sur un arbre perché,
2 Tenait en son bec un fromage.
3 Maître renard, par l'odeur alléché,
4 Lui tint à peu près ce langage :
5 « Hé! bonjour, monsieur du Corbeau :
6 Que vous êtes joli! que vous me semblez beau !
7 Sans mentir, si votre ramage
8 Se rapporte à votre plumage,
9 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »
10 À ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
11 Et pour montrer sa belle voix,
12 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
13 Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,
14 Apprenez que tout flatteur
15 Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
16 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
17 Le corbeau, honteux et confus,
18 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LA FONTAINE (Livre I, fable 2).

ANALYSE

10 I. Nature du morceau. — (C'est une fable; c'est-à-dire un récit fictif raconté dans l'intention d'enseigner une vérité morale.) La fable appartient donc au genre didactique dont le but est d'instruire. Elle peut être écrite en vers ou en prose.

LECTURE

20 (La fable est un genre très ancien; on peut dire qu'elle se trouve à l'origine de toutes les littératures. Le premier recueil que nous connaissons vient de l'Inde.) En Grèce, le

père de la fable est Ésope, esclave phrygien qui vivait au VI^e siècle avant Jésus-Christ. Il récitait des apologues, et peut-être même en écrivait-il. Ses fables ne furent recueillies que deux cents ans après sa mort par Démétrius de Phalère; elles sont en prose et n'ont guère de vie. Le récit ne sert qu'à amener la morale.

Vers le II^e siècle avant Jésus-Christ, les fables d'Ésope furent mises en vers par un Syrien nommé Babrius.

Un affranchi d'Auguste, Phèdre, traduisit à son tour en vers latins, les fables ésopiques. La Fontaine admire chez Phèdre « l'élégance et la brièveté ». Cette brièveté pourtant est un peu excessive, et peut-être La Fontaine exprime-t-il sa propre opinion quand il dit: « Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé. » Mais nulle part la fable n'eut plus de vogue qu'en France et surtout au moyen âge. Le Roman de Renart n'est guère autre chose qu'une suite de fables; et quant aux Ysopets, ils se réclament par leur titre même, du nom d'Ésope et sont de véritables recueils de fables. La Renaissance cultiva aussi ce genre et la fable, populaire au moyen âge, devint savante au XVI^e siècle.

Le meilleur fabuliste français, ou pour mieux dire, le fabuliste français, c'est La Fontaine. Il a transformé la fable, et nous pourrions nous en convaincre en comparant quelques-uns des apologues qui sont au programme avec les mêmes sujets traités par Ésope ou par Phèdre.

Faguet, dans ses conférences sur La Fontaine, propose de classer ainsi les fables:

1. D'abord les fables qui sont des *Contes*, c'est-à-dire celles où l'homme est seul ou principal personnage, comme *l'Huître et les Plaideurs*, *le Vieillard et les trois jeunes Hommes*;

2. Les fables *zoologiques*, où il n'y a que des animaux, tels *le Renard et la Cigogne*, *le Lièvre et la Tortue*;

3. Enfin, il y a des fables purement *philosophiques*, par exemple *l'Horoscope*, *les Lapins*.

Le corbeau et le renard appartient évidemment au second groupe, mais ici les animaux ne sont guère étudiés en eux-

mêmes, corbeau et renard ne sont que des déguisements de l'homme; le premier, c'est le vaniteux et le fat, le second, c'est le flatteur habile en ruses de toutes sortes.

(Fin de la lecture.)

32 (Cette fable est la deuxième du premier livre; elle appartient donc au premier recueil publié en 1668 et dédié au Dauphin. La Fontaine y tient sa parole: « Je me sers d'animaux pour instruire les hommes. »

II. Source du morceau. — Le sujet a été traité pour la première fois sans doute par Ésope; nous le trouvons aussi dans Phèdre, livre I, fable 13. Il est repris encore dans le Roman du Renart. Au dix-huitième siècle, un poète et critique allemand, Lessing, a tenté de le traiter de nouveau en le modifiant; mais ni avant, ni après La Fontaine, on n'a atteint la perfection à laquelle il s'est élevé lui-même.

III. Étude du fond. (Idées). — Cette petite narration est tout-à-fait dramatique. La Fontaine est un inimitable conteur. Nul ne sait mieux que lui suspendre jusqu'au bout l'intérêt du récit, tenir son lecteur en haleine et lui cacher jusqu'au dernier instant le dénouement qu'il voudrait connaître.

L'exposition de cette fable tient en quatre vers. Les deux personnages nous sont présentés : maître corbeau, maître renard.

Le nœud de la narration comprend neuf vers. Et les six vers qui restent forment le dénouement dans lequel est comprise la morale de la fable.

4^e soir le plan synoptique aux questions écrites à la main
LECTURE

Un rapprochement entre la fable d'Ésope et l'imitation qu'en a donnée La Fontaine, nous fera saisir le génie dramatique du fabuliste français.

Un corbeau, ayant dérobé de la viande, alla se percher sur un arbre; un renard qui l'avait vu, désirant s'emparer de la viande, se dressa sur ses pattes et lui fit compliment sur sa beauté et sur sa haute taille: il ajouta que plus que tout autre oiseau il méritait d'être roi et que cela ne pourrait manquer d'arriver, s'il avait de la voix. Le corbeau, voulant faire voir au renard qu'il a aussi une belle voix, lâche la viande et pousse

de grands cris ; l'autre courut vers l'arbre, et s'étant emparé de la viande, il dit : « O corbeau, tu as toutes les qualités ; acquiers seulement de l'esprit. »

Cette fable convient bien à l'homme de peu d'esprit.

L'exposition d'Ésope est assez maladroite : Un corbeau, ayant dérobé de la viande, alla se percher sur un arbre. Pourquoi nous avertir qu'il s'agit d'un larcin puisque la fable n'est pas dirigée contre les voleurs ? « Un renard qui l'avait vu, désirant s'emparer de la viande, se dressa sur ses pattes » ; pourquoi encore nous révéler dès le début l'intention du renard ? Au lieu de ces deux phrases assez lourdes, La Fontaine nous présente ses personnages dans quatre petits vers très alertes :

Maitre corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maitre renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage.

Puis immédiatement, au lieu de rappeler en style indirect les paroles de ses héros, comme Ésope : « il lui dit que plus que tout autre oiseau il méritait . . . que cela ne pourrait manquer d'arriver . . . », LaFontaine fait parler le renard lui-même qui commence par une exclamation : « Hé ! bonjour . . . » on croirait qu'il est surpris d'apercevoir le corbeau ; d'ailleurs, il est au pied de l'arbre, il faut bien parler haut pour attirer l'attention de son interlocuteur. Les paroles qui suivent nous révèlent bientôt les intentions du renard ; les flatteries se succèdent en une gradation ascendante qui ne laisse aucune place au doute. Comme les exclamations qu'emploie La Fontaine donnent de la vie à ce petit discours. On n'est pas surpris d'apprendre que le corbeau *ne se sent pas de joie*. Ésope néglige de le noter, et cependant, c'est un sentiment si naturel à la vanité.

Quelle différence encore entre ces deux phrases : « il lâche la viande et pousse de grands cris », et ce vers : « Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie ».

La leçon donnée par le renard d'Ésope est assez malicieuse : « O renard, tu possèdes toutes les qualités, acquiers de l'esprit seulement ». Mais La Fontaine fait parler son renard d'une manière plus ironique encore :

... Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur, etc...

Ésope croit nécessaire de nous avertir que cette fable convient aux hommes de peu d'esprit. La Fontaine, lui, nous suppose assez intelligents pour saisir cette vérité par nous-mêmes et se contente de nous montrer « le corbeau, honteux et confus, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus ».

Ce rapprochement entre les deux fables suffit à prouver que La Fontaine avait droit d'écrire :

Mon imitation n'est pas un esclavage
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois.

« Il prend l'idée, mais, comme dit Taine, il la repense et la développe à sa façon, il la creuse, l'orne, la retravaille complètement. Les *tours*, c'est-à-dire les expressions, les images, il les traduit, les transpose, les adapte. Quant aux *lois*, aux grands principes des Anciens, il les observe. » (de Parvillez et Moncarey.)

(La lecture finit ici.)

IV. Étude de la forme. (Style et versification). — « Le style, a dit Buffon, n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées »; « c'est, disent les dictionnaires, la façon particulière dont un écrivain ou un orateur exprime sa pensée. » Or, il est impossible que deux hommes rendent une même pensée d'une façon tout à fait identique. Il y aura donc autant de styles qu'il y a d'écrivains et d'orateurs. Bien plus, tous les écrivains sont tenus de varier leur style suivant la nature de leurs idées :

Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.

(Boileau.)

La Fontaine est, avec Molière, le meilleur écrivain que l'on puisse étudier, sous ce rapport. Certaines fables surtout sont de vrais modèles de cette variété, tels *le Chêne et le Roseau*, *les Animaux malades de la peste*, et même *le Corbeau et le Renard*.

5/ La Fontaine débute sur un ton ironiquement solennel. Les deux personnages qu'il nous présente sont importants.

C'est *maître* corbeau d'abord, puis *maître* renard. Aujourd'hui encore, on donne le titre de *maître* aux notaires, aux avocats. De plus, trois inversions en quatre lignes donnent un tour tout-à-fait poétique à ces vers. Et voici le discours ampoulé du renard :

Hé ! bonjour, monsieur du Corbeau !

Voilà le corbeau anobli et devenu grand seigneur. Préparé par cette adroite flatterie, il va prendre au sérieux tous les compliments du renard :

Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !

Le renard connaît les secrets de la langue française : il y a gradation ascendante du mot *joli* au mot *beau* ; être *joli*, c'est simplement avoir des dehors agréables, être *beau*, c'est avoir des formes parfaites. Déjà le corbeau doit se redresser plein de fierté. Et le renard continue toujours d'une façon très respectueuse :

Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

La Fontaine reprend le style narratif plus simple :

À ces mots le corbeau ne se sent pas de joie.

.....
Le renard s'en saisit,

Et maintenant qu'il tient la proie, il abandonne son ton de déférence et parle au corbeau avec la plus grande familiarité :

... Mon bon monsieur...

Ce n'est plus monsieur *du* corbeau, le grand seigneur qu'il fallait flatter, c'est le sot, dupe de sa vanité à qui il faut faire une leçon, et le style redevient des plus simples.

Il y a peu de figures dans cette fable. À part les inversions du commencement déjà signalées, on trouve encore celles-ci : À *ces mots*, le corbeau... Et *pour montrer sa belle voix*, il ouvre... ; puis une jolie périphrase : *les hôtes de ces bois*.

Plusieurs vers sont remarquables par l'*harmonie imitative*:

À ces mots le corbeau ne se sent pas de joie.

On ne saurait mieux rendre que par cette accumulation de monosyllabes l'émotion du corbeau, on croit entendre sous son noir plumage les battements précipités de son cœur.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

« Ce vers est admirable, écrit J.-J. Rousseau, l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert ; j'entends tomber le fromage à travers les branches. »

Le vers suivant n'est pas moins remarquable :

Le renard *s'en saisit*...

Ces trois petites sifflantes sont d'un effet surprenant, on croit voir le bond du renard qui se précipite sur le fromage et s'en empare avec la prestesse de mouvement qui lui est propre.

Les deux derniers vers avec leurs syllabes sourdes *on, eu, u*, rendent bien la confusion du corbeau :

Le corbeau, *honteux et confus*,

Jura, mais *un peu* tard, qu'*on* ne l'y prendrait *plus*.

Hélas! le corbeau est un vaniteux, tiendra-t-il parole ? La vanité est un défaut bien difficile à corriger surtout quand on n'a pas plus d'esprit que le corbeau.

MÉTRIQUE. — Cette fable est écrite en vers libres, en vers où les diverses mesures s'entremêlent. Lamartine a reproché à La Fontaine, la liberté avec laquelle il manie le vers français. « Ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille, ni sur la page, me rebutaient quand je les apprenais par cœur dans mon enfance. » Ce jugement nous surprend ; comment un poète aussi harmonieux que l'auteur des Méditations a-t-il pu méconnaître l'art merveilleux des vers des fables ?

La Fontaine, il est vrai, emploie tous les mètres, il les mélange avec une liberté qui peut sembler tenir du caprice

mais qui, en réalité, est l'effet d'un art consommé. Voyons ici. Il débute par des vers de dix et de huit pieds pour nous présenter ses personnages :

Maître corbeau, sur un arbre perché (10)
Tenait en son bec un fromage (8)
Maître renard, par l'odeur alléché (10)
Lui tint à peu près ce langage : (8).

Voici que le renard veut attirer l'attention du corbeau ; il l'interpelle par un vers de huit syllabes encore et terminé par une rime masculine toujours plus forte que la rime féminine. Mais pour débiter son énorme compliment, il lui faut un vers solennel, et c'est l'alexandrin classique, coupé classiquement, à l'hémistiche qu'il va employer :

Que vous êtes *joli* ! que vous me semblez beau !

Il revient au petit vers de huit syllabes pour la supposition :

Sans mentir, si votre ramage, §
Se rapporte à votre plumage, §

puis pour bien insister sur la flatterie, un nouvel alexandrin :

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois, ✓

La Fontaine emploie encore l'alexandrin (vers de 12 pieds), pour exprimer la joie du corbeau, et aussi pour nous faire saisir son geste si imprudent.

Un seul vers de sept syllabes se trouve dans la fable :

Apprenez que tout flatteur,

on dirait que La Fontaine veut insister sur la leçon que va donner le renard.

726 Cette irrégularité semble donc un mérite loin d'être un défaut. La Fontaine l'a-t-il recherchée ? C'est peu probable : son instinct merveilleux de poète a dû la lui faire trouver sans effort. La Fontaine cependant corrigeait ses vers. On a retrouvé la première rédaction d'une fable (Le renard, les mouches et le hérisson) ; deux vers seulement ont passé sans retouche sur le texte définitif. Il disait lui-même :

Il faut du temps; le temps a part
À tous les chefs-d'oeuvre de l'art.

RIME. — La Fontaine ne recherche pas les rimes riches. Il y a même ici une rime insuffisante, *monsieur* et *flatteur*. Certains auteurs, il est vrai, admettent la rime pour l'œil, « mais il n'y a point de rime pour l'œil, écrit M. Gazier dans son *Traité d'explication française*; les vers sont faits pour être déclamés, et les rimes, suivant l'expression si juste de Boileau à propos du sonnet, sont des *sons* destinés à *frapper l'oreille*. »

V. Morale. — La morale des fables a été vivement critiquée par J.-J. Rousseau et Lamartine. Sans vouloir faire du fabuliste un prédicateur, nous devons admettre cependant qu'il donne parfois d'utiles leçons. « Il est plaisant, écrit Chamfort à propos de la fable que nous étudions, de mettre la morale dans la bouche de celui qui profite de la leçon. » Après avoir cité cette remarque, monsieur Le Bidois ajoute fort justement: « Encore ne faut-il pas se tromper sur la leçon qui n'est pas, comme le prétend Rousseau, « de la plus basse flatte-rie ». Sans doute, c'est le corbeau qui est puni, il l'est même doublement, dans sa gourmandise et dans son amour-propre. C'est pour nous apprendre, non certes à flatter, mais à ne point nous laisser flatter. Lessing, critique et poète allemand du XVIIIe siècle, a osé refaire cette fable pour changer la leçon. Lui, c'est le renard qu'il punit. Son corbeau tient dans ses serres de la viande empoisonnée; tout réjouit d'être appelé par le renard « oiseau de Jupiter », il la laisse tomber, le renard la happe, il en crève. — Cette morale tudesque ne nous apprend certes pas à flatter. Mais outre qu'elle punit bien brutalement le flatteur, elle fait la part un peu trop belle à la vanité et à la sottise du corbeau. N'en pourrait-on pas conclure aussi qu'il est utile quelquefois de se laisser flatter? On aime mieux la fable de La Fontaine, et sa morale à la française. »

VI. Étude des mots. — **MAÎTRE:** Au moyen-âge, on appelait *maître* celui qui, après avoir été apprenti, était jugé capable d'exercer un métier déterminé. Aujourd'hui, on donne encore ce nom aux avocats et aux notaires. Appliqué au cor-

beau, ce doit être un titre purement honorifique. Quant au renard, il est vraiment passé maître en ruse.

PERCHÉ (du latin *pertica*) : Se mettre sur une perche, et, par extension, sur une branche d'arbre.

ALLÉCHÉ (latin *allectare*, attirer à soi) : Attiré par quelque appât.

À PEU PRÈS : presque : On croirait que Lafontaine a entendu le discours, mais parce qu'il craint de ne le pas reproduire textuellement, et par scrupule de loyauté, il nous avertit que le renard parla à *peu près* ainsi.

SANS MENTIR : à vrai dire : Précaution bien ordinaire aux menteurs de profession, ils ont toujours soin de nous prévenir qu'ils vont dire la vérité.

RAMAGE : S'est dit d'abord du chant des oiseaux qui se tiennent sur les rameaux, et par extension du chant de tout oiseau.

Il est parbleu ! grand jour. Déjà de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.

(Régner, *le Joueur*, I.)

Au figuré, on appelle ramage le babil des petits enfants.

SE RAPPORTE (A de la conformité avec), c'est-à-dire, si votre ramage est aussi beau que votre plumage.

PHENIX : Oiseau fabuleux qui vivait plusieurs siècles, se brûlait sur un bûcher et renaissait de ses cendres. Au figuré, on l'emploie pour désigner une personne supérieure, unique en son genre.

PROIE : Ce que les animaux carnassiers ravissent pour le manger. Ce mot s'appliquerait donc mieux à la chair qu'à un fromage. Par extension cependant, on le dit de toute chose dont on s'empare avec violence.

MON BON MONSIEUR : Expression familière qui peint bien l'ironie du renard. Maintenant qu'il tient le fromage, il oublie d'employer la particule dont il s'est servi au commencement.

AUX DÉPENS DE : Aux frais de.

VII. Grammaire. — Analyser grammaticalement les mots en italique: Tenait *en* son bec. — S'*en* saisit. — Qu'on *ne* l'y prendrait *plus*.

Nombre et nature des propositions dans le 1er discours du renard.

COMPOSITION. — Développer cette pensée: La flatterie est une fausse monnaie qui n'a cours que par notre vanité. (La Rochefoucauld).

Dans la fable de La Fontaine: *Le renard et le corbeau*, voudriez-vous jouer le rôle du renard ou celui du corbeau? Ou bien ni l'un ni l'autre? Dites pourquoi.

Quand nous marchions au catéchisme

... Un enfant qui marchait au catéchisme ne devait pas jouer bruyamment, ne devait pas dénicher les oiseaux, ne devait pas tirer la queue des chats, ne devait pas faire de grimaces! Pensez donc, c'est si laid et si le vent allait revirer... Et ce n'était là que la morale de grand'mère. Mais à celle-là, il fallait ajouter la morale de maman: plus de pieds de nez, plus de chiquenaudes; on ne pouvait plus même pincer la petite sœur!... Ah! chère maman et chère grand'maman, vous en êtes-vous assez servi de votre argument suprême pour réprimer nos plus innocentes infâmeries: « Oui, disiez-vous, c'est bien joli pour un enfant qui marche au catéchisme!... » Et chaque fois nous baissions la tête, absolument confus, démolis, et d'un bond nous remontions dans le sentiment de notre dignité.

Du moins, nous pouvions nous reprendre quelque peu à l'église, à l'heure des récréations. Monsieur le Curé, lui, laissait courir les petits garçons; en somme, il ne leur défendait que d'aller du côté des petites filles. Nous pouvions jouer à la barre, à la pelote, et même aux marbres, surtout à la poignée et à la devinette.

Il faut joindre à ces amusements les distractions du catéchisme, par exemple, les réponses si drôles faites à M. le Curé. Certains soirs nous arrivions en coup de vent: « Maman, grand'maman, eh bien! vous savez, le petit Jacques Lauzon de la Petite Côte... Imaginez donc qu'il a dit à M. le Curé qu'il y avait trois dieux!!! » Et maman et grand'maman qui se consternaient et qui ajoutaient: « Petit pas fin, c'est sûr, il va se faire renvoyer! »... Se faire renvoyer, ah! la voilà bien l'affreuse menace qui nous a tant torturés! Monsieur le Curé

avait le don de la laisser planer sur la tête de tous, même sur la tête des plus forts et des premiers qui prenaient place près de lui au bout du long banc dans le chemin couvert. Se faire renvoyer du catéchisme, nous le savions tous, c'était là le suprême déshonneur dont jamais l'on ne pouvait se laver. De mon temps, on parlait encore, dans la paroisse, d'un tel renvoyé trois fois et qui avait dû, en fin de compte, communier par charité et en grandes culottes, s'il vous plaît.

Abbé LIONEL GROULX.

(*Les Rapaillages.*)

ANALYSE

I. Source du morceau. — La page à analyser est tirée du livre de M. l'abbé Groulx, intitulé: « Les Rapaillages ». Ce livre est constitué par une série de tableaux des mœurs canadiennes. Nous avons dans le morceau « Quand nous marchions au catéchisme », l'un de ces tableaux.

II. Étude du fond. — *Idée principale.* — L'importance accordée chez nous à la préparation de la première communion, constitue l'idée générale de la page.

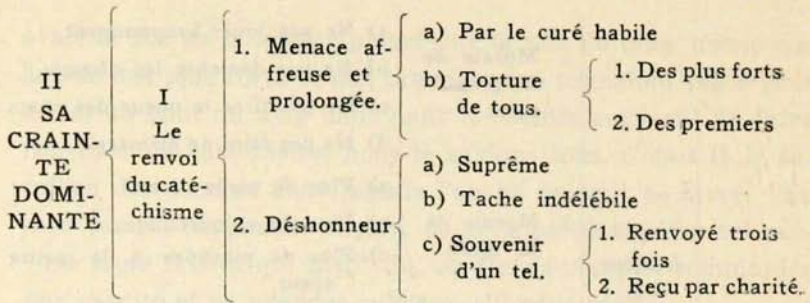
Comme développement, sont apportées en grandes lignes les idées secondaires: 1o Le règlement imposé à l'enfant à la maison et à l'église; 2o La crainte de tous: *le renvoi du catéchisme.*

Nous aurons donc deux divisions principales à établir dans le plan; nous y marquerons ensuite comme subdivisions: les idées particulières.

PLAN

L'enfant qui marchait au catéchisme.

I SON RÈGLE- MENT:	I Austère à la maison.	1. Morale de la grand' mère.	a) Ne pas jouer bruyamment b) Ne pas dénicher les oiseaux c) Ne pas tirer la queue des chats d) Ne pas faire de grimaces			
		2. Morale de la mère.	a) Plus de pieds de nez b) Plus de chiquenaudes c) Plus de pinçades à la petite soeur.			
		3. Argument des deux.	a) Expression consacrée : « C'est bien joli... » b) Occasions: toutes les infâmeries. c) Effets: <table border="0" style="display: inline-table; vertical-align: middle;"> <tr> <td style="padding-right: 5px;">{</td> <td>Confusion chez l'enfant</td> </tr> <tr> <td style="padding-right: 5px;">{</td> <td>Nouvelle résolution.</td> </tr> </table>	{	Confusion chez l'enfant	{
	{	Confusion chez l'enfant				
	{	Nouvelle résolution.				
	II Béné- vole à l'église.	1. À l'heure de la récréation.	a) Latitude de courir.	1. Accordée par M. le Curé. 2. Restriction unique.		
b) Liberté de jouer.			à la barre à la pelote aux marbres à la poignée à la devinette			
2. À l'heure de la leçon.		Réponses drôles faites à M. le Curé	a) Distractions au catéchisme b) Prolongées jusqu'à la maison, par la confiance à la mère et à la grand' mère.	L'arrivée L'ignorant Consternation. Crainte pour le petit pas fin.		



C'est un tableau, nous n'avons donc ni préparation, ni conclusion, mais la peinture seule.

Mettre en lumière l'importance apportée chez-nous à la préparation de la première communion, tel est, nous l'avons dit, le but de l'auteur.

1o Quels procédés a-t-il employés pour atteindre son but?

2o A-t-il réussi à éclairer pour nous le sujet proposé?

3o Les idées s'unissent-elles pas des transitions heureuses?

1. Au lieu de développer le respect touchant de nos aïeules pour la Sainte Eucharistie, les exagérations quasi-jansénistes de leur morale, le désir si noble qui domine naturellement les nôtres d'être à la hauteur du devoir imposé et le caractère à la fois paternel et sacerdotal du bon curé de la paroisse, M. l'abbé Groulx nous fait déduire tout cela du texte même. Il nous présente la maman, la grand'maman et l'enfant dominés par la pensée du catéchisme, préoccupés de l'idée du renvoi possible.

2. Les recommandations peut-être sévères des deux femmes, le sérieux du rôle de l'enfant, la libéralité éclairée du curé, comme ses leçons et son talent de laisser planer l'affreuse menace apportent la démonstration nécessaire à l'idée générale.

3. Toutes les transitions sont naturelles et aisées. Après avoir dit que la transition est une phrase ou une expression qui permet de passer sans bond d'une idée à une autre dans la composition, relevons les transitions dans la page à étudier. Suivons sur le plan : Les idées particulières 1 et 2 sont jointes

par cette expression : « Mais à celle-là . . . » qui rappelle la première idée et annonce la deuxième.

De 2 à 3, l'apostrophe aux deux personnes déjà nommées fait une heureuse transition : « Ah ! chère maman et chère . . . »

Entre les deux idées secondaires I et II, le joint est aussi facilement formé : le « Du moins » constitue le trait d'union.

Puis de 1 à 2, la phrase : « Il faut joindre à ces amusements . . . », offre encore, avec la récapitulation du paragraphe, précédent, la préparation de ce qui va suivre.

« Se faire renvoyer ! » L'expression unit la 2e partie du morceau à la première, comme elle joint 1 et 2 dans cette dernière partie.

Notons au passage les sentiments qui percent dans le ton de la page : tendresse reconnaissante pour la chère grand' maman et la chère maman, admiration respectueuse pour le bon curé ; amour et vénération que provoquent toujours chez l'auteur « les choses de chez-nous ».

III. Étude de la forme. —

1. *Genre*. — Nous avons ici un tableau de mœurs ou éthopée. Celle-ci se rattache à la description historique.

2. *Forme*. — Le morceau est en prose. C'est la forme ordinaire du genre.

3. *Style*. — Voyons 1o les mots ou expressions pittoresques du texte ; 2o l'allure *vivante, naturelle et variée* de la phrase.

I. *Les mots ou expressions pittoresques :*

1. Marcher au catéchisme : C'est l'expression consacrée ; tout de suite, vous reconnaissez, dans celui qui marche au catéchisme, l'aspirant à la première communion.

2. C'est bien joli pour un enfant : Nouvelle phrase retenue de l'aïeule et de la mère et qui peint d'un trait l'importance attachée à la première communion.

3. Et chaque fois . . . : La phrase suivante est un tableau. L'enfant a l'orgueil de bien faire, de mériter ce à quoi il aspire. Le « c'est bien joli » l'a atteint dans sa fierté, il baisse la tête

« absolument confus », « démoli », il a reçu le coup qui l'a terrassé.

4. Si le vent allait revirer: (tu resterais tel que tu es maintenant), menace expressive qui marque l'exagération des conséquences d'une chose laide, en vue d'en détourner l'enfance.

5. On ne pouvait plus même pincer la petite sœur: Nous sourions de trouver comme extrême sévérité la défense de pincer la petite sœur.

6. Les plus *innocentes infâmeries*: L'épithète détermine la légèreté des fautes reprochées aux enfants. Le nom *infâmerie* ne se trouve pas dans le dictionnaire, c'est un palliatif de infâmie, nom dérivé de l'adjectif infâme si souvent entendu dans les impatiences des aïeules et des mamans de chez-nous.

7. Monsieur le curé *lui*: Voilà, bien marqué, le soulagement des petits garçons de pouvoir se récréer au moins à l'église.

8. Les réponses *si drôles*: Le *si drôles* nous porte à conclure aux choses les plus baroques comme à l'intérêt des enfants au catéchisme.

9. *En coup de vent*: La comparaison n'est pas exagérée pour exprimer la hâte de l'enfant de raconter les fautes des autres, espèce de victoires pour lui.

10. Le *petit Jacques Lauzon*, de la Petite Côte: À la campagne le nom et l'adresse constituent une évocation suffisante, tous se connaissent entre eux.

11. Petit pas fin, c'est sûr, il va se faire renvoyer: Réflexion bien naturelle et qui marque bien la pensée dominante de tous à l'époque de la première communion.

12. Ceux qui prenaient place...: La complétive est éloquente; elle exprime l'admiration des enfants pour les premiers à qui revenait l'honneur d'être près de M. le Curé — au bout du long banc — et dans le chemin couvert.

13. Suprême déshonneur: expression éclatante de vérité.

14. On parlait encore dans la paroisse: Les choses dont on parle longtemps dans la paroisse sont d'une importance considérable.

15. *Communier par charité*: On a parlé plus haut du suprême déshonneur, voilà qui y confine. On a fait remarquer la fierté de nos gens dans leur désir d'être dignes de ce à quoi ils aspirent ; l'expression communier par charité, peint l'ultime déchéance.

16. Et en grandes culottes: L'événement des grandes culottes si important dans la vie d'un garçonnet est apporté comme renforcement au déshonneur.

II. *L'allure de la phrase est a) vivante*. — Tout le morceau se peut ici citer: Relevons.

1. Un enfant qui marchait au catéchisme ne devait pas... ne devait pas...

2. Plus de pieds de nez, plus de chiquenaudes, plus de... plus de...

3. En somme il ne défendait que d'aller du côté des petites filles.

4. Nous pouvions jouer à la barre... à la pelote...

5. Le paragraphe: Certains soirs nous arrivions en coup de vent... « Maman, grand'maman, eh bien!... » est pétillant de vie.

b) *Naturelle*. — Citons encore:

1. Pensez donc, c'est si laid et si le vent allait revirer!

2. Ah! chère maman et chère grand'maman, vous en êtes-vous servi de votre argument suprême!

3. « Oui, disiez-vous, c'est bien joli pour un enfant qui marche au catéchisme. »

4. « Vous savez le petit Jean Lauzon de la Petite Côte... Imaginez... »

5. Petit pas fin, c'est sûr, il va se faire renvoyer.

6. Communier par charité et en grandes culottes, s'il vous plaît.

c) *Variée*:

1. Remarquons la différence de tournures dans le résumé des deux morales.

2. L'apostrophe aux deux femmes disparues varie heu-

reusement le tour. Au lieu de nous dire : « Elles se sont souvent servi de leur argument suprême », l'auteur s'adresse à sa mère et à sa grand'mère pour le leur rappeler.

3. Dans le deuxième paragraphe, encore une nouvelle forme pour dire les permissions accordées par le Curé.

4. Jusqu'à la fin nous pouvons relever les tournures variées.

IV. Étude de mots. —

REVIRER : Composé de *re* et de *virer*. Se retourner en sens contraire. Il marque dans le texte le changement du vent.

MORALE : Leçon de conduite.

PIED DE NEZ : Geste dérisoire, la main étendue, le pouce sur le nez.

CHIQUENAUDE : Coup appliqué avec le doigt du milieu plié et raidi contre le pouce, puis détendu brusquement.

MARCHER : Dans le texte veut dire : suivre.

V. Grammaire. — Règles suivies pour :

a) *Même*, dans : on ne pouvait plus même pincer la petite sœur.

b) *Servi*, dans : vous en êtes-vous servi de.

c) *Quelque*, dans : du moins nous pouvions nous reprendre quelque peu.

d) *dû*, dans : et qui avait dû.

a) *Même* : est adverbe et reste par conséquent invariable. Il modifie *pouvait*.

b) *Servi* : participe passé du verbe « se servir », verbe accidentellement réfléchi, reste invariable, parce que dans le sens de « tirer un certain usage », il est essentiellement neutre. Règle : Le participe passé des verbes accidentellement pronominaux, formés de verbes neutres, est toujours invariable, parce que ces verbes ne peuvent pas avoir de complément direct.

c) *Quelque* : est ici adverbe, et reste donc invariable ; il modifie *peu*.

d) *Dû*: Le participe passé masculin singulier du verbe devoir prend toujours l'accent circonflexe.

VI. Analyse grammaticale. — Ah ! maman et grand' maman, vous en êtes-vous assez servi de votre argument.

AH! : Interjection.

MAMAN : Nom commun, fém. sing., mot mis en apostrophe.

GRAND'MAMAN : Nom commun, fém. sing., mot mis en apostrophe.

ET : Conjonction ; unit les deux noms, maman et grand' maman.

VOUS : pronom personnel, 2e personne du féminin pluriel ; complément indirect de êtes servi.

EN : pronom personnel, 3e personne du singulier ; employé par pléonasmе, complément indirect de êtes servi.

ÊTES SERVI : verbe pronominal, 2e conjugaison, mode indicatif, temps : passé indéfini, 2e personne du pluriel, à cause du sujet : vous.

VOUS : pronom personnel, 2e personne du féminin pluriel ; sujet de êtes servi.

ASSEZ : adverbe de quantité, modifie servi.

DE : préposition, unit le verbe à son complément indirect.

VOTRE : adjectif possessif, masculin singulier, détermine argument.

ARGUMENT : nom commun, masculin singulier, complément indirect de êtes servi.

VII. Analyse logique. — Oui, disiez-vous, c'est bien joli pour un enfant qui marche au catéchisme.

Cette phrase renferme trois propositions :

Première proposition : principale. — C'est bien joli. — Sujet : ce — Verbe : est — Attribut : joli — Complément : enfant.

Deuxième proposition : incise. — Disiez-vous. — Sujet : vous — Verbe : étiez — Attribut : disant.

Troisième proposition: complétive déterminative. — Qui marche au catéchisme. — Sujet: qui — Verbe: est — Attribut: marchant — Comp. indirect: catéchisme.

VIII. Sujet de composition. — *Canevas.* — Après avoir étudié la page de M. l'abbé Groulx, vous évoquerez le souvenir de votre préparation à la première communion. Cette préparation a-t-elle eu le cachet de celle de l'auteur? Dites en quoi elle y ressemble? Dites comment elle en diffère. Exposez le détail qui, en cette préparation, vous a fait la plus vive impression. Terminez en disant en peu de mots quel souvenir vous en gardez.

Prenant chacune des idées du canevas, nous exposerons dans ses grandes lignes, le plan de la composition.

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE.	{	La page étudiée	
		Énoncé de nos impressions.	
DÉVELOPPEMENT.	{	Préparation à notre première communion	{
			Son cachet.
			Points de ressemblance
			Points de différence
			Détail extérieur, cause d'impressions vives.
CONCLUSION.	{	Souvenir conservé.	

Les idées particulières pourraient être ajoutées comme subdivisions... elles différeront pour chaque devoir... quand les idées secondaires sont les mêmes pour tous.

DÉVELOPPEMENT

Nous terminons aujourd'hui, l'étude d'un extrait des *Rapailages*. « Quand nous marchions au catéchisme », ainsi s'intitule la page analysée. Véritable peinture de mœurs canadiennes, ce morceau nous a ravies! Aussi — et plusieurs de mes compagnes ont peut-être agi comme moi, — dès mon arrivée à la maison, j'ai lu à maman le texte étudié, et lui ai

demandé: « Était-ce bien ainsi de votre temps? » Le oui ému de la réponse a confirmé l'appréciation portée à la classe sur la vérité de ce tableau de mœurs. « Bravo! me suis-je écriée, à la gloire de l'auteur et à la satisfaction de mes humbles critiques! »

Le tableau « Quand nous marchions au catéchisme » est donc tout de vérité. Mais « autre temps, autres mœurs » et je ne puis, comme ma mère, reconnaître absolument dans la page de M. l'abbé Groulx les mois qui ont précédé ma première communion. Cependant, plusieurs traits pour n'être pas semblables restent imprégnés de la même foi comme du même respect pour l'Eucharistie. Cette foi et ce respect de notre famille, bien canadienne aussi, portaient nos parents à nous fournir la meilleure préparation possible à la première communion: la préparation faite par les religieuses au pensionnat.

Et je me rappelle l'importance accordée « aux préparantes » dans le pensionnat des petites, à X... Mère Saint-A... avait le don de nous tenir, l'année durant, dans le sentiment de notre dignité. L'expression « une préparante » prenait sur ses lèvres toutes les puissances... puissance de l'éloge... puissance de l'honneur... et, à un haut degré, la puissance du blâme.

Il va sans dire que le grand devoir « des préparantes », c'était, avec la conduite impeccable, la science du catéchisme. Un mois avant les leçons données à l'église par M. le Curé, nous avions chaque jour, à quatre heures, une réunion importante.

La maîtresse des « préparantes » de l'externat nous recevait, pensionnaires et quarts-pensionnaires, dans sa classe, avec ses élèves. Cette convocation des « trois ordres » était à nos yeux une image du jugement dernier. Mère Sainte-Marie avait un abord froid et paraissait certes aussi gênante que le Père éternel, à nous du moins qui la voyions pour la première fois de si près, et pour cette circonstance unique de notre vie! — Et, sur la lettre comme sur l'explication du catéchisme, Mère questionnait indifféremment les élèves des trois

classes. Manquer notre catéchisme « en haut », c'était l'ultime honte, et naturellement la gêne faisait bien des victimes.

Le retour « en bas » chez Mère Saint-A... était parfois bien penaud. Pensez donc au tragique de la situation quand Mère de l'externat avait repris tout le groupe des pensionnaires et nous chargeait d'un message contre nous-mêmes. « Parle toi ». — « Non, toi », et les coups de coude continuaient jusque devant notre maîtresse la dispute commencée quatre étages plus haut.

Par contre, souvent il était exubérant notre retour. Ne pouvions-nous, pas, même sans message, dire à Mère le nombre d'élèves qui avaient manqué une... deux... ou même trois fois?

Le catéchisme de Mère Sainte-Marie, c'était l'épreuve à subir avant le catéchisme à l'église, aussi y avait-il parfois des défections. Et comme nous la plaignions cette grande de onze ans, venue des « États », s'il vous plaît, qui ne parvenait pas même à donner les réponses avec « les étoiles ». Certain, elle ferait bien piètre figure à l'examen général. Ne serait-elle pas renvoyée? Si sa conduite avait au moins racheté pour... la mémoire... mais... non; aussi notre pauvre Bertha grande « comme père et mère », dût-elle attendre et grandir pendant une année encore avant de faire sa première communion.

À l'église, les dernières leçons nous étaient données. Les bancs d'en avant, étaient occupés par les garçons, et nous, les petites-filles, venions après. Notre maîtresse n'avait pas manqué de nous dire de ne pas tromper la confiance de Monsieur le Curé.

Nous l'aimions beaucoup, ce bon Monsieur Gignac, mais nous avions un grand sujet d'être gênées avec lui. Une liste lui était remise avant chaque leçon. Au prénom et au nom de famille des candidates, s'ajoutait... vous ne sauriez deviner quoi... Notre âge?... ah! sans doute, mais à neuf ans, on n'en rougit pas. Notre adresse? — Non, pas plus que le nom de nos parents. — Mais encore? — Un mot... plus ou moins long... mais dont la pensée me faisait rougir chaque fois que, en arrière de Mère, je jetais les yeux sur la fameuse

liste... et donc tous les jours, car sans m'en pouvoir abstenir, je fixais les feuilles et relisais toujours sept lettres à la suite de mon nom. J'essayais bien de calmer mon amour-propre, me disant : « Bah ! chacune de mes compagnes est dans mon cas ! » Mon essai d'auto-suggestion n'avait guère de succès et je ne pouvais sans peine regarder en face Monsieur le Curé, qui lisait lui, pensez donc, et chaque jour, sur la première feuille de la liste... mon défaut dominant... l'orgueil, y avait-on écrit.

« Chers souvenirs du temps passé, comme elle date de loin déjà la douce émotion dont vous êtes pour mon cœur la si féconde source ! Souvent, je revois Mère Saint-A... qui me nomme encore « ma petite G... ». De temps à autre, je rencontre Mère Sainte-Marie, avec qui je reste un tantinet gênée, et chaque jour, je bénis Jésus de la foi, de la ferveur, et de la sollicitude qui ont accompagné mes premiers pas vers Lui !

IX. Auteur. — M. l'abbé Lionel Groulx, professeur d'histoire du Canada à l'Université de Montréal, a publié, chaque année, ses remarquables leçons : Nos luttes constitutionnelles (1916), La Confédération canadienne : ses origines (1918), La Naissance d'une race (1919), Lendemain de Conquête (1920), Vers l'Émancipation (1921).

(Extrait du Manuel d'Histoire de la Littérature canadienne de M. l'abbé Camille Roy.)

Les obsèques de la lionne

La femme du lion mourut ;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leurs patois messieurs les courtisans.
Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître :
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.

La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion ;
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ; venez loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes. »
Le cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
« Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
« Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
« J'y prends plaisir. » À peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : « Miracle ! Apothéose ! »
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.
Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

LA FONTAINE (Livre VIII, fable 14.)

ANALYSE

I. Nature et source du morceau.— Cette fable de La Fontaine est la 14^e du VIII^e livre. Elle appartient donc au deuxième recueil publié en 1678 et en 1679.

C'est évidemment une satire de la société contemporaine. L'auteur en a emprunté le sujet à Abstémios, littérateur ita-

lien du XVI^e siècle, qui lui-même l'avait peut-être tiré d'une anecdote du poète grec Lucien.

II. Étude du fond. — Cinq vers très simples forment l'entrée en matière :

La femme du lion mourut ;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.

Puis nous voici en plein dans le drame qui peut se diviser en cinq scènes.

La première nous représente le roi à la nouvelle de la mort de son épouse se composant une douleur convenable et signifiant, en même temps, ses volontés à toute sa province pour que les obsèques royales soient dignes de lui et d'elle.

À la deuxième scène, on entend les courtisans rugir en leurs patois et l'on aperçoit un cerf qui, lui, ne pleure pas.

La troisième scène nous montre le roi entrant dans « une colère terrible », au rapport d'un flatteur qui, non seulement accuse le cerf de rester insensible mais soutient qu'il l'a vu *rire*. Alors nous tremblons pour cet animal hardi qui ose ainsi se moquer d'un deuil sacré. La voix du monarque tonne sur lui :

« Chétif hôte des bois,
« Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix ! »

Et l'orgueil superbe éclate encore plus menaçant :

« Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ; venez, loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes. »

Nous attendons avec anxiété la réponse de la pauvre bête. Quelle fine psychologie lui est prêtée dans le plaidoyer qui fait le sujet de la quatrième scène. Pénétrant la vanité secrète qui anime la fureur du lion, il dit :

« Sire, le temps des pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.

Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.
« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
« Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi. »

Quel *tact* dans la *communication* d'outre-tombe. Pas de reproches mérités, mais seulement des paroles délicates sortant d'un cœur qui se complait aux regrets supposés d'un si bon époux.

« Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
« J'y prends plaisir. »

Le cinquième acte tient dans un vers et demi à peine :

« À peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : « Miracle ! Apothéose ! »

Voilà le peuple caméléon.

La conclusion :

« Le cerf eut un présent bien loin d'être puni. »

ne fait que constater cette chose malheureusement trop vraie, que la flatterie et le mensonge ont plus de succès que la vérité.

Une dernière réflexion un peu brutale mais très sensée précise toute la pièce :

« Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami. »

Les acteurs de ces différentes scènes remplissent parfaitement leurs rôles.

C'est le lion d'abord, le roi des animaux, qui, par convenue, tire de ses yeux quelques larmes pour pleurer l'épouse qui a cessé d'exister pour lui depuis fort longtemps ; qui, même en sa colère terrible, reste royal et digne, qui n'exerce pas lui-même sa vengeance, ce serait faire trop d'honneur au cerf. Puis les courtisans qui se frayent un chemin pour être les premiers à offrir « leurs compliments de consolation au prince ».

Les cris et les lamentations dont ils remplissent la chambre mortuaire sont toujours au diapason de la note du maître et en diffèrent simplement par les « patois » variés de chaque intéressé.

Le vrai portrait du courtisan éclate dans les vers qui suivent :

« Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître :
Peuple caméléon, peuple singe du maître ; »

Nous pouvons rapprocher de ce jugement celui de La Bruyère, quand il dit que « le courtisan pleure d'un œil et rit de l'autre. »

Et Saint-Simon racontant la mort du grand Dauphin, peint plus cruellement encore le deuil hypocrite des ambitieux et des favoris : « Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots tiraient leurs soupirs de leurs talons, et avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient le roi de la perte d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux s'inquiétaient déjà de la santé du roi ; ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissaient pas douter par la fréquence de leurs répétitions. »

Quant au cerf, c'est le plus rusé de tous les courtisans ; orateur habile et perfide, il « sait parler aux rois » et, selon La Bruyère, « c'est peut-être où se terminent toute la prudence et toute la souplesse du courtisan ».

III. Philosophie de Descartes.—Avant de parler du style, expliquons une allusion à la doctrine cartésienne qui se trouve dans les vers :

« On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts. »

On sait que Descartes (1596-1650), faisait des animaux de simples automates, de véritables machines. Il confondait dans son esprit la *simplicité* de l'âme humaine avec sa *spiritualité*, ne reconnaissant pas qu'une substance peut être sim-

ple, et cependant dépendante de la matière et pour son existence et pour son opération, ce qui constitue une âme simple et matérielle, telle est l'âme des bêtes; et qu'au contraire, elle peut être en même temps, simple et indépendante de la matière ce qui constitue la spiritualité, comme l'âme humaine. Or, voulant établir une différence essentielle entre les animaux et l'homme, Descartes ne pouvait leur prêter la même âme. Il prit donc le parti plus facile, mais absurde, de dire que les animaux n'ont pas d'âme mais sont de simples automates. La Fontaine avait trop de bon sens pour suivre cette théorie, et il fut avec madame de Sévigné un des plus fervents défenseurs de la sensibilité des animaux.

IV. Étude de la forme. —

a) STYLE. — Le style de cette fable est vivant et coloré. Les mots conviennent parfaitement à chaque personnage. Le roi, malgré sa fureur emploie des termes choisis, ceux qui peuvent le mieux exprimer le mépris qu'il fait du cerf et la haute idée qu'il a de lui-même :

« Chétif hôte des bois,

.....
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles; venez, loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses *augustes* mânes.

Le cerf, est déferent envers le maître. Il n'omet aucun titre et parle en langage royal quand il répète le message de la reine :

« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi. »

Les mots très expressifs: prévots, peuple caméléon, peuple singe du maître, chétif hôte des bois, digne moitié, mânes, apothéose, gober l'appât, ajoutent au coloris, au naturel du style. — Les vers :

« La colère du roi, comme dit *Salomon*,
Est terrible, et surtout celle du roi-lion ; »

nous font sourire et l'on serait tenté de répéter, en la modifiant un peu, la réflexion de La Fontaine :

« On ne s'attendait guère
À voir Ulysse en cette affaire. »

b) VERSIFICATION.— La versification est riche et souple. Les vers sautillants du début :

« La femme du lion mourut ;
Aussitôt chacun accourut »

peignent très bien les allées et venues des importants de la cour. Les alexandrins traduisent les pensées graves, telles que

« La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi-lion, »

tandis que les vers de huit syllabes (octosyllabes) font ressortir avec plus de grâce et de netteté la vision de la reine dans la gloire :

« Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue. »

La Fontaine se permet des enjambements, afin de faire jaillir sa pensée :

« La reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils. »

ou afin de produire la sensation de l'action indiquée :

« Venez, loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes. »

La rime est suffisante : pleurs, fleurs — temple, exemple. Il y a quelques rimes riches : mourut, accourut — faire, affaire.— Une rime semble être pour l'œil seulement : loups, tous.

Il y a beaucoup de variété dans la disposition des rimes : quelquefois elles sont plates (2 vers féminins succèdent à 2 vers masculins) :

Le prince aux cris s'abandonna
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit à son exemple.

D'autres sont croisées, une rime féminine alterne avec une rime masculine :

Le cerf reprit alors : « Sire, le temps des pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue,
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;

D'autres encore sont embrassées, deux rimes d'une espèce, sont *entre* deux rimes de l'autre :

« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes,
« Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi. »

D'autres enfin sont mêlées, c'est-à-dire ne suivent pas une règle uniforme.

Ces libertés du mètre et de la rime nous frappent moins aujourd'hui, car les poètes romantiques nous ont habitués à toutes ces fantaisies, mais elles sont bien surprenantes quand on songe à la versification si régulière et si correcte du XVIIe siècle où l'on ne connaissait que l'alexandrin ou les strophes de Malherbe.

Une autre surprise que nous cause cette fable, comme plusieurs autres du reste, c'est l'intervention directe de l'auteur. En un siècle où Pascal avait écrit : « Le moi est haïssable », La Fontaine ne craint pas de se mettre en scène, et vraiment, il y avait un peu d'audace à écrire dans une fable destinée à Mme de Montespan :

Je définis la cour un pays où les gens...

Et encore :

Amusez les rois par des songes,

V. Étude des mots. —

PROVINCE: Se disait autrefois de tout le pays gouverné, du royaume. Racine l'emploie dans ce sens. Hermione crie au roi Pyrrhus: « Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces. » (Andromaque, vers 1358).

PRÉVOTS: Magistrats ou officiers chargés d'emplois divers.

PATOIS: Idiôme populaire propre à une province. Le mot est assez malicieux ici puisque La Fontaine appelle les animaux, Messieurs les courtisans.

CAMÉLÉON: Espèce de lézard qui prend des teintes diverses, non, comme on l'a cru, en réfléchissant des objets qui l'entourent, mais selon qu'il est plus ou moins gonflé d'air. (Hatzfeld).

ON DIRAIT QU'UN ESPRIT: *Un* a ici le sens latin de *unus*, un seul.

ACCOUTUMÉ DE: Le verbe *accoutumer* signifie souvent à cette époque « avoir coutume de ». C'est un emploi neutre. « Je n'ai point accoutumé de dissimuler mes défauts. » (Corneille). Nous disons encore *une chose accoutumée*.

TU NE SUIS PAS: Suivre (dans le sens du verbe latin *sequi*) veut dire « suivre les traces de », « imiter »: « Tu n'accompagnes pas ces gémissements de tes plaintes. »

NOS SACRÉS ONGLES, pour « nos ongles sacrés ». Au XVII^e siècle, bien des adjectifs servant d'épithètes sont mis avant le substantif: « Lauriers, *sacrés* rameaux qu'on veut réduire en poudre. » (Corneille, Horace).

MÂNES: Les mânes étaient, selon les anciens, les ombres des morts, c'est-à-dire ce qui pouvait bien subsister d'eux. Plus tard, on désigna sous ce nom les âmes des Bons; et on les honora, comme participant à la nature divine.

D'ABORD: dès l'abord, tout de suite.

GARDE QUE: Le verbe garder est pris au sens neutre; aujourd'hui, prends garde. Emploi fréquent alors: « Adieu, sors, et surtout garde bien qu'on te voie. » (Le Cid).

CHAMPS ÉLYSÉENS pour Champs Élysées : Les anciens appelaient ainsi la partie des Enfers où séjournèrent les ombres des gens vertueux.

SAINTS: Le mot saints évoque au milieu de tout ce paganisme une idée chrétienne. Peut-être LaFontaine l'emploie-t-il dans le sens latin « pur », « honnête », « vertueux ».

APOTHÉOSE: Mise au rang des dieux. Sous l'empire romain, la plupart des empereurs furent divinisés: beaucoup même eurent des autels de leur vivant.

GOBER: Mot de la langue familière, « avaler goulûment » comme un poisson avale l'hameçon. Au figuré: se laisser prendre sottement par de belles paroles.

VI. Grammaire. —

1. Que remarquez-vous sur l'expression : le temps *de* pleurs? — La Fontaine y fait une ellipse ; c'est une figure dont il use souvent.

2. Quelle est la fonction de *indignation* dans le vers :

Quelque indignation dont leur cœur soit rempli.

Indignation est complément indirect de soit rempli. On écrirait aujourd'hui: De quelque indignation...

3. Donner avec définition un homonyme de cour, reine, hôte, suis, sire, temps, voix.

4. Mots de même famille que *suivre*. Suivre, du latin *sequi*, *secutus*; séquence, séquelle, conséquent, subséquent, obsèques, obséqueux. Suite, poursuite, poursuivre.

VII. Composition.—Faites le portrait du flatteur, et montrez en quoi il diffère de l'ami.

VIII. Biographie. — La Fontaine (Jean de), 1621-1695. Le plus illustre des fabulistes. — Né à Château-Thierry, en Champagne, La Fontaine s'est immortalisé par son recueil de Fables. « La fable, telle que l'a faite La Fontaine, dit Gêrusez, est une des plus heureuses créations de l'esprit humain.

Elle tient à l'épopée par le récit, au genre descriptif par les tableaux, au drame, par le jeu des personnages et la peinture des caractères. »

La Fontaine mena une vie repréhensible à bien des titres, mais il se convertit sincèrement deux ans avant sa mort. Quand on l'ensevelit, on constata qu'il portait un cilice.

(D'après les *Lectures littéraires F. I. C.*)

Les Romains

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie : une de ces choses lui faisait aimer l'autre ; car parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie, comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments généreux et libres.

La liberté était donc pour les Romains un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi, la pauvreté n'était pas un mal pour eux ; au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre et de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et son travail. Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole, les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les égouts même de la ville avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable si elle n'était confirmée par les restes que nous en voyons.

Que dirai-je de la pompe de ses triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple ?

La milice des Romains ne pouvait manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvait, avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étaient dures, mais nécessaires.

Cependant les Romains, s'ils étaient injustes et cruels pour conquérir, gouvernaient avec équité les nations subjuguées. Ils rendaient meilleurs tous les pays qu'ils prenaient, en y faisant fleurir la justice, le commerce, l'agriculture, les arts même et les sciences.

C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant et le mieux établi, aussi bien que le plus étendu qui fut jamais.

BOSSUET

(Discours sur l'Histoire universelle.)

ANALYSE

I. Origine et plan du morceau. — Cette page est tirée du « Discours sur l'histoire universelle » par Bossuet, précepteur du Dauphin, fils de Louis XIV.

C'est une narration historique, dont le tableau ci-joint présente le plan.

L'entrée en matière compare le peuple romain aux autres peuples et nous dit sa supériorité.

Les deux lignes qui suivent indiquent les deux parties de la narration: 1. Milice; 2. Politique du peuple romain.

Bossuet montre d'abord la *politique* de Rome, caractérisée par l'amour de la *liberté*, de la *patrie*, et de la *pauvreté* considérée comme moyen de garder la liberté entière, et non comme obstacle à l'agrandissement et à la beauté de la ville, dont on peut admirer la magnificence des monuments, la pompe des triomphes, etc., etc.

La deuxième partie traite de la *milice* romaine, de ses lois, de la conduite des Romains en temps de guerre, de leur façon de traiter les peuples conquis.

La conclusion est tirée de la démonstration: c'est leur *politique* et leur *milice* qui ont donné aux Romains l'empire le plus florissant, le mieux établi, le plus étendu qui fut jamais.

PLAN

Idée générale: « La politique et la milice des Romains étaient admirables. »

I	}	a) le plus fier
INTRODUCTION		b) le plus hardi
A) Comparé aux autres peuples, le peuple romain était		c) le plus constant dans ses maximes
		d) le plus laborieux
		e) le plus patient

B) Résultat de ces qualités.	1o la politique	a) la plus prévoyante b) la plus ferme c) la plus suivie qui fut jamais	
	2o la milice	la meilleure	
II NŒUD	1o l'amour de la liberté qu'ils regardaient comme	un trésor préféré à tout;	Réciprocité de ces deux amours
	2o l'amour de la patrie considérée comme	une mère qui les nourrissait dans des sentiments généreux	
A) Politique des Romains caractérisée par	3o l'amour de la pauvreté considérée	a) comme moyen de garder leur liberté entière	1. En vivant de peu 2. En n'attendant rien de la libéralité ou de la protection d'autrui 3. En fondant tout sur le travail et l'industrie
		b) Non comme obstacle à	l'agrandissement et l'embellissement de leur ville.
	4o la magnificence des ouvrages publics	a) Capitole b) temples c) bains d) marchés e) places publiques f) grands chemins g) aqueducs h) égoûts de la ville	
	5o la pompe	a) triomphes b) cérémonies de la religion. c) jeux d) spectacles	

- B) Milice des Romains caractérisée par
- 1o des courages fermes
 - 2o des corps vigoureux
 - 3o une prompte et exacte obéissance.
 - 4o des lois
 - a) dures
 - b) nécessaires
 - 5o des gouvernants
 - a) cruels pour conquérir
 - b) équitables envers les nations subjuguées
 - c) habiles à rendre meilleurs les pays qu'ils prenaient
 - d) généreux en y faisant fleurir
 - 1. la justice
 - 2. le commerce
 - 3. l'agriculture
 - 4. les arts
 - 5. les sciences
- C) CONCLUSION:
- La politique et la milice des Romains leur ont donné l'empire
 - 1o le plus florissant
 - 2o le mieux établi
 - 3o le plus étendu

III. La forme ou le style. — Il est assez facile de justifier, à l'aide du texte que nous avons sous les yeux, l'assertion de Joubert à propos du style de Bossuet: « C'est un style *simple, grave et majestueux.* »

1o *Simple.* — Bossuet est simple dans les mots et les expressions qu'il emploie. Où est l'élève qui ne puisse comprendre des phrases comme celle-ci:

« Le fond d'un Romain était l'amour de sa liberté et de sa patrie. »

« La pauvreté n'était pas un mal pour les Romains: ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière. »

« Les lois de la milice étaient dures, mais nécessaires. »

Cependant si ce style est simple, il est aussi:

2o *Grave*. — Le professeur du Dauphin ne cherche pas à instruire son élève en l'amusant par des mots d'esprit et des anecdotes piquantes. Il estime que la vérité est assez belle en elle-même pour qu'il ne soit pas besoin de l'affubler d'ornements littéraires. S'il emploie la comparaison, c'est qu'elle est nécessaire pour la clarté ou la persuasion.

3o Enfin, le style de Bossuet a une allure de *majesté* qui impose le respect.

Reprenons le passage où Bossuet aborde l'histoire de Rome: « Nous sommes enfin venus, Monseigneur, à ce grand empire d'où sont sortis les grands royaumes du monde que nous habitons, dont nous respectons encore les lois et que nous devons par conséquent mieux connaître que tous les autres empires. »¹ Cette phrase nous donne une idée de la période classique dont l'ampleur est, pour ainsi dire, le propre de Bossuet. Il avouait naïvement s'être formé « aux tours et aux figures », au contact des auteurs latins. « Cette langue ayant, ajoutait-il, le même génie que la langue française. » Si nous relisons tout le texte avec l'intonation qui convient, nous constatons que le style de Bossuet est en effet majestueux, mais d'une majesté sans recherche et sans affectation.

IV. Les mots. —

CONSEILS: Du latin *consilium*.

I. Indication donnée à quelqu'un sur ce qu'il doit faire.— Recevoir un *bon conseil*. — Celui que quelqu'un choisit pour l'assister dans la gestion de ses affaires.

II. Réunion de personnes qui délibèrent. — Corps formant un des pouvoirs de l'État.

MAXIMES: du latin *maxima (sententia)*: Vérités, morales proposées comme règles de conduite.

POLITIQUE: (du latin *politicus*): Relatif au gouvernement d'un État. — Art de gouverner un État. — Manière prudente, avisée de conduire une affaire.

¹ Voir Lecture complémentaire.

LIBERTÉ (du latin *libertatem*) : État où l'on ne subit aucune contrainte. — Droit que quelqu'un s'arrogé ou qui lui est accordé.

PATRIE (du latin *patriam*) : Pays où l'on est né et auquel on appartient comme citoyen. — Patrie céleste, séjour des élus.

PAUVRETÉ: (du latin *Paupertatem*) : État de celui qui n'a pas de quoi se suffire. — État de ce qui est insuffisant: la *pauvreté* d'une langue.

CAPITOLE: Temple dédié à Jupiter et citadelle qui s'élevaient sur le mont Capitolin ou Tarpéien, l'une des sept collines de Rome et où l'on couronnait les triomphateurs. Près de là se trouvait la roche Tarpéienne, du haut de laquelle on précipitait les traîtres. De là est venue cette expression : « Il n'y a qu'un pas du Capitole à la Roche Tarpéienne. »

Ce mot entre encore dans une autre allusion : « les oies du Capitole. » — Des oies qui se trouvaient par hasard dans la forteresse investie par les Gaulois réveillèrent par leurs cris les assiégés sans défense et leur permirent de repousser un assaut nocturne. Ces animaux furent consacrés aux dieux et conservés dans le Capitole. Ce fait historique a surtout donné lieu à des allusions plaisantes.

Un musée de grand intérêt a aussi été installé par les papes au sommet du Capitole.

Le nom de *Capitole* a été donné depuis à différents monuments publics: le Capitole de Washington, le Capitole de Toulouse.

TEMPLE: (du latin *templum*) : Édifice consacré au culte public de la Divinité. Le *temple* de Janus s'ouvrait en temps de guerre et se fermait en temps de paix. — Lieu où réside la *Divinité*. Ex.: L'âme chrétienne doit être le *temple* vivant de Dieu.

MARCHÉS: (de l'allemand *Mark*) : Vente, achat, à un prix débattu entre celui qui vend et celui qui achète. — Convention entre un entrepreneur, un ouvrier et celui pour qui il travaille. — Lieu public où se font des transactions commerciales.

AQUEDUCS (du latin *aquæductus*) : Conduits souterrains ou élevés sur des arches, sur des piliers qui amènent l'eau d'un lieu à l'autre.

JEUX (du latin *jocum*) : Action de se livrer à un amusement. — Faire quelque chose par *jeu*. — Amusement soumis à des règles, et où l'un perd tandis que l'autre gagne. — Le *jeu* de *barres*, de *colin-maillard*. — Ce qui sert à ces amusements : Un *jeu* de dames, de loto, de quilles, etc. — Résultat de la façon dont on joue : jouer un *jeu serré*. — Façon de manier un instrument. — Manière dont on joue d'un instrument de musique : Avoir un jeu doux, brillant, etc.

Mouvement aisé d'un objet dans un espace : Le *jeu* d'une clef dans la serrure.

SPECTACLE : (du latin *spectaculum*) : Vue d'un ensemble qu'embrasse le regard. — N'est-ce point à nos yeux un *spectacle* assez doux. Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux. (Racine, Andr., III, 4.) — Divertissement offert à la curiosité du public : Des jeux et des spectacles que l'on donnait au peuple. — Représentation d'une pièce de théâtre : Aller au spectacle.

MILICE : (du latin *militia*) : Corps de troupe, armée. — La base, l'élément essentiel de l'*armée* romaine, c'était la légion. — La *légion* comprenait un *double corps* de *fantassins* : les uns, pesamment armés constituaient de *solides troupes* de *ligne* ; les autres formaient une troupe d'*infanterie légère* redoutable par sa mobilité et ses manoeuvres rapides. — Un *corps* de *trois cents cavaliers* et un *corps* de *génie* affecté aux travaux de fortifications ou de défense des camps, complétaient la légion, qui dans son ensemble, était en petit une véritable armée. Son effectif de *trois mille* à l'origine, monta jusqu'à six mille. — Grâce à ses subdivisions en *dix cohortes*, en *trente manipules*, en *soixante centuries*, la légion à la fois très compacte et très simple, offrait mille chances de victoire. Quatre légions composaient une armée dont les chefs suprêmes étaient les deux consuls, et à leur défaut les pro-consuls ou les *préteurs*.

LOI : (du latin *legem*) : I. Règle d'action *imposée par une autorité supérieure*. — 1o Loi divine, émanant de Dieu par

une révélation; 2o Lois humaines, lois écrites, lois positives émanant des hommes, établies pour le maintien de la société.

II. Règle d'action *imposée* à l'homme par *sa raison, sa conscience*.—1o Loi naturelle, règle d'action que l'homme trouve dans sa nature d'être raisonnable et libre (par opposition aux lois positives.) ; 2o Loi morale, règle d'action que l'homme trouve dans sa conscience, par laquelle il discerne le bien du mal et se sent obligé de pratiquer l'un et d'éviter l'autre.

III. Règle constante, universelle à laquelle les phénomènes de la nature sont assujettis. Physique: Loi de la chute des corps, de l'équilibre des liquides., etc. Toute règle établie: Les lois de la grammaire, de la syntaxe: « Qu'importe qu'elle manque *aux lois* de Vaugelas. » (Molière.)

JUSTICE: (du latin *justitia*): 1o Caractère de ce qui est selon le droit; 2o Vertu morale qui fait qu'on respecte le bien d'autrui; 3o Pouvoir de faire droit à chacun: exercice de ce pouvoir. *Justice* sera faite; 4o Exercice de la justice par ceux qui en sont chargés: Le ministère de la *justice*.

COMMERCE: (du latin *commercium*): I. Relations pour l'échange des marchandises. Faire le commerce de la soie, de la laine.

II. Relations de société, d'affection. — Un commerce de lettres, d'idées.

AGRICULTURE: (du latin *agricultura*): Culture de la terre.

V. Composition. — Sujet proposé: « Une leçon d'histoire, par Bossuet. »

DÉVELOPPEMENT

C'était fête à Versailles, car, depuis deux jours, le prince X... était l'hôte de Louis XIV qui avait voulu lui faire une réception royale.

L'automne avait mis sur le feuillage des grands arbres du parc des reflets d'opale, de pourpre et d'ambre. Les jets d'eau lançaient des perles dans les allées tracées par Lebrun et le soleil couchant baignait de ses rayons la superbe façade du château.

À l'intérieur, les salles immenses étaient éclairées par des lustres flamboyants dont des miroirs reflétaient les splendeurs. Dans l'or des lumières, rutilaient l'or des bijoux, les feux des diamants, le chatouillement des velours et des satins, et tout au fond du salon principal, la devise du Salomon moderne : « *Nec cesso, nec erro* », étincelait au milieu des pierreries.

Le roi avait désiré voir les écrivains, les orateurs et les poètes prendre part à cette fête de l'amitié, mais il tenait surtout à présenter son fils, son unique fils à son cousin d'outre-mer.

Louis XIV et son hôte gravirent donc l'escalier de marbre qui conduisait à l'appartement du dauphin. La salle de classe était haute, spacieuse, bien éclairée. Des tentures de velours bleu brodées de lys en fil d'argent couvraient les murs et des tableaux peints à l'huile rappelaient les victoires de la France à Rocroi, à Fribourg, à Nordlingen.

Bossuet terminait la correction du thème latin de son élève : le cours d'histoire reçu le matin et que le dauphin avait dû traduire. Le roi entra suivi du prince. Professeur et élève le saluèrent profondément. « Mon cousin, dit Louis XIV, je vous présente mon fils, et voici M. de Comdom dont le vol d'aigle nous entraîne sur les sommets du sublime. Non moins heureux que Philippe de Macédoine, je bénis le ciel qui, en m'accordant un fils, m'a donné un Bossuet pour en être le maître. »

Le prélat avait alors cinquante ans. Une tête de très ferme dessin, un front puissant, des yeux au regard profond lui donnaient un air de dignité incomparable. Le prince X, fut surtout séduit par l'expression de sérénité que donne une vie fixée en Dieu. « Sire, dit-il, après avoir embrassé le dauphin, si votre Majesté le permet, j'assisterai à la leçon d'histoire. J'avoue en avoir plus besoin peut-être que votre fils... » « Je n'aurai plus sans doute, songeait le prince X, la bonne fortune d'entendre un homme comme Bossuet. » Le roi acquiesça volontiers à cette demande.

Le dauphin se plaça en face du professeur, devant une table en bois de rose, pendant que leurs altesses s'installaient dans des fauteuils de brocart bleu. D'une voix chaude, vibran-

te et d'une rare sympathie, Bossuet commença : « De tous les « peuples du monde, le plus fier, le plus hardi, mais tout en- « semble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans « ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin, le plus « patient, a été le peuple romain. »

C'était une exorde de belle envergure. La proposition à démontrer et les divisions du discours la suivirent : « De tout « cela s'est formée la meilleure milice, la politique la plus pré- « voyante, la plus ferme, et la plus suivie qui fut jamais. »

Politique et milice étaient donc les deux points à développer.

Bossuet montra que cette politique était basée sur l'amour de la liberté, de la patrie et de la pauvreté considérée comme moyen de conserver la liberté, et non comme obstacle à la grandeur et à la beauté de Rome. Il expliqua à son élève que les lois de la milice étaient dures mais nécessaires ; montra la conduite des Romains en temps de conquêtes et en temps de paix et finit par une conclusion qui résumait tout son cours : « C'est cette politique et cette milice qui ont donné aux Ro- « mains l'empire le mieux établi, le plus puissant et le plus « étendu qui fût jamais. »

Vivement intéressé, le regard du prince X... s'était porté tour à tour sur le maître et sur le disciple. D'un côté, l'enthousiasme ; de l'autre, l'apathie. Ce jeune homme de seize ans était évidemment distrait et d'une médiocrité peu encourageante. Pendant que le professeur s'évertuait à démontrer la valeur de la politique et de la milice romaines, le disciple avait l'air de dire : « Si je puis enfin fermer mes livres, je ne « les ouvrirai pas de sitôt. »

Le prince se garda bien de laisser percer son impression. Le hasard le servit à souhait. En sortant de la classe, le roi et le prince se trouvèrent en face de Racine et de Boileau. Louis XIV tendit avec une noble familiarité la main aux deux poètes, et dit au prince : « Je vous présente la sensibilité et la rai- « son, le cœur et le bon sens français. M. Racine a le don « d'arracher des larmes aux plus beaux yeux de la France. — « Quant à vous, M. Despréaux, voyons que dites-vous de vous- « même ? » « Sire, si votre Majesté le permet, je m'intituleraï

« le petit Horace d'un plus grand qu'Auguste... » « Ah, les poètes, les poètes! » murmura Louis XIV sans trop d'incrédulité.

Sire, s'exclama le prince X... en retournant à son appartement, quelle nation que la vôtre : Vaillance, chevalerie, grâce, science, beauté, voilà la France ! On l'a dit avec raison : « Après le royaume du ciel, c'est le plus beau de tous les royaumes. »

LECTURE

« *Discours sur l'Histoire Universelle* ».

Conclusion de tout le discours précédent où l'on montre qu'il faut tout rapporter à une Providence.

Mais, souvenez-vous, Monseigneur, que ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les coeurs en sa main ; tantôt il retient les passions ; tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants ? Il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs ? Il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice, toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si bien. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas ; Dieu redresse quand il lui plaît le

sens égaré; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres, tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens, que ces longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune; ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

VI. L'auteur. — Bossuet (Jacques-Bénigne), 1627-1704.— Historien, philosophe, théologien, orateur incomparable, évêque de Comdom en 1669, précepteur du fils de Louis XIV, en 1670, évêque de Meaux, en 1681.

Le lièvre et la tortue

- 1 Rien ne sert de courir; il faut partir à point.
2 Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
3 « Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
4 Sitôt que moi ce but. — Sitôt? êtes-vous sage?
5 Repartit l'animal léger.
6 Ma commère, il vous faut purger
7 Avec quatre grains d'ellébore.
8 Sage ou non, je parie encore. »
9 Ainsi fut fait; et de tous deux
10 On mit près du but les enjeux.
11 Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
12 Ni de quel juge l'on convint.
13 Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,
14 J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,
15 Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
16 Et leur fait arpenter les landes,
17 Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
18 Pour dormir, et pour écouter
19 D'où vient le vent, il laisse la tortue
20 Aller son train de sénateur,
21 Elle part; elle s'évertue;
22 Elle se hâte avec lenteur.
23 Lui cependant méprise une telle victoire,
24 Tient la gageure à peu de gloire,
25 Croit qu'il y va de son honneur
26 De partir tard. Il broute, il se repose,
27 Il s'amuse à toute autre chose
28 Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit
29 Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
30 Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit

- 31 Furent vains; la tortue arriva la première.
 32 « Hé bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison?
 33 De quoi vous sert votre vitesse?
 34 Moi l'emporter! et que serait-ce,
 35 Si vous portiez une maison? »

LA FONTAINE (Livre X, fable V).

ANALYSE

1 **I. Origine et plan de la fable.** — (Le lièvre et la tortue) est la dixième du sixième livre des fables de La Fontaine. Ésope, dans sa cent-vingt-huitième fable et Phèdre dans la douzième fable de son premier livre, avaient traité le même sujet.

2 (Dès le premier vers, se présente l'idée principale dont la fable sera le développement :

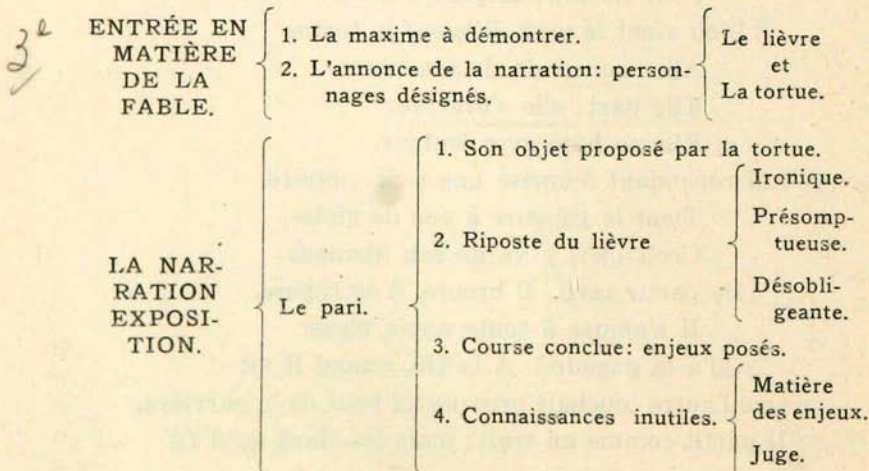
« Rien ne sert de courir; il faut partir à point. »

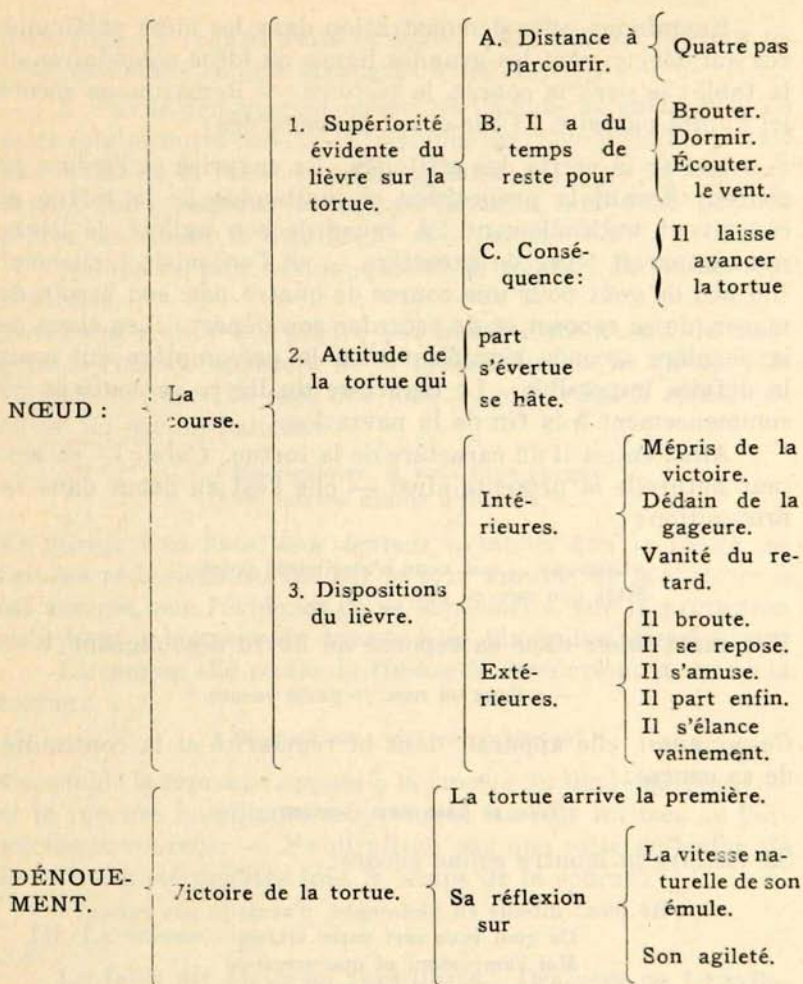
La narration qui suit servira de témoignage à la maxime; le deuxième vers nous en avertit :

« Le lièvre et la tortue en sont le témoignage. »

Le plan de cette fable se détache aisément :

PLAN





Lyéne

II. Le fond. — Pour développer l'idée maîtresse énoncée en première ligne, La Fontaine choisit heureusement ses personnages. Un lièvre s'oppose ici à une tortue: l'agilité à la torpeur... À celui-là, la victoire semble naturellement promise et pourtant... la tortue est au but avant le lièvre. La seule raison de ce renversement le voici: le lièvre habile à la course n'est pas parti à point. La démonstration de l'idée générale est donc parfaite dans les grandes lignes.)

Examinons cette démonstration dans les idées particulières qui développent les grandes lignes ou idées secondaires de la fable: le *pari*, la *course*, la *victoire*. — Remarquons encore ici l'unité parfaite. Celle-ci est sauvegardée:

3^e 1. Par la vérité des attitudes. La surprise et l'ironie du coureur devant la proposition si inattendue de la tortue se conçoivent naturellement. À cause de son agileté, le lièvre nous apparaît léger de caractère... et l'on saisit facilement son peu de goût pour une course de quatre pas, son besoin de muser, de se reposer et de retarder son départ. Les élans de la dernière seconde signifient bien la présomption qui croit la défaite impossible. Le caractère du lièvre se soutient du commencement à la fin de la narration.

Ainsi en est-il du caractère de la tortue. *Calme* — sa lenteur naturelle la présente ainsi — elle l'est au début dans sa proposition:

« Gageons... que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but.

Elle reste *calme* dans sa réponse au lièvre désobligeant:

— « Sage ou non, je parie encore. »

Calme aussi, elle apparaît dans la régularité et la continuité de sa course:

« Elle se hâte avec lenteur. »

Sa victoire la montre *calme* encore:

« Hé bien! dit-elle *en philosophe*, n'avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse
Moi l'emporter! et que serait-ce
Si vous portiez une maison? » +

6^{ème} 2. Par l'intention affirmée de l'auteur de concentrer l'attention sur les deux seuls personnages utiles à la démonstration:

« Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire
Ni de quel juge l'on convint. »

Ésope avait prêté au lièvre de sa fable les questions: « Qui fixera le but? Qui décernera le prix? » — Il avait fait choisir

pour juge un renard avisé et sage. La Fontaine laissera de côté ces détails comme étrangers à son sujet.)

+ (3. Par le dénouement même, où l'auteur se garde bien de faire éclater outre mesure le triomphe du chélonien. Tel n'était pas le but de la fable. Il prête plutôt à la tortue un discours devant faire ressortir le tort du lièvre si bien doué pour la course, de vitesse et d'agilité.) *fin de la fable*

Notons de plus comme qualité de fond... la finesse des réparties.

Point Point n'était à craindre que le fabuliste n'omit de marquer le ridicule apparent de la proposition de la tortue. Ce ridicule, le lièvre, le juge une folie... et le remède spécifique en est ici par lui indiqué :

« Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore, »

La tortue « se hâte avec lenteur », tandis que le lièvre se fait les réflexions du fat sur le prix minime de la victoire à lui assurée, sur l'évidence de sa supériorité, sur la protection qu'il tient à honneur de donner à sa téméraire adversaire.

Et comme elle recèle de finesse la dernière attitude de la tortue :

« De quoi vous sert votre vitesse ? »

Ce semble le reproche opposé à la riposte du lièvre au début... et la réponse humiliante aux pensées les plus intimes de l'orgueilleux coureur. — Ne dirait-on pas que cette réflexion de la tortue a été méditée tout le temps de la course ?

III. La forme. —

Deux La fable est écrite en vers libres. Des vers de 12 syllabes et des vers de huit se comptent ici. Les rimes sont mêlées. Croisées dans les quatre premières lignes, elles sont plates dans les six vers suivants. Puis quatre rimes croisées sont suivies de quatre rimes plates. Viennent ensuite des rimes embrassées dans les quatre lignes :

Elle se hâte avec lenteur,
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire
Croit qu'il y va de son honneur.

Deux rimes plates sont enfin suivies de quatre rimes croisées et des quatre derniers vers qui présentent des rimes embrasées.

Les rimes riches de la fable sont les suivantes : point et point — léger et purger — affaire et faire — calendes et landes — brouter et écouter — tortue et évertue — sénateur et lenteur — raison et maison.

Donc huit rimes sur dix-sept sont riches. Les autres sont suffisantes. Six enjambements ou rejets peuvent être ici signalés : du 3e au 4e vers — du 9e au 10e — du 18e au 19e — du 25e au 26e — du 28e au 29e — du 30e au 31e.

Gème. 2. LE STYLE. — En étudiant le style nous dirons : 1o le pittoresque de l'expression ; 2o la vivacité du tour ; nous relèverons 3o la peinture rythmique de quelques vers ; 4o les figures de style.

1o *Le pittoresque de l'expression.* — Qui n'a souri à l'image du lièvre à la fois stupéfait et railleur répondant au *sitôt* de la tortue ? à cette image évoquée a) par l'expression :

Sitôt ? êtes-vous sage ?

puis b) par la prescription :

Ma commère, il vous faut *purger*
Avec *quatre grains d'ellébore*.

La prescription est au complet. Pour guérir de la folie, il vous faut purger, avec l'ellébore. Vous en prendrez *quatre grains*.

Tout est pris sur le vif : Voyons plus bas la peinture de la course du lièvre pourchassé :

Il s'éloigne des chiens, les *renvoie aux calendes*.
Et leur fait arpenter les landes.

« Renvoie aux calendes », expression familière pour dire renvoie à un temps qui ne viendra jamais, puisque les calendes grecques dont il est ici question, n'existent pas.

Notons encore la peinture :

Ayant, dis-je, du temps de reste, pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D'où vient le vent...

Là encore il faut voir le lièvre insouciant.

« Il partit comme un trait. »

Nous assistons à son départ... nous le suivons des yeux.

« Lui cria-t-elle »... Comme le lièvre est encore loin du but. La tortue lui doit *crier*. « Moi l'emporter! » c'est la réminiscence de la riposte de plus haut.

Et que serait-ce

Si vous portiez une maison ?

Si nous avons oublié que la tortue porte avec elle sa *maison*, ce qui explique sa lenteur, l'auteur nous le rappelle ici et nous montre la tortue sous son épaisse carapace. Ne vous semble-t-il pas qu'elle y disparaît aussitôt tout entière pour se reposer de la course?

2o *La vivacité du tour*. — Point de longueurs. Le premier vers énonce une maxime. Nous n'y trouvons pas un mot de trop :

« Rien ne sert de courir », c'est l'élément négatif ; « il faut partir à point », élément positif, expliquant naturellement la première partie du vers.

Le lièvre et la tortue entrent en scène : tout de suite le dialogue ; il constitue la vie dans la fable :

« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. »

Les caractères mêmes, s'estompent dans le dialogue : la présumption du lièvre, le calme et la fermeté de la tortue.

Ainsi fut fait. En peu de mots, la décision est déclarée au lecteur :

Il laisse la tortue,

Elle part ; s'évertue,

Elle se hâte, avec lenteur...

Il broute, il se repose,

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait ;

Tout est vif et simple. Hé bien ! Avais-je pas raison?... l'ellipse de la négation sert encore la vivacité.

30 *La peinture rythmique.*

« Gageons... que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi... »

Le rejet marque ici la hâte de la course. Il faut lire rapidement, tant le rythme nous y entraîne, les deux vers qui dépeignent le lièvre poursuivi :

« Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes. »

Mais cette peinture, par le rythme, apparaît surtout dans la périphète finale.

« Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains; »

Le rejet, le bond du premier vers sur le second marque bien l'inutilité du dernier élan du lièvre.)

10^{ème}

40 *Les figures de style.*

- a) Répartit l'animal léger: inversion du sujet;
- b) Animal léger: constitue une périphrase désignant le lièvre;
- c) Ma commère: apostrophe.
- d) Et de tous deux, on mit près du but les enjeux: Inversion du complément direct et du complément circonstanciel.— On mit les enjeux de tous deux près du but.
- e) Les renvoie aux calendes: Métaphore.;
- f) Elle part, elle s'évertue, elle se hâte: Répétition du pronom sujet.;
- g) Elle se hâte avec lenteur: Antithèse.;
- h) Il partit comme un trait: Comparaison.;
- i) Moi! l'emporter!: Ironie.;
- j) Et que serait-ce si vous portiez une maison?: Méta-phore.)

IV. Les mots. —

11^{ème}

GRAIN: Mesure de poids très petite, environ 0 gr. 05.
C'est le sens qu'il a dans la fable.

ELLÉBORE: Plante qui a passé pour guérir la folie.

ENJEU: En-jeu: ce qu'on joue.

S'ÉVERTUE: De *é* qui marque l'action, le mouvement et vertu qui signifie force: donc la tortue y va de toutes ses forces.

CARRIÈRE: De car: char, ce qu'on peut parcourir avec un char.

ARPENTER: De arpent; mesure; sens propre: mesurer un terrain; par extension, le parcourir en tous sens. (sens du texte).

IV. Grammaire. — Noter la différence entre près de et prêt à:

PRÊT DE: avait autrefois le sens aujourd'hui perdu de « qui est sur le point de ». Aujourd'hui, dans ce sens, nous dirions *près de*.

PRÊT À: signifie disposé à: il est prêt à pardonner, c'est-à-dire, disposé à pardonner.

TOUT devant AUTRE: Dans la fable étudiée, nous lisons: s'amusait à toute autre chose. — *Tout* est ici adjectif parce qu'il détermine le nom *chose*. Je puis dire il s'amusait à toute chose autre que la gageure. — Si je disais: la gageure... c'est tout autre chose, j'aurais alors *tout* adverbe modifiant autre; car je ne saurais changer l'expression pour écrire: la gageure, c'est toute chose autre. Il faudrait écrire: *entièrement autre*.

V. Analyse grammaticale. — Analyser les cinq premiers pronoms de la fable et la riposte: « Sitôt? êtes-vous sage? »

RIEN: pronom indéfini, 3e personne du masculin singulier sujet de sert.

EN: Pronom pers., 3e pers. du masc. sing., compl. déterm. de témoignage.

CELLE-CI: Pronom dém., 3e pers. du fém. sing., sujet de dit.

VOUS: Pronom pers., 2e pers. du fém. sing., sujet de atteindrez.

SITÔT: Adverbe de temps. Modifie: atteindrai, verbe sous-entendu.

ÊTES: verbe substantif, 4e conj., ind. présent, 2e pers. du sing., à cause du sujet vous, mis pour tortue.

VOUS: pronom pers., 2e pers., fém. sing. (mis pour tortue), sujet de êtes.

SAGE: Adj. qual., fém. sing., attribut de vous.

VI. Analyse logique. — Sage ou non, je parie encore. — Ordre logique. — Ma qualité de sage ou de non sage n'y change rien; je parie encore.

La phrase renferme deux propositions principales juxtaposées.

Première proposition. — Ma qualité change.

SUJET: qualité, complément déterm.: sage et non sage.

VERBE: est.

ATTRIBUT: Changeant,— comp. dir.: rien. — comp. indirect: y.

Deuxième proposition. — Je parie encore:

SUJET: je. — VERBE: suis. — ATTRIBUT: pariant. — Compl. modificatif: encore.

Expressions ou proverbes où entre le mot lièvre: 1o Courir comme un lièvre. — 2o Sommeil de lièvre. — 3o Léser un lièvre. — 4o Être peureux comme un lièvre. — 5o Prendre le lièvre au gîte. — 6o Mener une vie de lièvre. — 7o Savoir où gît le lièvre. — 8o Courir le même lièvre. — 9o On ne court pas deux lièvres à la fois. — 10o Bailler à quelqu'un le lièvre par l'oreille.

V. Composition. — *Sujet d'imitation.* — Inventer et écrire une narration dont la conclusion naturelle sera le proverbe de la fable étudiée:

« Rien ne sert de courir; il faut partir à point. »

NOTE: 1o L'intérêt de la composition portera surtout sur les caractères, les portraits et la conversation des personnages.

2o Le devoir donné ci-après, n'est qu'un spécimen, le sujet proposé étant facultatif.

PLAN

EXPOSITION:	}	I. Circonstances	}	Temps
				Lieu
				Discussion
		II. Personnages	}	Denise
				Berthe.
		III. Portrait des personnages.		
NŒUD:	}	I. Conversation: le pari	}	Opinion de Berthe
				Jugement de Luce.
				Denise sur Elle-même.
		II. Réflexion de Denise.		
		III. Conduite de Denise à l'étude.		
		IV. Décembre	}	Travail de Luce
				Travail tardif de Denise.
DÉNOUEMENT.	}	1. Luce arrive avant Denise.		
		2. Vérité du proverbe constatée par Berthe.		

L'étude sonnera bientôt. Berthe et Denise tout en préparant livres et cahiers à transporter dans la grande salle, sont engagées dans une discussion qui semble à la fois amusante et sérieuse. Amusante, oui; un sourire d'indulgente raillerie, s'esquisse sur les lèvres de Berthe.

Berthe, c'est l'amie de toutes, à la classe. O mystère des liens créés entre les cœurs... et que semblent parfois concentrer quelques âmes d'élite! Rien dans l'extérieur de Berthe ne la désigne à l'attention. D'une taille moyenne: ses traits sont rien moins que réguliers; son teint pourtant clair se colore rarement. Ses yeux, d'un bleu trop pâle ne sont pas de beaux yeux; mais quels regards ils laissent échapper! Messages de l'âme ardente et douce, de l'âme ferme et droite! Et à cette heure où une légère moquerie nuance la douceur de son regard, Berthe cherche à persuader sa jeune amie.

L'attitude de cette dernière fait croire au côté sérieux de la discussion. Les yeux bruns de Denise lancent des flammes; un mouvement de la tête accentue chacune de ses paroles. Denise domine Berthe de toute la tête; mais elle ne s'impose pas à son amie qui lui répète: « Tu verras, tu verras! »...

— Mais enfin, Berthe, tu veux rire!

— Non, ma mie; comme tu connais mal ton insouciance

— Oh certes! reprend Denise, — insouciance — négligente, — flâneuse, — paresseuse même, soit! je le suis; mais confesse, ma chère, que j'ai un peu plus de talents que Luce. As-tu compté hier les minutes employées par Mère à lui faire comprendre la formule pour les problèmes de la *somme* et de la *différence*?

— Oui, mais elle a enfin saisi... et surtout Luce est si travailleuse!

— Me voilà de ton avis. Montons à l'étude, nous en aurons une nouvelle preuve. Tiens, je vois à l'avance et j'en ris... Luce prend son catéchisme; sa figure « angélique » se contracte comme si un effort de son esprit lui causait le plus violent mal de dents... Elle marmotte... en guise de plaintes... et nous savons toutes nos leçons que notre compagne en est encore à se frapper l'occiput pour y faire pénétrer sa page de religion. Et tu veux faire de ce prodige... mon émule à moi? et tu soutiens qu'elle arrivera avant moi à l'examen du premier trimestre?...

Le signal de l'étude coupe court à la conversation.

— « En a-t-elle tout de même des idées à elle, cette Berthe, réfléchit Denise, les yeux distraitement posés sur son livre. Me comparer à Luce! Soutenir que cette dernière l'emportera sur moi aux prochains examens. Luce travaille mais n'a guère ma facilité, mon talent...; c'est reconnu. »

N'ayez cure cependant, Denise piquée n'est pas Denise convertie. Les heures d'étude, les jours de classe se succèdent et notre fillette légère a toujours quelques nouveaux portraits à crayonner, un livre récent à feuilleter, des phrases à griffonner ou un rêve à poursuivre. Au couvent de X..., la vie est calme, les jours en soi se ressemblent, pourquoi Denise s'efforcerait-elle à changer ses habitudes?

Décembre est venu; les dates des examens s'annoncent dans la classe de Denise. Ce sera le dix, le onze et le douze du mois.

Luce déjà *partie* dans la voie de l'étude, *s'évertue* encore et se *hâte* toujours avec la *même* *lenteur*.

Le repos de Denise touche enfin à son terme. Forte de son talent, confiante, elle s'élançe... sa mémoire est bonne et peut enregistrer sans peine maints détails de religion, d'histoire et de géographie. Les explications entendues sur l'arithmétique et le mesurage ont dû laisser quelque empreinte des secrets de ces sciences.

— « Donc quelques heures d'étude bien employées, et mes examens, se dit-elle, seront bons; Berthe verra bien loin après moi, son prodige de Luce. »

Vite elle *s'élançe*, mais en vain. La révision ne peut être ni assez complète ni assez profonde. À la séance de compte-rendu des points, Luce est proclamée avant Denise.

« Apprends, lui dit Berthe sympathique, mais amie ferme, apprends, ma Denise, que La Fontaine avait raison :

« Rien ne sert de courir; il faut partir à point. »

Conseils d'un père

Quand Ulysse partit pour aller au siège de Troie, il me prit sur ses genoux et entre ses bras, (c'est ainsi qu'on me l'a raconté). Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre: « O mon fils, que les dieux me préservent de te revoir jamais, que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore, que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère et aux miens, si tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu! »^v « O mes amis, continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est cher; ayez soin de son enfance; si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie; enseignez-lui à se vaincre; qu'il soit comme un jeune arbrisseau qu'on plie pour le redresser. Surtout, n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincère et fidèle à garder un secret. Quiconque est capable de mentir est indigne d'être compté au nombre des hommes, et quiconque ne sait pas se taire est indigne de gouverner. »

FÉNELON (*Télémaque*, III.)

ANALYSE

I. Origine et plan du morceau. — (Cette page est tirée du *Télémaque*, roman que Fénelon écrivit pour son royal élève, le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV.) Elle met en lumière le désir suprême d'Ulysse touchant la vertu de Télémaque: *c'est l'idée générale.*)

Les idées *secondaires* nous montrent:

1. Qu'à l'abandon de la vertu Ulysse préfère la mort pour son fils.
2. La supplique instante qu'il adresse à ses amis.

Le morceau étudié comprend donc *deux divisions*, développées par les idées particulières, indiquées au tableau suivant.

22 II. Fond. (Les idées). — *Idee générale*: désir d'Ulysse touchant la vertu de Télémaque.

PLAN

I ENTRÉE EN MATIÈRE (Exposition)	Tableau de circons- tances.	Personnages	Ulysse, Télémaque, Témoins.
		Temps	Départ pour le siège de Troie.
		Actes d'Ulysse	Prend Télémaque sur ses genoux. Baise Télémaque ten- drement. Parle à Télémaque.
		Jeunesse de Télémaque	Il ne peut entendre les paroles.
II NŒUD	1. À la corrup- tion et à l'a- bandon de la vertu, Ulysse préfère pour son fils, la mort.	1. Par la permission des dieux. 2. Par le ciseau de la Parque. 3. Par les ennemis d'Ulysse.	
	2. Obsécration d'Ulysse à ses amis au nom de l'amitié.	1. Télémaque confié. 2. Soins re- commandés pour son en- fance. 3. Réflexions d'Ulysse sur	a) Éloigner la flatterie b) Enseigner à se vain- cre. c) Employer tous les moyens pour le rendre juste bienfai- sant sincère fidèle à garder un se- cret.
III DÉNOU- MENT.	Il est indiqué par la lecture entière du livre.		

38

III. La forme. (Le style). — Nous pouvons admirer dans cette page, et dans celles qui la suivent :

1o L'aisance avec laquelle Fénelon y fait passer sa connaissance de l'antiquité grecque ;

2o La grâce et la fraîcheur des images et des comparaisons ;

3o L'harmonie et l'équilibre de la phrase.

1. Fénelon emprunte à la mythologie grecque son sujet, ses personnages et sa poétique (manière d'écrire) si l'on peut ainsi parler. Cependant, cela ne paraît pas plaqué et ne donne nullement l'impression d'un plâtrage. Son style est simple, clair, pénétré d'une lumière douce et reposante : pas trop de vivacité, mais un certain pittoresque de narration. C'est l'idée seule qui apparaît dans son vêtement fluide et souple.

2. Ce qui tire Fénelon absolument hors de pair, c'est la grâce et la fraîcheur de son imagination. Jugéons-en par cette comparaison : « que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux, une tendre fleur qui commence à éclore » . . . On a pu dire de Fénelon, qu'à l'inverse de la règle générale, il réussissait mieux dans la peinture du paradis que dans celle de l'enfer.

3. Une autre qualité cependant caractérise encore mieux le style de Fénelon : c'est l'harmonieux équilibre qu'il a su y mettre. L'harmonie se voit dans les membres de phrase du texte étudié. Constatons combien la voix, en les parcourant, rencontre sans effort les repos nécessaires. Remarquons aussi que l'oreille est satisfaite par le choix des mots et par leur heureux assemblage.

Quant à l'équilibre, il suffit d'examiner le tableau des idées pour en constater le parfait balancement.

L'entrée en matière renferme trois circonstances : *personnages, temps et jeunesse de Télémaque.*

La première partie du nœud en contient également trois : *permission des dieux, ciseau de la Parque, ennemis d'Ulysse.* Enfin la deuxième partie du nœud en renferme aussi trois : *Télémaque confié, soins recommandés, réflexions d'Ulysse.*

M. Brunetière, sévère parfois jusqu'à l'injustice envers Fénelon, a écrit : « Le Télémaque est une *œuvre* d'une élégance « et d'une distinction rares, unique en son espèce, un peu au-dessous, mais pas très éloigné de la tragédie de Racine. »

2 0 IV. Les mots. —

ULYSSE: Roi légendaire d'Ithaque, père de Télémaque et époux de Pénélope, l'un des principaux héros de la guerre de Troie, où il se signala surtout par sa prudence et sa ruse qui sont restées proverbiales.

TÉLÉMAQUE: Fils d'Ulysse et de Pénélope. Encore enfant, quand son père partit pour Troie, il alla plus tard à sa recherche, guidé par Minerve sous les traits de Mentor.

Les aventures de Télémaque ont fourni à Fénelon le sujet d'un roman épique en prose, agréable imitation des poètes antiques, pour l'éducation du duc de Bourgogne.

LES PARQUES: C'étaient, suivant la fable, trois divinités des Enfers, maîtresses de la vie des hommes dont elles filaient la trame. *Clotho*, qui présidait à la naissance, tenait la quenouille, *Laschésis* tournait le fuseau, et *Atropos* coupait le fil.

5 0 GUERRE DE TROIE: Pâris, fils de Priam, roi de Troie, ayant enlevé Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, cet outrage souleva toute la Grèce. Cette guerre, dont Ulysse fut l'un des héros, dura dix ans. Troie fut détruite. Le génie d'Homère a immortalisé cette querelle des dieux.

6 0 DIEUX: (du latin *Deum*). Croyance qui admet plusieurs êtres suprêmes: « Les dieux décident de tout. » (Fénelon, Télémaque, 7.)

CISEAU: (du latin *cisellum*) instrument servant à couper.

MOISSONNEUR: (dérivé de moisson, du latin *missionem*). Celui qui travaille à la récolte du blé et des autres céréales.

FAULX (du latin *falcem*): Instrument formé d'un long manche de bois et d'une grande lame arquée et qui sert à couper les fourrages et les céréales.

FLATTERIE: (dérivé de *flatter*). Action de caresser par des louanges fausses ou exagérées.

ARBRISSEAU (du latin populaire *arboriscellum*) : Petit arbre se ramifiant dès la base.

SECRET : (Emprunté du latin *secretum*) : 1o Chose que doit tenir cachée celui qui la sait : « Rien ne pèse tant qu'un *secret*. » (La Fontaine, fable VIII.)

2o Moyen caché de produire certains effets : « L'infaillible *secret* de vaincre les Romains. » (Corneille.)

3o Lieu retiré, caché :

« Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée,
« Seule, et dans le *secret*, je le foule à mes pieds. »

(Racine, *Esther*, *Prière*.)

V. Composition. — Plusieurs sujets de composition peuvent être tirés du texte que nous venons d'étudier.

Ulysse qui préfère que son fils meure plutôt que de le voir se corrompre et abandonner la vertu énonce de longs siècles à l'avance, la devise de la Bretagne : « Plutôt la mort que la souillure. »

C'est la même idée que répète Blanche de Castille, lorsqu'elle dit à son fils : « J'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds que de vous voir commettre un péché mortel. »

Un troisième sujet pourrait être tiré des réflexions d'Ulysse sur le mensonge : « Quiconque ment est indigne d'être compté au nombre des hommes. »

SUJET À NOTER

« *Plutôt la mort que la souillure.* »

PLAN. — *Entrée en matière.* — Vous avez dit l'autre jour qu'après le Canada, votre prédilection va à la Bretagne. Donnez la raison de cette préférence. Décrivez en quelques lignes cette partie de la vieille France, nommez quelques personnages qui l'ont illustrée et exprimez votre admiration, pour sa devise : *Potius mori quam faedari*.

Nœud. — Racontez la légende attachée à cette devise. Un roi breton part pour la guerre, il s'apprête à traverser un ruisseau, quand il aperçoit de l'autre côté de la rive, une hermine

qui ne peut se résoudre à le franchir. Le roi interroge un de ses officiers. Celui-ci répond que l'animal craint tout simplement de salir sa fourrure. Le roi désire s'emparer de l'hermine. Celle-ci n'hésite pas : elle préfère l'esclavage à la souillure et va se jeter entre les mains du guerrier. Elle suit le guerrier dans ses expéditions... Quand la petite bête meurt, le roi fait graver sur son étendard, une hermine avec ces mots : *Portius mori quam faedari*.

Conclusion. — Application de cette devise à la jeune fille.

Plutôt la mort que la souillure.

DÉVELOPPEMENT

« Tout homme a deux pays, le sien et puis la France! ¹ et dans la France, ma prédilection va vers la Bretagne. Oui, après le Canada, « mon pays, mes amours », c'est cette terre de souvenir et de beauté qui fixe ma préférence.

La raison de ce choix est : la position géographique de la Bretagne, les souvenirs historiques et littéraires qu'elle rappelle et surtout sa noble et fière devise : *Potius mori quam faedari*.

Je n'ai jamais été favorisée d'un voyage d'outre-mer, je n'ai jamais foulé la vieille terre d'Europe, j'y connais cependant des sites qui m'enchantent — ainsi, la Bretagne, formant au nord-ouest de la France, une vaste presqu'île au littoral agréablement découpé, me plaît avec ses horizons si vastes, ses pittoresques cantons dans les genêts et les landes.

Que de souvenirs dans le domaine de l'histoire et de la littérature se rattachent à la Bretagne, combien de noms de personnages distingués, illustres même sont inscrits à telles pages de l'une ou de l'autre ! C'est le vaillant Duguesclin, l'un des plus grands hommes de guerre de la France, Beaumanoir, le héros du combat des Trente — La Rochejacquelin, l'intrépide Vendéen — Charette, le fier défenseur de l'Église. La Bretagne garde la tombe de Châteaubriand, l'une des gloires littéraires du dix-neuvième siècle — elle eut des

¹ Voir lecture supplémentaire.

bardes célèbres, dont l'un le sympathique Botrel, a été si bien connu, et est aujourd'hui regretté chez-nous. La Bretagne vit aussi une femme, une reine, la bonne duchesse Anne, dont la mémoire reste vénérée, là-bas!... Cette province, c'est encore la patrie de Jacques-Cartier, l'héroïque Malouin qui découvrit notre Canada.

Pour tant de chers souvenirs, j'aime la jolie province du nord-ouest de la France.

Mais la Bretagne a, de plus, une noble devise dont je veux dire l'origine, légendaire, sans doute, combien touchante cependant!

Il y a longtemps, si longtemps qu'on ne pourrait dire... même *le siècle*, un roi breton, Conan Mériadec part pour la guerre, il s'apprête à traverser un ruisseau quand il aperçoit de l'autre côté de la rive une hermine qui ne peut se résoudre à le franchir. Elle avance, se hasarde quelque peu, puis retourne en arrière, et recommence ce manège qui intrigue le prince; il en demande la raison à un officier: « Cette petite bête serait-elle blessée? — Non, sire, lui répond-on, elle n'a aucun mal; le sujet de son effroi vient tout simplement de la crainte de salir sa fourrure en traversant le ruisseau. L'hermine est si soucieuse de sa blancheur, qu'elle préfère la mort à la moindre tache. » — Le roi, touché de l'aventure, voulut s'emparer de l'intéressant petit animal, il essaya ses pattes souillées, et depuis, l'hermine s'attacha à son libérateur. Quand elle mourut, le prince voulut immortaliser sa mémoire. Il fit broder sur son étendard une hermine avec ces mots: *Potius mori quam faedari*: Plutôt la mort que la souillure. Cette devise s'est conservée à travers les âges et chaque siècle pourrait redire la fidélité des enfants de la terre de granit à la devise de leurs ancêtres.

« *Potius mori quam faedari!* Jeunes filles, inscrivons sur notre bannière et dans notre cœur ce cri de la Bretagne croyante. Fuyons le mal, tremblons devant la moindre souillure. Ainsi que l'hermine, soyons jalouses de notre pureté. Gardons dans sa fleur le lis de notre baptême et de notre première communion. À qui voudrait en ternir la blancheur, chrétiennes, répétons bien haut: *Potius mori quam faedari!* »

AUTRE SUJET :

Sujet proposé : Vous venez d'étudier une page de Bossuet sur « Les Romains » et une de Fénelon dont le sujet est tiré de la mythologie grecque. Pourriez-vous, avec ces données, ce qui vous a été dit en classe sur le sujet, et vos notions d'histoire littéraire établir une brève comparaison entre le « Discours sur l'histoire universelle » et le « Télémaque », dire lequel de Bossuet ou de Fénelon vous préférez, et motiver cette préférence ?

DÉVELOPPEMENT

De Bossuet et de Fénelon, honneur de l'Église et des lettres au XVIIe siècle, je connais à peine quelques pages du Discours sur l'histoire universelle et du Télémaque. Essayons cependant, aidée de ce qui a été dit en classe, de la lecture complémentaire du texte, et des Notions de notre Histoire littéraire de rapprocher les deux œuvres de ces hommes illustres et de motiver une préférence.

Comparer le « Discours sur l'Histoire universelle » et le « Télémaque », c'est rapprocher Bossuet et Fénelon comme éducateurs, puisque ces deux ouvrages furent écrits pour des fins d'éducation. Tous deux apportèrent à leurs fonctions où « la chrétienté avait intérêt », leur dévouement de prêtre et les ressources de leur vaste intelligence ; mais les résultats furent différents. On sait assez que Bossuet travailla sur une terre ingrate ; peut-être aussi le maître écrasa-t-il l'élève de son génie. « À de très grands hommes, dit finement un critique, « il ne faut pas de très petites tâches, ils ne réussissent pas à « entrer dans certaines puérités, et certaines impuissances. » Le Discours sur l'Histoire universelle est un livre magistral qui eut certainement moins d'attrait pour le Dauphin que le Télémaque pour le duc de Bourgogne. Fénelon sut discerner la méthode qui convenait et il fit de son élève un prince accompli.

Les contemporains ont pu déplorer cette lacune dans le génie de Bossuet : la postérité n'a rien à regretter, puisqu'elle nous a valu ce magnifique « Discours sur l'histoire univer-

selle » qui est, en même temps, un traité d'apologétique. Bossuet s'y montre à la fois historien, philosophe et orateur. D'un regard profond, il aperçoit tous les événements dans leurs causes, et ces causes humaines, secondaires, il les subordonne toutes à Dieu, la cause suprême. Et dans cet ouvrage sec et froid par lui-même, Bossuet sait faire circuler à propos un souffle d'éloquence, de poésie et de sensibilité. Nourri de la Bible, il transporte dans son style cette imagination sublime, profonde, se distinguant par l'éclat des couleurs, la hardiesse des métaphores et des hyperboles, mais toujours, il sait en faire une alliance pondérée par la raison.

Le Télémaque n'a pas la portée philosophique du Discours. C'est un roman de jeunesse, d'un caractère moral, si moral qu'on le considéra comme une censure du règne et des mœurs du grand roi. La signification piquante du livre a fait son succès, et aussi l'infortune de son auteur. Louis XIV ne sut pas gré à Fénelon de ses satires indiscrètes sur l'abus du pouvoir absolu. À côté de vues très sages sur le gouvernement, il émet de véritables *utopies*. Le Télémaque n'en reste pas moins intéressant par l'inspiration chrétienne qui vivifie ce sujet païen (ce qui est bien caractéristique dans la page étudiée) et surtout par les qualités de style que l'auteur y apporte. Le trait distinctif de ce style est la grâce et la fraîcheur. Fénelon chante les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand et la verdure qui naît sous ses pas. Son œuvre est toute de vivacité et de délicatesse.

Ces deux nobles figures épiscopales ont des droits incontestables à notre sympathie, mais s'il faut établir des degrés, je dirai que ma préférence va à Bossuet. Rien ne prime à mes yeux le bon sens ferme et le jugement droit. Cependant si le solide doit être préféré à tout, il ne faut pas non plus rejeter la grâce et la beauté; et c'est pourquoi tout en préférant Bossuet, je laisse à Fénelon la place d'honneur qu'il mérite. Je n'oublie pas que par son esprit libre et ouvert à tous les progrès, il se rapproche beaucoup de notre siècle, qu'il est en faveur de l'instruction des femmes, qu'il a peint la délicieuse figure d'Antiope, et qu'enfin il séduira toujours par son âme d'artiste et de poète. Après s'être raffermi dans un pas-

sage de Bossuet, il sera infiniment doux de se dilater dans une page de Fénelon.

⁷⁰ **VI. L'auteur.** — François de Salignac de La Mothe Fénelon (1651-1715) surnommé le Cygne de Cambrai, à cause de la douceur de son style, apprit dès sa jeunesse à savourer l'antiquité grecque. Il reçut les ordres sacrés au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, et fut plus tard chargé de l'éducation du duc de Bourgogne, fils du grand dauphin dont Bossuet avait été le professeur.

Ses principales œuvres sont : Traité de l'Existence de Dieu, Traité de l'Éducation des filles, Télémaque, Dialogue des morts et des Fables.

Le loup et le chien

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
À se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables.
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? rien d'assuré, point de franche lippée,
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ? »
— Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portant bâtons et mendiants ;
Flatter ceux du logis ; à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »

Le loup déjà se forge une félicité

Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.

« Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ? rien ? — Peu de chose.

— Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché

De ce que vous voyez est peut-être la cause.

— Attaché ? dit le loup : vous ne courez donc pas

Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?

— Il importe si bien, que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

LA FONTAINE (Livre I, fable V).

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. — La fable « le loup et le chien » est la cinquième du premier livre des Fables de La Fontaine. Ce livre a été dédié par l'auteur à Monseigneur le Dauphin.

Phèdre avait traité le même sujet : « le loup et le chien » dans la septième fable de son troisième livre.

II. Fond. — *Le bienfait de la liberté constitue l'idée générale* de la fable. Cette idée apparaît dans les dernières paroles du loup :

« Il importe si bien, que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Pour faire éclater cette idée générale, l'auteur, dans son travail d'invention, a imaginé de mettre en scène un loup et un chien. Il les présentera, les peindra, leur prêtera un langage.

Dans son travail de disposition, le fabuliste élabore son plan. L'exposition, le nœud, le dénouement seront les trois parties principales puisque cette fable est une narration. Dans ces parties entreront comme suit les idées secondaires et les idées particulières :

PLAN

<p>I EXPOSITION ou LA PRÉPARATION DU FAIT.</p>	<p>A) Misère d'un loup</p> <p>B) Rencontre</p>	<p>{ 1. Fait. 2. Cause.</p> <p>{ 1. Un dogue: portrait 2. Instinct d'attaque 3. Impossibilité de la lutte</p>
<p>II NŒUD ou LE FAIT.</p>	<p>Conversation: sujet: l'embon- point:</p>	<p>a) Admiré. { 1. Humilité du loup 2. Propos 3. Compliment</p> <p>b) Promis { 1. Quitter le bois plein de désavanta- ges: { a) Misère des loups. b) Famine. c) Lutte con- tinuelle.</p> <p>2. Suivre le chien. { a) Conduite à tenir. b) Avantages énumérés</p> <p>c) Rêvé { Félicité forgée Pleurs de tendresse</p>
<p>III DÉNOUE- MENT ou L'ABOUTIS- SEMENT DU FAIT.</p>	<p>Le loup préfère la liberté à tout.</p>	<p>1. Découverte du collier</p> <p>2. Explication { Demandée Reçue</p> <p>3. Fière déclara- tion du loup. { La liberté au-dessus { de tout repas. de tout trésor.</p> <p>4. Fuite du loup.</p>

Ainsi pour résumer le fond de la fable: le loup plus faible, fait la cour au dogue puissant qu'il aborde. Remarquons

au passage que La Fontaine n'omet pas de signaler ici un des traits importants du caractère de « sire loup » : la voracité :

L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers ;

La conversation devient familière. Amicalement, le chien conseille au loup de quitter le bois :

Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin.

Un double tableau est présenté par le dogue qui plaide en faveur d'une vie facile : 1o la vie misérable des habitants du bois ; 2o la vie heureuse du chien de service. L'avantage apparaît tout à la dernière situation. Le loup s'intéresse à la proposition :

Que me faudra-t-il faire ?

Puis il se laisse convaincre. Ne voit-il pas le dogue puissant et gras ? N'expérimente-t-il pas la vérité de sa propre misère ? On lui propose une manière d'agir tout aisée et surtout lucrative. Il est touché :

Déjà il se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.

Tout est donc prêt pour le dénouement. C'est établi : la conservation du loup semble liée à un changement de situation. Mais le sire aperçoit le collier du dogue, il pressent une chose grave. L'*esclavage* de celui dont il allait partager la vie se révèle à lui. Aussi, il revient aussitôt sur sa décision. Crânement il déclare :

— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.

Cela dit, il s'enfuit, et court encor.

Le but de l'auteur est atteint, grâce à l'heureux enchaînement des idées de la fable. La disposition est donc ici parfaite : toutes les idées secondaires et les idées particulières servent à mettre en lumière l'*idée-maîtresse* du morceau.

III. Étude de la forme. — Le plan élaboré, La Fontaine donne, dans son travail d'élocution, une forme à ses idées par le style que nous étudierons ici.

Disons d'abord que le morceau à analyser étant une fable, appartient à la poésie didactique, l'un des genres secondaires dans la littérature.

Écrite en vers libres de huit, de dix et de douze syllabes, elle présente comme la plupart des autres fables de La Fontaine des rimes mêlées.

Le style est :

1. *Naturel.* — En effet les expressions sont simples et aisées. Toutes pourraient être citées en exemples.

2. *Vif.* — Point de longueurs :

Un loup n'avait que les os et la peau,

L'explication suit sans commentaires :

Tant les chiens faisaient bonne garde

Le dogue est dépeint en traits précis :

...aussi puissant que beau
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

Du commencement à la fin de la fable, on retrouve la même allure. Notons-la : *a*) dans les rejets :

Et lui fait compliment sur son embonpoint qu'il admire... Vous ne courez donc pas où vous voulez?...

b) dans l'expression : chemin faisant...

c) dans le dernier dialogue : « Qu'est-ce là? lui dit-il.— Rien.—Quoi? rien?—Peu de chose. — Mais encor? — Le collier, etc... »

3. *Palpitant d'intérêt.* — 1o Le portrait physique du loup : « Il n'avait que les os et la peau » ; du chien : « puissant, beau, gras, poli. »

2o Le portrait moral du loup : *a*) *Voracité* : « L'attaquer, le mettre en quartiers, Sire loup, l'eût fait volontiers. » ;

b) *Un peu flatteur*: « Il l'aborde humblement et lui fait compliment sur son embonpoint »; c) *courage*: « tout à la pointe de l'épée »; d) *fierté et conviction*: « Il importe si bien que de tous vos repas, je ne veux en aucune sorte, et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Le portrait moral du chien: a) *tolérant*: il s'intéresse au loup; b) *habile*: dans l'étalage des désavantages de la vie du bois, dans son plaidoyer en faveur de sa propre vie, dans sa manière d'esquiver la servitude dont il porte le stigmate; c) *vulgaire*: son idéal c'est d'être gras; d) *vil*: flatter, complaire, être attaché.

4. *Colorié*. — a) de mots pittoresques: Dogue *puissant*, doué d'une grande vigueur physique; *beau*, bien proportionné; *gras*, bien nourri; *poli*, poil brillant. — Les quatre épithètes peignent bien le dogue en face du loup qui n'a que *les os et la peau*.

METTRE EN *quartiers*: en quatre parties.

LE LOUP *donc*: Donc comporte ici une malicieuse ironie.

LUI FAIT *compliment*: Comme seule manière d'aborder les puissants.

EMBOUPOINT: Est d'un heureux à propos de la part d'un loup affamé.

QU'IL ADMIRE: L'envie du loup est ici marquée et laisse soupçonner son regret de ne pouvoir dévorer le dogue.

CANCRES: crabe. Exprime ici l'idée d'un être qui végète.

HÈRES: désigne en ce lieu un homme peu considéré.

PRESQUE RIEN: Malice du mot *presque*, prêtant une espèce de banalité aux obligations du flatteur.

CHASSE: C'est le métier du loup, le mot permet au chien de passer plus rapidement sur des devoirs moins agréables.

ATTACHÉ: C'est le mot révélateur de la servitude du chien. Celui-ci glisse sur ce mot, mais le loup l'a saisi avec promptitude et y oppose son indignation.

b) D'expressions qui font image : « N'avait que les os et la peau », « beau sire ». Marque l'ironie de la part du dogue.

« ...la condition est de mourir de faim. », peint bien l'extrême misère des hôtes du bois.

« ...franche lippée », couronne le tableau de misère et doit creuser un peu plus l'appétit du loup.

« Tout à la pointe de l'épée » : exprime la manière difficile de se pourvoir du loup.

« Force reliefs » : expression énergique pour marquer l'abondance.

« Mainte caresse » : argument décisif.

« Pleurer de tendresse » : comique des pleurs de tendresse que fait jaillir le contraste entre le souvenir des longs jeûnes passés et l'espoir des longues réparations futures.

« Est peut-être la cause » : tournure qui marque bien le caractère détourné et vil du chien de la fable.

IV. Grammaire. —

A) ÉTUDE DE MOTS. — 1. LOUP (de *lupum, lupi*) : Leu, ancien français.

Dérivés. — Louve, louer, louvet, louvette, louvetage, louveteau, louveter, louveterie, louvetier.

Composés. — Queue-leu-leu, Saint-Leu, tête-de-loup, dent de loup, gueule de loup, pied de loup, saut de loup, loup doré, loup marin, loup de mer, loup-cervier, loup-garou.

2. RELIEF (de lever : levare) :

Dérivés. — Leveur-euse, levier, levière, levage, levain, levant, lève, levé, levée, levis.

Composés. — Lever-Dieu, lève-gazon, lève-nez, enlever : enleveur, enlevure ; prélever : prélèvement ; relever : relevailles, relève, relevée, relèvement, releveur-euse, relief ; élever : élève, éleveur, élevure, élevage, éleveur, élévation, élévatoire, surelever ; levantine ; Pont-levis.

3. FORGER (fabricare) :

Dérivés. — Forge, forgeable, forgeage, forger-euse, forgeron, fabrique, fabricant, fabricant-trice, fabrication, fabricantien, fabricantier.

FOURVOYÉ: de four, vieux français: fors: dehors; et de voyé, formé de voie (chemin), signifie donc: égaré.

MÂTIN: Chien domestique de forte taille.

EMBONPOINT: (en-bon-point), bien en chair.

LIPPÉE: Ce que l'on prend avec la lippe ou la lèvre.

COL: Cou.

PELER: Du latin pilare: dégarnie de poil.

Analyse grammaticale des « que » dans la fable:

UN LOUP n'AVAIT *que*: Ne *que*: expression conjonctive, mise pour seulement.

AUSSI PUISSANT *que*: *Que*: conjonction; unit les deux termes de comparaison: puissant et beau.

SUR SON EMBONPOINT qu'IL ADMIRE: *Qu'*: pronom relatif masculin singulier à cause de l'antécédent embonpoint.—Complément direct de admire.

IL *ne* TIENDRA *qu'*À VOUS: *Ne que*: expression conjonctive mise pour seulement.

D'ÊTRE AUSSI GRAS *que* MOI: *aussi que*: conjonction unit deux termes de comparaison—être aussi gras *que* je suis gras.

Que ME FAUDRA-T-IL FAIRE? *Que*: pronom interrogatif des deux genres et des deux nombres. Complément direct de faire.

QU'EST-CE LÀ? *Qu'*: pronom interrogatif, masculin singulier; attribut de ce.

DE CE *QUE* VOUS VOYEZ: *Que*: pronom relatif, masculin singulier, complément direct de voyez.

MAIS qu'IMPORTE: *Qu'*: pronom interrogatif, masculin singulier, complément direct de importe.

Analyse logique: Le collier dont je suis attaché, De ce que vous voyez est peut-être la cause. Cette phrase renferme trois propositions:

a) Proposition principale: Le collier est peut-être la cause. — *Sujet*: collier (compl. déterm.: dont je suis attaché). — *Verbe*: est. — *Attribut*: cause.

b) Proposition complétive déterminative: Dont je suis attaché. — *Sujet*: je. — *Verbe*: suis. — *Attribut*: attaché (compl. ind.: dont).

c) Proposition complétive déterminative: Que vous voyez. — *Sujet*: vous. — *Verbe*: êtes. — *Attribut*: voyant (compl. dir.: que).

B) RÈGLE DE SYNTAXE.—Portants et mendiants sont des participes présents; ils devraient être invariables. Mais le participe était dans l'ancienne langue, variable en genre et en nombre. Ce n'est qu'en 1679 que l'Académie décréta la règle que nous savons. La Fontaine se conforme souvent à l'ancien usage.

C) EXERCICES D'INVENTION.—Trouver les expressions courantes ou locutions proverbiales où entre le mot *loup*.

Avoir une faim de loup. — Manger comme un loup. — Être connu comme le loup blanc... le loup gris... — Qui se fait brebis, le loup le mange. — Il faut hurler avec les loups.— On apprend à hurler avec les loups. — Être enrhumé comme un loup. — Un froid de loup. — La faim chasse le loup du bois. — Marcher à pas de loup. — Enfermer le loup dans la bergerie. — Les loups ne se mangent pas entre eux. — Se mettre dans la gueule du loup. — Tenir le loup par les oreilles.— Quand on parle du loup, on en voit la queue. — Entre chien et loup. — Quiconque est loup, agisse en loup.

V. Composition. —

CONSEILS

Nous avons étudié la fable du point de vue de la composition, c'est-à-dire que nous avons suivi l'auteur dans son travail d'invention du sujet, de la disposition de ses idées, et de l'élocution ou style.

Pour rendre cette étude plus pratique, inspérons-nous-en

dans un travail de composition suggéré par la fable. Le sujet de notre travail s'énoncera comme suit :

« Appréciez la conduite du loup de la fable. Terminez votre composition en faisant une application de la leçon dégagée de cette conduite. »

CONSEILS

Le travail d'invention consiste dans la recherche des matériaux pour la dissertation des idées secondaires et des idées particulières qui mettront en lumières la pensée générale : « La conduite du loup est digne d'éloges. »

CONSEILS

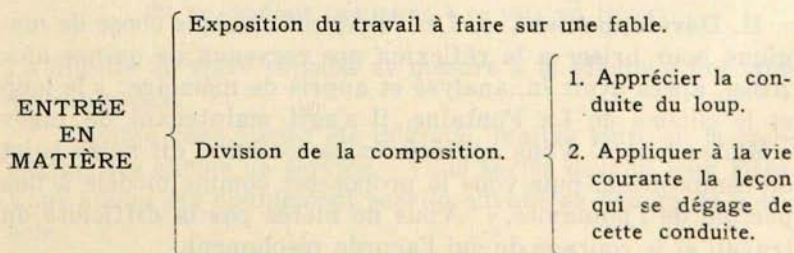
Alors bien des idées se présentent. Choisissons pour ne garder que celles qui se rapportent absolument au sujet. Puisqu'il s'agit d'apprécier une conduite; rappelons ce qu'elle a été; disons que nous l'approuvons. Nous pourrons aussi faire voir quels avantages aurait trouvés le loup à suivre le chien; insistons surtout sur la grandeur, l'héroïsme et la gloire de sa conduite.

Pour l'application demandée, nous parlerons de la jeune fille aux prises avec la mode.

Faisons maintenant la disposition de nos idées en les ordonnant dans l'élaboration d'un plan. Nous aurons trois divisions principales: entrée en matière, nœud et conclusion.

Le sujet tel que présenté, détermine le nœud et la conclusion, seule l'entrée en matière sera donc à trouver.

PLAN



NCEUD.	Apprécier la conduite du loup.	Admirer cette conduite, faisant valoir	<ol style="list-style-type: none"> 1. Puissance de l'invitation du chien. 2. Avantages présentés au loup.
		Montrer dans la conduite du loup	<ol style="list-style-type: none"> 1. la sagacité. 2. la gloire. 3. la fierté. 4. la grandeur.
		Dire ce qu'aurait été la conduite opposée	<ol style="list-style-type: none"> 1. Vile. 2. Dégradante.
CONCLUSION.	Appliquer à la vie courante la leçon qui se dégage de cette conduite.	1. Leçon voulue par le moraliste.	
		2. Application générale	<ol style="list-style-type: none"> 1. Ceux qui se dégradent pour un gain matériel.
		3. Application particulière	<ol style="list-style-type: none"> 1. La jeune fille esclave de la mode.
		4. Insinuation de la mode.	
		5. Réponse fière à lui adresser.	

DÉVELOPPEMENT

II. Développement. — Les fables ont quelque chose de magique pour briser à la réflexion nos cerveaux de quinze ans. Ainsi, après avoir lu, analysé et appris de mémoire: « le loup et le chien » de La Fontaine, il s'agit maintenant de juger « Maître loup ». Vous apprécierez sa conduite, dit notre sujet de composition, puis vous le proposerez comme modèle à une portion de l'humanité. » Vous ne nierez pas la difficulté du travail et le courage de qui l'aborde résolument.

Et me voici à l'œuvre. Si, par hasard, je rencontrais ce loup « qui court encore » combien volontiers je le saluerais en lui disant : « Sire loup, je vous félicite. Votre conduite lors de votre rencontre avec le chien au « col pelé » fait l'admiration de toutes les classes d'étudiants. Vous auriez eu tant de raisons de suivre l'insinuant « *canis* ». Son invitation n'avait-elle pas le ton de l'amitié ? Il semblait plaindre si sincèrement votre sort en le dépeignant dans ses caractères les plus hideux, et avec quel art il opposait au tableau de vos misères les avantages de la vie à laquelle il vous conviait ! D'ailleurs, tous ses conseils semblaient dictés par un réel intérêt et un vif désir de remédier à vos maux. Vous en étiez vous-même convaincu, beau sire, et vous alliez marcher sur les traces d'un ami, heureux, riche et considéré. Vos plus chers intérêts vous y portaient ; la sagesse paraissait vous en faire un devoir.

Mais, ô bonheur ! Assez tôt, vous apercevrez le danger et devant l'esclavage qui vous guette, fuient et l'appât de l'abondance et le souci même de la conservation. Alors vraiment, vous étiez sage, reconnaissant qu'il n'est pas un ami véritable celui qui nous conseille au détriment de notre destinée. Né pour la liberté, vous ne pouviez sans vous annihiler, vous lier au service même du plus bienfaisant des maîtres ; vous l'avez compris, c'est votre gloire.

Votre conduite a témoigné d'une fierté héroïque ; vous avez refusé comme indigne de vous de *descendre*, même pour *vivre*. À tout prix, vous avez voulu conserver votre personnalité et la conserver dans l'intégrité de sa valeur.

Oui, j'estime grande votre riposte au chien puissant :

Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.

La dignité de votre réponse se mesure à la vilénie d'une conduite opposée.

Comme vous auriez été dégradé, maître loup, en la compagnie des chiens de service. Vous seriez devenu leur risée. Vous auriez été doublement servile, vivant en dehors de votre voie.

« Recevez donc, Sire, mes compliments très sincères. »

Mais ce loup le rencontrerai-je jamais? Vous en doutez, et moi, de même. Aussi, sans plus chercher, en compagnie du fabuliste, je cours aux hommes pour l'application de la leçon ici dégagée.

Car, on nous l'a dit, La Fontaine met les animaux en scène afin de mieux faire voir à l'humanité ses défauts et ses travers. Le bonhomme visant dans notre fable la foule de ceux qui n'hésitent pas à sacrifier leur personnalité morale pour un gain matériel, aurait certes distingué dans notre société, la jeune fille, de tous les âges qui comportent ce titre, la jeune fille, dis-je, immolant son goût, sa délicatesse d'âme, sa candeur aux préjugés de la mode.

À cette jeunesse dans sa fleur, le beau dogue qu'est la mode, se présente fort de son ascendant sur les petits esprits, et ceux-là, nous le savons, ils sont légion. Elle affuble la jeune fille de telle robe, l'entraîne à telle réunion, lui dicte telle manière d'agir, invoquant toujours le même principe : « Tout le monde fait ainsi » ; c'est la grande excuse, le collier de l'esclave.

« Que tu perdes par cet esclavage une personnalité pleine de promesses, d'heureuses dispositions à la simplicité et au vrai goût, la vigueur de tes convictions; que tu perdes même ta foi et ton âme, qu'importe », dit la mode.

Oh! vive la jeune fille qui sait répondre: « Il m'importe si bien à moi, Canadienne, à moi, enfant de la sainte Vierge, à moi fille de Dieu et chrétienne, il m'importe si bien de garder ma fierté, mon honneur et ma foi, que « je ne veux en aucune sorte », de la gloire à laquelle il me faudrait sacrifier tous ces biens! »

La chasse à l'écureuil

Prendre un écureuil en vie n'est pas une petite affaire. Il faut d'abord une gaule; au bout, nouée en collet, une tresse légère et coulante de trois crins de cheval. Quand le petit animal, pour ronger une noisette, se dresse, la queue en panache, sur le bout d'un piquet, vous approchez à pas de loup, retenant votre souffle, jusqu'à portée de gaule... et lentement, avec des précautions infinies, vous passez le nœud coulant au cou du rongeur... Mais il faut avoir l'oeil vif et la main ferme: au moindre coup de vent qui fait voltiger le crin ou dévier la gaule, au bruit le plus léger, à la moindre alerte l'animal fait un bond, et soudain il n'y a plus rien sur le bout de piquet; l'écureuil file sur les pagées de la clôture... Mais c'est si joli de le voir aller qu'on regretterait presque de ne pas l'avoir manqué. Qui n'a pas chassé l'écureuil ne sait pas comme un lacet de crin noir au-dessus d'une petite tête rousse fait palpiter un cœur d'enfant.

ADJUTOR RIVARD, (*Chez nous.*)

ANALYSE

I. Source du morceau. — Nous avons ici quelques lignes de M. Adjutor Rivard, auteur canadien-français qui a écrit du « terroir ». Dans son livre « Chez Nous », sont présentés, en douze chapitres, douze « souvenirs » de la vie de « nos gens ». Le troisième chapitre de cet ouvrage s'intitule: « L'heure des vaches »; « Croquer des pommes » du verger de monsieur le curé », « Cueillir des fraises » dans le petit bois de bouleaux et « chasser les écureux », telles étaient les distractions que s'accordaient les enfants se dirigeant vers le « clos d'en haut » pour en ramener les vaches.

La page: « La chasse à l'écureuil » est extraite de ce chapitre: « L'heure des vaches ».

II. Fond. — « La chasse à l'écureuil », c'est l'idée-mère développée dans le texte. L'auteur nous avertit que « prendre un écureuil *en vie*, n'est pas une petite affaire. » La phrase constitue ici l'entrée en matière. Dans le nœud, trois tableaux :

1o la préparation de l'attaque; 2o L'attaque; 3o Le résultat possible.

Pour conclusion: une réminiscence: « Qui n'a pas chassé l'écureuil ne sait pas comme un lacet de crin noir au-dessus d'une petite tête rousse fait palpiter un cœur d'enfant. »

Le plan ainsi déterminé dans ses idées secondaires et ses idées particulières, marquons-en maintenant les subdivisions:

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE:	{	Difficulté de prendre un écureuil.				
NŒUD:	Préparation de l'attaque: Objets nécessaires.	{	Gaule	{	Nouée en col- let	
			Tresse		Légère et coulante	
	L'attaque	{	Moment opportun: l'écureuil	{	Trois crins de cheval	
			Manière d'appro- cher		{	pour ronger se dresse sur le haut du pi- quet
			Manière d'opérer		{	A pas de loup Retenant le souffle
			Qualités requises		{	Précautions infinies Passer le nœud au cou de l'écureuil
	Résultat pos- sible de l'at- taque: La fuite de l'écureuil	{	Au moindre coup de vent	{	Oeil vif	
			Au bruit le plus léger		Main ferme	
			À la moindre alerte			
			Bond de l'écureuil			
Sa disparition						
CONCLUSION:	{	Impression ressentie:	{	Il file sur les pagées de la clôture		
				Admiration quasi-con- tentement	{	C'est si joli On re- grette- rait, etc.

Nous avons dans cette page de M. Rivard un tableau plein de vie et de vérité. Pas un détail inutile; mais, par contre, tous les détails nécessaires. L'auteur semble recommencer, en la décrivant, l'attaque souvent tentée par lui aux jours qu'il rappelle, et c'est là le mérite premier du *fond* de cette page.

III. La forme. — 1. *Genre.* — Notre texte est une description insérée dans la narration du chapitre entier. C'est en effet une peinture ou mieux trois croquis tracés dans un style tout de vérité et de simplicité.

2. *Le style.* — 1o Sa vérité; 2o Sa simplicité.

1o La vérité: a) dans la phrase; b) dans les expressions; c) dans les mots.

a) *Dans la phrase:* Les phrases peignent, la première, la difficulté *réelle* de la chasse à l'écureuil, grâce à la déclaration nette et claire; elle laisse aussi par son allure deviner par l'insinuation, le caractère crâne de celui qui tente la chasse laquelle « n'est pas une petite affaire ».

La deuxième phrase, c'est le premier des croquis plus haut mentionnés. « Il faut d'abord... », puis suit la nomenclature vive et alerte des objets nécessaires. Pas d'hésitation; on a si souvent fait la chasse. Et combien facilement l'imagination revoit le garçonnet effectuant les préparatifs indiqués.

Le deuxième croquis s'encadre dans la troisième phrase. Ce semble tout d'abord une simple leçon adressée au lecteur; mais les détails en sont si bien classés qu'ils deviennent des coups de crayons, grâce auxquels surgissent 1o l'image de l'écureuil « qui se dresse », « la queue en panache », « sur le bout d'un piquet », « pour ronger une noisette »; 2o l'image du petit garçon qui « approche à pas de loup », « retenant son souffle » et avec « des précautions infinies ».

À la phrase suivante, l'autre croquis: le tableau de l'écureuil qui fuit. L'allure sententieuse du début marque la recommandation suprême. « Il faut avoir l'œil vif et la main ferme. » et suivent les traits qui illustrent le « bond de l'écureuil », « le piquet » abandonné et la « clôture » sur les « pagées » de laquelle file l'animal en peur.

La tournure de la dernière phrase: « qui n'a pas... ne sait pas... » fait bien éclater dans la vérité, la sensation éprouvée par l'enfant et rappelée par l'auteur.

b) *Vérité dans les expressions*: Il faudrait tout citer: prendre un *écureuil en vie* — la *queue en panache* — vous approchez à *pas de loup* — *retenant votre souffle*, etc., etc.

Signalons cependant l'expression si vive et si pittoresque... « et soudain, *il n'y a plus rien...* sur le piquet ». La vivacité de ce tour image d'une façon frappante l'agilité du rongeur qu'on veut attaquer. Plus bas: « un *lacet noir* au-dessus d'une *petite tête rousse* » offre un effet charmant. Aucun commentaire n'est exigé: tout est vu dans le vrai.

c) *Vérité dans les mots*: Ils sont du vocabulaire même des enfants qui s'amuse: gaule — nouée en *collet* — une *tresse* — le *piquet*, etc., etc., jusqu'aux *pagées* de la clôture, mot que vous ne trouverez nulle part que dans la bouche de nos gens quand ils veulent désigner dans la clôture « les planches terminées en pointe » ou encore les perches.

2o La Simplicité. — Point de recherches. Un ton familier comme dans une conversation aisée et naturelle. L'emploi de *vous* dans la deuxième phrase accentue ce ton: « vous approchez... *retenant votre souffle...* »

Voyons encore la simplicité: Pour marquer la difficulté de l'affaire: Ce n'est pas une *petite* affaire. Pour dire les précautions nombreuses à prendre: ce sont des *précautions infinies...* car à la *moindre alerte* l'écureuil *file* sur les pagées de la clôture.

Dans la phrase, avant-dernière du texte, le « Mais c'est si joli », avoue avec un abandon charmant l'admiration que provoquent la grâce et l'agilité de l'animal que l'on « voit aller ».

Mais *simplicité* ne veut pas dire négligence ou monotonie. Remarquons le *soin* de l'auteur:

1o À varier l'appellation de l'écureuil. Ici, c'est le *petit animal*, — là, le *rongeur*, plus bas, l'*animal*; et enfin la *petite tête rousse* n'est autre que « la tête de l'écureuil ».

2o Dans la structure des phrases. Il serait intéressant d'établir une comparaison entre celles-ci par l'analyse du point de vue de la structure.

IV. Grammaire. — Mots à expliquer :

GAULE: longue perche.

PANACHE: de l'italien *pennachio*, de *pennas* plume. Faisceau de plumes le plus souvent multicolores, serrées en bas, flottantes en haut.

PIQUET: Bâton pointu qu'on enfonce en terre.

PORTÉE (à) : Distance jusqu'à laquelle quelque chose peut atteindre.

RONGEUR: Les rongeurs: animaux formant un ordre de la classe des Mammifères, à incisives développées qui leur permettent de ronger.

PALPITER: du latin *palpitare*: Avoir des palpitations. Au figuré: Être vivement ému.

ANALYSE LOGIQUE

Au moindre coup de vent qui fait voltiger le crin ou dévier la gaule, au bruit le plus léger, à la moindre alerte, l'animal fait un bond et soudain il n'y a plus rien sur le piquet.: l'écureuil file sur les pagées de la clôture.

Cette phrase renferme quatre propositions :

Première proposition: principale: « L'animal fait un bond ». — Sujet: animal; verbe: être; attribut: faisant; complément direct: un bond; comp. circonstanciel: coup, bruit et alerte.

Deuxième proposition: principale: « il n'y a plus rien ». Ordre logique: « rien n'existe plus ». — Sujet: rien; verbe: est; attribut: existant; comp. modificatif: soudain et ne plus; comp. circonstanciel: piquet.

Troisième proposition: principale: « L'écureuil file sur les pagées de la clôture. » — Sujet: écureuil; verbe: est; attribut: filant; comp. circonstanciel: pagées.

Quatrième proposition: complétive explicative: « Qui fait voltiger... ou dévier. » — Sujet: qui; verbe: est; attribut: faisant; comp. direct multiple: voltiger et dévier.

ANALYSE GRAMMATICALE

(des mots soulignés)

AU: art. contracté, mis pour *à le*; masc. sing., dét. coup.

COUP: nom commun, masc. sing.; comp. circ. de *fait* un bond, et antécédent de qui.

QUI: pronom relatif, 3e pers. du masc. sing., à cause de l'antécédent coup; sujet de fait.

DÉVIER: verbe de la 1e conj.; mode infinitif, temps, présent; comp. direct de fait.

LE PLUS: locution adverbiale; modifie léger.

SOUDAIN: adverbe de manière; modifie le verbe exister sous-entendu dans la proposition.

RIEN: pronom indéfini, 3e pers. du masc. sing.; comp. direct apparent du verbe avoir, mais réel de la proposition.

PAGÉES: nom commun, fém. pluriel; comp. circ. de file.

CLÔTURE: nom commun, fém. sing.; comp. dét. de pagées.

V. Composition. —

SUJET PROPOSÉ

La vérité dans le morceau: « La chasse à l'écureuil ».

CANEVAS. — Vous avez analysé la page de M. Rivard, « La chasse à l'écureuil »; vous y avez signalé, comme qualités essentielles: la vérité et la simplicité. Développez en en faisant ressortir la *vérité*, les trois *croquis* signalés dans l'analyse, comme vous examinerez trois images pour en donner la légende.

NOTES. — 1. Légende: explication des signes employés dans un plan, une carte géographique. Il s'agit d'appliquer ici cette définition.

2. C'est tout à la fois un travail d'observation et d'imagination qui vous est imposé par le sujet. *D'observation*: par l'analyse des trois phrases où s'encadrent les trois images à étudier du point de vue de la vérité; *d'imagination*: par la description écrite de la scène que vous vous représentez telle qu'elle se doit passer pour des enfants, chasseurs d'écureuils.

3. Le canevas vous donne, en idée générale: la *vérité* des trois tableaux; en idées secondaires, les trois tableaux à développer par des détails qui devront constituer les idées particulières de *votre* plan. Le *nœud* de votre travail est donc tout arrêté. Il vous reste à trouver une *entrée en matière* et une *conclusion* qui se joignent naturellement au nœud.

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE :	{	Dédicace du livre: « Chez-Nous » L'auteur	{	À ses enfants Jugement sur son oeuvre	{	Vérité Simplicité
DÉVE- LOPPE- MENT: Vérité.	{	De toute la page. — Conséquence.	{	Premier: Préparation de la chasse	{	Activité Sûreté Dextérité Les enfants au guet
		Des croquis		Deuxième: La chasse	{	L'écureuil Mouvement du chas- seur Succès douteux
				Troisième: Suites de la chasse:	{	Fuite du rongeur Impression du chasseur
CONCLUSION:	{	Confirmation du jugement de l'auteur Justice de la dédicace aux enfants	{	Lumière pour la famille canadienne	{	Amour des choses de « chez nous » Vérité de l'ex- pression de { Admiration et gratitude

DÉVELOPPEMENT

Dans la dédicace de son livre « Chez Nous » à ses deux enfants, Antoine et Georgine, M. Adjutor Rivard présente ainsi ses lignes :

« J'ai écrit pour vous ces pages, toutes *simples* et sans « autres ornements que les mots de notre vieux parler, mais « toutes *vraies* et qui peut-être assureront dans votre mémoire « la survivance de quelques souvenirs anciens.

« Puissent-elles vous faire aimer plus encore les gens et « les choses de « chez nous » ! »

L'auteur avait raison ; et terminant l'étude de quelques lignes d'un livre que nous avons lu en entier, nous restons sous le charme : ce charme qui toujours se dégage d'une saine vérité. Oui, elles sont vraies ces pages de « chez nous »... elles sont vraies les lignes de « La chasse à l'écureuil ». Aussi après les avoir lues, ces lignes, quiconque a déjà tenté de prendre un écureuil « *en vie* » se dit : « C'est bien cela ! » et si jamais nous n'avons fait cette chasse, nous déclarons, très fières, « Maintenant, je saurais capturer l'écureuil ! »

Alors, sans trop savoir comment, nous nous retrouvons au soir vers « cinq heures », sur la route conduisant au « clos d'en haut », où, sans clairon, se donne le signal de la chasse.

« Prendre un écureuil en vie, ce n'est pas une petite affaire ! ». Cette déclaration que je viens de lire, je l'entends maintenant de la bouche d'un garçonnet de treize ans qui s'avance, superbe, d'une allure de héros pour tenter le premier... la chose si ardue...

Mais nous ne sommes là que dans l'antichambre de la galerie où nous pénétrons avec la phrase « Il faut d'abord... On ne mentionne pas le petit garçon ; mais ne le dessine-t-on pas dans son activité à préparer l'attaque, la sûreté de ses mouvements pour ramasser les objets nécessaires ; la dextérité avec laquelle « il noue, en collet », « au bout de la « gaule » la « tresse » légère et coulante des trois crins de cheval ? Tout est prêt pour l'attaque et la proie peut paraître.

C'est le deuxième croquis; la deuxième péripétie d'une même scène. L'assaillant nous apparaît au guet; nous suivons avec lui, du regard sérieux, qui convient à la solennité de l'heure, le « petit animal » qui pour « ronger une noisette », (l'appât était nécessaire, on n'avait pas manqué de le fournir), « se dresse », « la queue en panache », « sur le bout d'un piquet ». Le jeune chasseur s'avance à pas de loup. Comme lui, nous « retenons » notre « souffle »; nous les petites filles, serions tentées de recommander les « précautions infinies » à celui qui, plus que nous, en connaît l'importance... et nous attendons, anxieuses. — « Il ne l'aura pas! » soupirent les plus pessimistes; « c'est trop difficile; il faut un *oeil* si vif, une main si ferme, il vente!... si le crin voltigeait!... si la *gaule* allait dévier!... » Les autres, trop confiantes « ne voyant rien sur le bout du piquet », croient quand même au triomphe... et si elles aperçoivent l'écureuil qui « file sur les pagées de la clôture »... volontiers elles criaient: Mais, il va revenir! » Elles étouffent cependant leur exclamation; car la consigne est sévère; il faut le silence.

Et c'est le troisième croquis: « l'écureuil file sur les pagées de la clôture. . . »

Nous en saisissons facilement tous les détails: la gaule en main, le bras levé, la tête tournée vers la clôture, tel nous apparaît le jeune aventurier. Et quand il se retourne vers nous, au lieu du regret, nous lisons, dans son œil demi-inspiré, demi-rieur, l'admiration qui l'a pendant quelques instants captivé, et qui fait « qu'il regretterait presque de ne pas avoir manqué l'écureuil. »

Qu'une douzaine de lignes suscitent de si nombreuses images d'une scène vécue, c'est que la vérité a été l'âme de ces lignes, qu'elles les a inspirées dans le fond et dans la forme. L'auteur avait raison: ses lignes sont « toutes vraies ». À ses enfants, il a dédié ses « souvenirs anciens ». Nous le comprenons; c'était justice. Mais cette lumière des choses du pays devait rayonner pour nous aussi, enfants de la grande famille canadienne. La lumineuse Vérité a produit l'amour en nos âmes. Ainsi nous goûterons mieux les choses de « chez nous », toujours, nous les admirerons et avec gratitude nous les relierons.

VI. Biographie. — M. A. Rivard fit ses études au Séminaire de Québec. Son cours classique terminé, il étudia le droit et fut reçu avocat.

Docteur ès-lettres, membre de la Société Royale du Canada, professeur à l'Université Laval, un des fondateurs de la Société du Parler français au Canada, en 1902, il exerce aujourd'hui les fonctions de Juge à la Cour d'Appel.

C'est dans le Bulletin du Parler Français qu'il faut aller chercher son œuvre de critique littéraire.

Philologue et littérateur, M. A. Rivard a publié: « Études sur les Parlers de France au Canada. » « Chez Nous », et « Chez nos Gens ».

(d'après *Précis d'Histoire des Littératures
des Sœurs de Sainte-Anne, Lachine.*)

L'huitre et les plaideurs

Un jour deux pèlerins, sur le sable rencontrent
Une huitre, que le flot y venait d'apporter :
Ils l'avaient des yeux, du doigt ils se la montrent ;
À l'égard de la dent, il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;
L'autre le pousse et dit : « Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
— Eh bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie. »
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge,
Perrin, fort gravement, ouvre l'huitre, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles,
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

LA FONTAINE (Livre IX, fable 9.)

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. — C'est une fable, la neuvième du livre IX. Suivant toute probabilité, La Fontaine, en a emprunté le sujet à Boileau. — Le neuvième livre des fables a paru en 1679, et Boileau avait publié en 1669 l'Épître à l'abbé Desroches, épître qu'il n'avait composée que pour conserver la fable *l'huitre et les plaideurs*.

- DÉNOUEMENT : { 1. Dandin ouvre l'huitre et l'avale. (17).
Huitre grugée par Dandin. { 2. Surprise des deux pèlerins. (18).
3. Sentence ironique du juge. (19-21).
- MORALE: { Les procès sont ruineux pour les familles; réglez
donc vos différends à l'amiable. (22-25.)

III. **Étude de la forme.** — a) *Style.* — Le style de cette fable est d'abord très vivant, nous croyons voir les personnages se mouvoir devant nous, et cette vie, ce mouvement est dû en partie à l'emploi que fait l'auteur des différents temps du verbe. C'est le présent d'abord :

Un jour deux pèlerins sur le sable *rencontrent*
Une huitre, que le flot y venait d'apporter :
Ils *l'avalent* des yeux, du doigt ils se la *montrent* ;

Puis le passé :

À l'égard de la dent, il *fallut* contester.

Voici l'imparfait de narration immédiatement suivi du présent :

L'un se *baissait* déjà pour amasser la proie ;
L'autre le *pousse* . . .

Et la conversation s'engage, vive, animée jusqu'à ce qu'arrive Perrin Dandin.

On ne saurait mettre plus de vie et d'entrain dans une conversation d'aussi peu d'importance.

Quelle variété aussi dans le style de cette fable. La Fontaine a le talent de changer les tournures : il fait un usage fréquent de l'inversion : « *sur le sable rencontrent une huitre . . . que le flot y venait d'apporter.* » Dans le même vers, il emploie la construction logique et l'inversion : « *Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent.* »

Il ne craint pas pour varier le tour d'employer la petite phrase participe correspondant à l'ablatif absolu des Latins : « Nos deux messieurs le regardant » beaucoup plus originale et plus rapide que la complétive : « Pendant que les deux messieurs le regardaient ». Et encore : « Ce repas fait . . . » au lieu de : lorsque ce repas fut fait.

b) *Métrique et rime.* — Cette vie, cette variété que nous admirons ici, il faut reconnaître que La Fontaine les a obtenues par le mélange habile des mètres et des rimes, et toutes les autres libertés qu'il se permet : coupes du vers, enjambements, etc.

Dès les premiers vers, nous constatons ces licences qui produisent le plus heureux effet d'harmonie imitative :

Un jour — deux pèlerins — sur le sable — rencontrent
Une huître — que le flot — y venait — d'apporter.

La Fontaine aurait pu, en changeant la rime, écrire *rencontrent sur le sable* ou même *rencontrent une huître sur le sable* ; il ne l'a pas voulu, et il a eu raison. Le second vers, grâce à l'enjambement et à l'inversion *y venait d'apporter*, pour *venait d'y apporter*, qui serait incorrect, à cause de l'hiatus *y apporter*, rend à merveille le mouvement du flot qui vient mourir sur le rivage. Les deux petits sujets *l'un, l'autre* placés au commencement de deux vers et qui se détachent si bien, nous font saisir la prestesse des mouvements des deux pèlerins :

L'un se baissait déjà . . .
L'autre le pousse et dit . . .

tandis qu'il y a quelque chose de sentencieux dans ce sujet qui, à lui seul, occupe tout un vers :

Celui qui le premier a dû l'apercevoir . . .

Tout ce petit dialogue d'ailleurs est très bien conduit, et s'il faut voir là, avec Lamartine, des vers « disloqués et boiteux », c'est à la nature même que nous devons nous en prendre, car toute cette scène est absolument naturelle et vivante.

c) *Figures.* — Les figures abondent dans cette fable :

1. *L'inversion* d'abord :

Sur le sable rencontrent.
Y venait d'apporter.
Du doigt, ils se la montrent.
À l'égard de la dent, il fallut contester.
Il est bon de savoir.
Reprit son compagnon.
Dit l'autre, etc.

2. *La litote*: (figure par laquelle on dit moins pour faire entendre plus) :

Je ne l'ai pas mauvais aussi, pour et moi aussi, je l'ai très bon.

3. *L'hyperbole*:

La proie, pour l'huître.

Ce repas fait, il s'agit d'une huître.

Je l'ai sentie — trait bien comique et qui fait penser à l'anecdote des deux Gascons: Voyez-vous cette mouche qui marche au sommet de la tour de Notre-Dame? — Non, mais je l'entends marcher.

4. *Le tour de paradoxe*:

Ils l'avalent des yeux — *Avaler* (ad vallem), signifie proprement faire descendre les aliments dans l'estomac. La figure est très hardie; les deux voyageurs sont si affamés, que leurs yeux voudraient avaler ce qu'ils ont été les premiers à voir; on dit de même *manger des yeux*.

5. *La synecdoque*: À l'égard de la dent, le singulier pour le pluriel, la dent pour les dents; le signe pour la chose signifie la dent pour l'action de manger.

6. *L'ironie* enfin qui domine partout: La Fontaine voulait montrer le ridicule de la plupart des procès, et il choisit une huître comme sujet de contestation. Il consacre les deux tiers de sa fable à la dispute entre les deux pèlerins.

Il nous montre ensuite son juge improvisé au moment où il va prononcer la sentence:

Perrin | fort gravement | ouvre l'huître | et la gruge.

La phrase est grave, majestueuse comme l'action elle-même; ne s'agit-il pas d'un juge? et la cause est si importante... Enfin il termine d'une manière on ne peut plus ironique, puisque Perrin Dandin donne aux plaideurs ce qui n'était pas contesté, qu'il paraît leur accorder une faveur en les renvoyant sans frais, et les invite à la paix après s'être adjugé l'objet du différend.

IV. Étude des mots. —

PÈLERINS: (*peregrinus*, voyageur, d'où *pérégrinations*). D'après l'étymologie, un pèlerin est un homme qui voyage. Plus ordinairement, un pèlerin est un homme qui voyage pour visiter un lieu consacré.

HUÎTRE: Genre de mollusques lamellibranches à double coquille avec charnière. Les huîtres les plus estimées au Canada, sont celles de Malpègue (grandes) et de Caraquette, plus petites mais dont le goût est très délicat. L'élevage des huîtres se fait dans des parcs spéciaux. Les huîtres passent pour nuisibles pendant l'époque du frai, de mai à septembre; aussi recommande-t-on de n'en pas manger pendant les mois sans r (mai, juin, juillet, août). Certaines huîtres fournissent la nacre et des perles.

À L'ÉGARD DE LA DENT: relativement à — Certains critiques ont reproché à La Fontaine cette expression un peu hardie, parce que les dents n'ont rien à faire quand il s'agit d'avaler une huître.

CONTESTER: (du latin *cum*, avec, et *testari*, témoigner) : refuser de reconnaître un droit, nier la vérité d'un fait — ici il signifie, disputer, débattre.

AMASSER: aujourd'hui amasser signifie réunir, entasser, plusieurs choses ensemble; au XVII^e siècle, il signifiait aussi *relever de terre*; dans ce sens maintenant, on dit *ramasser*.

GOBEUR: mot charmant, créé par La Fontaine, du verbe *gobier* qui signifie avaler avec avidité et sans savourer ce qu'on avale.

DIEU MERCI! Locution elliptique comme la plupart des locutions exclamatives; (sous-entendu, *j'en dis merci à Dieu*).

SUR MA VIE: *au risque de perdre ma vie*. C'est une espèce de jurement; on dit dans le même sens: que je meure si je ne dis pas vrai.

INCIDENT: (du latin *incidere*, tomber sur), événement de médiocre importance qui survient au cours d'une affaire.

PRENNENT POUR JUGE: Expression figurée; les pèlerins ne *s'emparent pas* de Dandin, ils le prient de vouloir bien être

leur juge; on dit couramment prendre pour ami, prendre pour témoin.

ET LA GRUGE: (d'un mot hollandais qui signifie *écraser*) au propre, il signifie manger en faisant craquer sous les dents, ici, il est pris d'une manière plus générale et signifie avaler.

COUR: Nom donné aux sièges supérieurs de justice. Autrefois les rois et les seigneurs tenaient leurs assises dans des enclos à ciel ouvert, dans des cours; le mot est resté.

SANS DÉPENS: Sans que vous ayez rien à payer pour les frais de justice.

PERRIN-DANDIN: C'est un nom employé comiquement par La Fontaine et Racine; ils l'ont emprunté à Rabelais.

ARGENT (de *argentum*, métal blanc): Ce mot sert à désigner indifféremment l'or, l'argent, la monnaie de cuivre et même les billets de banque.

LE SAC ET LES QUILLES: locution proverbiale.

PRENDRE SON SAC ET SES QUILLES, c'était au dix-septième siècle, prendre ses hardes pour s'en aller. La Fontaine ne peut avoir adopté ce sens. Il a dû faire allusion plutôt au jeu de quilles. Perrin-Dandin prend l'argent qu'on a mis comme enjeu et laisse aux joueurs le sac qui doit contenir les quilles elles-mêmes. Manière très pittoresque de dire: il prend pour lui ce qu'il y a de meilleur et ne laisse aux plaideurs que ce qui a peu de prix.

V. Grammaire. —

1. Que pensez-vous de l'expression: Je ne l'ai pas mauvais *aussi*? — On la regarderait aujourd'hui comme incorrecte, et l'on dirait: Je ne l'ai pas mauvais *non plus*. Mais au XVIIe siècle, dans une proposition négative, *aussi* avait le sens de *non plus* et l'on en pourrait citer de nombreux exemples. Je ne sais ni moi *aussi* (Scarron).

2. Comment analyseriez-vous l'adjectif *nos*, dans *nos* deux messieurs? — C'est un adjectif possessif explétif; les messieurs ne sont évidemment pas à nous, mais La Fontaine veut dire: les messieurs *dont nous nous occupons*.

3. Au 8e vers le verbe *apercevoir* est-il bien le mot qui convient? Prouvez-le en donnant le sens exact de voir, apercevoir, et regarder. — *Voir*, c'est simplement saisir par le sens de la vue; *regarder*, c'est *chercher à voir*; *apercevoir*, c'est découvrir, voir à une certaine distance et par conséquent d'une manière plus ou moins confuse. Ce dernier verbe est donc bien celui qui convient dans ce vers.

4. Analysez grammaticalement les mots en italique et logiquement, la phrase entière:

Un jour, deux pèlerins sur le sable *rencontrent*
Une huître *que* le flot *y* venait d'apporter.

VI. Sujet de composition. — Suivant Brossette, Boileau avait appris la fable « l'Huître et les Plaideurs » de son père auquel il l'avait ouï raconter dans sa jeunesse. « Elle est, ajoute-t-il, tirée d'une ancienne comédie italienne. Cette même fable a été mise en vers par La Fontaine; mais au lieu de la Justice, il a mis un juge sous le nom de Perrin-Dandin, qui avale l'huître. En quoi notre auteur disait que La Fontaine avait manqué de justesse; car ce ne sont pas les juges seuls qui causent des frais aux plaideurs; ce sont tous les officiers de la justice. »

Ainsi la fable de Boileau a précédé de dix ans celle de La Fontaine et l'auteur de l'Art poétique croyait avoir mieux fait que son ami. Êtes-vous de cet avis? Justifiez votre réponse en comparant la fable que vous venez d'étudier avec celle de Boileau que voici:

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître:
Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin
La Justice passa, la balance à la main.
Devant elle, à grand bruit, ils expliquent la chose,
Tous deux, avec dépens, veulent gagner leur cause.
La Justice, pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux,
Et par ce bel arrêt terminant la bataille:
« Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sottises d'autrui nous vivons au palais:
Messieurs, l'huître était bonne. Allez! vivez en paix. »

PLAN

I
ENTRÉE
EN
MATIÈRE.

Au triple point de vue de la composition, des personnages et du style, la fable de La Fontaine est supérieure à celle de Boileau.

II
CORPS
DU SUJET.

1o Composition:

- a) Exposition:
obscur chez Boileau,
très claire et très vivante chez La Fontaine.
- b) Contestation:
réduite à un demi-vers chez Boileau,
développée de la manière la plus plaisante chez La Fontaine.
- c) Dénouement:
à peu près le même chez les deux poètes.
- d) Moralité:
n'est pas exprimée chez Boileau,
exposée en quatre vers par La Fontaine.

2o Personnages:

- a) Deux voyageurs — chez Boileau.
deux pèlerins — chez La Fontaine.
- b) La Justice, personnage abstrait et bien solennel chez Boileau,
Perrin Dandin, personnage concret et très comique chez La Fontaine.

3o Style:

- a) Mots — assez ternes, quelquefois impropres chez Boileau.
Très justes et très pittoresques chez La Fontaine.
- b) Vers — alexandrins réguliers chez Boileau,
libres chez La Fontaine.
- c) Rimes — plates chez Boileau,
mêlées chez La Fontaine.
- d) Le dernier vers de Boileau est un trait d'esprit fort heureux.

III
CONCLU-
SION.

Boileau n'eût été qu'un médiocre fabuliste. Son vrai rôle, c'est celui de Législateur du Parnasse, et son chef-d'oeuvre l'Art poétique. La Fontaine n'eût sans doute été qu'un médiocre législateur, mais il est un inimitable fabuliste.

DÉVELOPPEMENT

N'en déplaise au Législateur du Parnasse, je trouve sa fable bien inférieure à celle de La Fontaine au triple point de vue de la composition, des personnages et du style. Une étude comparée des deux apologues prouvera que je n'ai pas tort.

Le début de Boileau d'abord me semble obscur. Quel est cet auteur qu'il ne nomme pas? et surtout quel est ce chapitre? Ne semble-t-il pas d'ailleurs qu'il s'agit ici d'un ouvrage et que l'auteur n'ait employé le mot chapitre que pour les besoins de la rime?

Boileau nous avertit que ses deux voyageurs sont à jeun, on comprend alors l'empressement de chacun à dévorer l'huître, mais c'est un bien maigre repas pour un homme affamé.

La Fontaine, lui, nous raconte la chose comme s'il en avait été témoin:

Un jour, deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître...

et il a soin de nous avertir qu'elle est très fraîche, puisque le flot vient de l'apporter; excellente raison pour expliquer la convoitise des deux gourmets.

Et comme l'auteur l'exprime bien cette convoitise:

Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent...

Maïs, hélas! une huître ne se partage pas, et c'est pourquoi:

À l'égard de la dent, il fallut contester.

Boileau réduit à un demi-vers cette dispute qui est pourtant une partie importante du petit drame:

Tous deux la contestaient...

La Fontaine, le fin observateur qui voyait si bien les gens et les bêtes, nous fait le tableau le plus amusant de cette contes-

tation. Il nous fait voir le premier pèlerin qui se baisse pour ramasser l'huître, l'autre qui le pousse. Il nous fait entendre la dispute, futile, comme toutes celles des gens chicaniers qui se querellent pour des riens, jusqu'à ce qu'il arrive à ce trait d'un comique achevé :

— Eh bien! vous l'avez vue et moi je l'ai sentie!

On songe involontairement à l'anecdote des deux Gascons : « Voyez-vous cette fourmi qui marche au sommet de la tour de Notre-Dame? — Non, mais je l'entends marcher. »

Le dénouement dans les deux auteurs est le même, c'est-à-dire que le juge mange l'huître et ne laisse aux plaideurs que les écailles.

Quant à la morale, Boileau nous la laisse deviner, La Fontaine l'exprime d'une manière très plaisante dans les quatre derniers vers.

Despréaux, dit Brossette, prétendait que La Fontaine manquait de justesse en faisant intervenir un juge au lieu de la justice elle-même, « car, disait-il, ce ne sont pas les juges seuls qui causent des frais aux plaideurs, ce sont tous les officiers de la justice. » Sans doute, mais les *officiers* de la justice ne sont pas la *Justice*. Et l'on ne conçoit pas comment un personnage peut être *la Justice* et cependant *vivre des sottises d'autrui*.

La Fontaine garde mieux les convenances quand il choisit pour vider la querelle un juge dans la personne de Perrin-Dandin.

De plus, la Justice, — eût-elle même sa balance à la main! — est quelque chose de très abstrait et de très solennel.

Perrin-Dandin, lui, est un personnage très concret. La Fontaine nous le peint de main de maître, et sa gravité narquoise lorsqu'il vient de duper les pèlerins est admirable.

Quant aux deux plaideurs, Boileau n'esquisse pas même leur portrait; il se contente de nous dire que ce sont des voyageurs.

La Fontaine, lui, nous peint ses deux pèlerins: ils sont avides, têtus, chicaniers, niais, faciles à duper; on croit les

voir bouche bée et les yeux égarés quand, pour toute sentence Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge.

La fable de La Fontaine est donc supérieure à celle de Boileau pour la composition et les personnages; elle l'est encore si l'on considère le style.

Les mots qu'emploie Boileau sont ternes, quelquefois même impropres :

Droit litigieux n'est pas juste — l'objet d'un litige est précisément de savoir où est le droit.

Demande l'huître n'est pas exact non plus; puisque l'huître est sur le sable, le juge n'a qu'à la prendre.

Arrêt, employé pour l'action d'avalier, n'est pas le terme qui convient.

Non plus que *bataille*, employé pour contestation. Il semble bien que bataille soit là uniquement pour rimer avec écaille.

Boileau emploie le vers alexandrin, et d'un bout à l'autre de la fable, il conserve les rimes plates. Ce qui ne donne guère de variété à son récit. La Fontaine, au contraire, mêle et les mètres et les rimes, et c'est ce qui donne à son petit apologue l'illusion de la vie. Le dernier vers de Boileau est très joli et c'est pour le conserver sans doute qu'il a gardé toute la fable. Mais le discours de Perrin-Dandin ne manque pas d'ironie narquoise :

Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille,
Sans dépens; et qu'en paix, chacun chez soi s'en aille.

La comparaison des deux fables n'est donc pas glorieuse pour Boileau. Despréaux ne savait pas faire une fable; son vrai rôle c'est de dicter des lois aux poètes, et son chef-d'oeuvre, c'est l'Art poétique.

Quant à La Fontaine, il n'eût pas eu, sans doute, la patience de composer l'Art poétique « les longs ouvrages me font peur » écrivait-il. Mais il excelle dans la fable, et jamais ni avant ni après le Bonhomme, on n'arrivera à écrire quelque chose qui approche seulement de son « ample comédie à cent actes divers ».

Lettre de Louis Veillot

À Mgr Parisis, évêque d'Arras.

Paris, 6 juillet 1855.

Très vénéré seigneur, bon et tendre père,

La seule voix que j'eusse voulu entendre en arrivant ici pour ensevelir ma fille, c'est la vôtre. Je n'ai pas eu la consolation de vous rencontrer. J'aurais voulu pleurer auprès de vous, recevoir votre bénédiction. Je n'avais pas encore lu cette lettre que vous avez daigné m'écrire au premier coup de la mort de Marie. Elle a servi pour les deux blessures.

Monseigneur, tout le monde me plaint; moi, je plains ma sœur. J'ai trop à faire de m'humilier et de me repentir pour me plaindre. Mais j'adore la main divine qui purifie en châ-tiant. Loin de m'abattre, ces coups me relèvent. Oh! que la miséricorde de Dieu est grande! et quelle évidence j'en ai en ce moment! et comme je l'entends! Il faut être à lui, n'être qu'à lui, n'avoir rien, ne rien faire que pour lui.

Il a gardé l'innocence de ces enfants et il leur a donné une sainte mort. Marie, de jour en jour, mûrissait pour le ciel. De vraies et solides vertus croissaient sous les dons rares qui l'ornaient. Elle était pieuse, sincère; elle aimait la justice, elle savait se contenir et se sacrifier. Elle a expiré les mains jointes, les yeux au ciel, en donnant son cœur au bon Jésus, après avoir demandé à se confesser. Depuis un mois sa tante ne trouvait pas une légère faute à lui reprocher. Je la voyais grandir pour être bientôt mes yeux, ma mémoire et ma main. La petite Gertrude, à six ans, marchait sur ses traces. On lui présentait les plus horribles médecines: elle faisait le signe de

la croix et les prenait sans hésiter, sans donner une marque de dégoût. Elle tenait à la main, durant les dernières heures, un petit crucifix, qu'elle baisait souvent d'elle-même. Dans une des dernières convulsions, ce crucifix étant tombé sur son lit, elle se mit à le chercher avec angoisse. Son grand-père lui dit : « Va, mon enfant, tu le verras bientôt ! » Elle le reprit, le baisa, le présenta aux personnes qui l'entouraient, et mourut. Je n'étais pas là. Une sévérité de Dieu m'a éloigné de ce saint spectacle. Je ne l'ai revue que morte. Lorsque je suis revenu en Alsace, l'autre était au cimetière. C'est ainsi qu'Élise les avait élevées, et qu'elle élève les autres. Cœur de mère, douleur de mère. Mon frère n'est ni moins tendre ni moins affligé. Je vois la beauté des affections chrétiennes.

Priez, Monseigneur, afin que je ne perde pas le fruit des grâces que Dieu me fait, afin que j'entre un jour dans la demeure de mes enfants, afin que ma sœur ne soit pas brisée par son courage même.

Votre serviteur reconnaissant et dévoué,

Louis VEUILLOT.

ANALYSE

I. Origine du morceau. — Cette lettre de Louis Veillot à Mgr Parisi, évêque d'Arras est datée du 6 juillet 1855. Cette année-là, fin de juin, l'auteur avait perdu Marie, son aînée, fillette de neuf ans. Gertrude, âgée de six ans, mourut quelques jours plus tard au commencement de juillet. Louis Veillot affligé, répond à une lettre de consolation que lui avait adressée Mgr Parisi, son ami, le père de son âme.

II. Le fond. — C'est une lettre d'amitié que la tendresse respectueuse, l'amour paternel, la gratitude émue envers une sœur et un frère animent tour à tour et que domine le sentiment chrétien. La pensée générale est celle-ci : *la mort des deux enfants.*

LECTURE

Louis Veillot a été frappé à l'âme par le décès presque subit de ses deux fillettes. Mgr Parisis lui a écrit des sympathies qui l'ont touché. Combien dans les grandes douleurs, les grandes amitiés s'affirment davantage ! Le début de cette lettre en témoigne par l'épanchement d'affection de Louis Veillot envers ce « bon et tendre Père » à qui il s'adresse : « La seule voix que j'eusse voulu entendre en arrivant ici pour ensevelir ma fille, c'est la vôtre », lui mande-t-il. Il déplore n'avoir pas rencontré Monseigneur pour pleurer auprès de lui et recevoir sa bénédiction, puis il remercie de la lettre reçue.

Si la douleur avive les amitiés sincères, c'est qu'elle affine tous les grands sentiments. Chez Louis Veillot, elle devait faire éclater surtout la foi. Et l'on admire, dans cette page de confiance, son attitude devant l'épreuve, la lumineuse force qui se dégage pour lui de ces coups terribles.

Veillot sait le sens chrétien de la souffrance ; la purification par le châtement. Et son âme, nouvellement régénérée dans la douleur, adhère davantage au Dieu qu'elle entend dans son avertissement, ses invitations, ses commandements... Elle voit clairement le plan divin dans la destinée humaine : l'unification en Dieu : être à Dieu, être à lui seul, n'agir que pour lui.

En Dieu, il regarde ses enfants gardées dans l'innocence et gratifiées du don d'une sainte mort. La pensée de leurs vertus, de leur pieux trépas domine chez lui la tristesse de la séparation et, aux longues lignes qu'il consacre à parler de ses enfants aimées, aucune plainte ne s'ajoute. Il relate la mort de Gertrude : « Je n'étais pas là ! Une sévérité de Dieu m'a éloigné de ce saint spectacle. Je ne l'ai revue que morte. Lorsque je suis revenu en Alsace, l'autre était au cimetière », ajoute-t-il simplement. Ces petites phrases s'échappent comme un soupir du cœur du père au souvenir de son absence à cette mort qu'on lui a détaillée.

Au sentiment de la foi, se joint celui de la gratitude envers sa sœur, la mère de ses enfants. Le dévouement de cette

femme a produit le chef-d'œuvre d'une bonne éducation chez les deux petites disparues... il le renouvelle chez les autres enfants. C'est un réconfort pour le pauvre père, comme lui est aussi une consolation, la sympathie de son frère, Eugène... Elles sont belles les affections chrétiennes, conclut Veillot. Ajoutons, poursuivant son idée: « elles sont belles puisqu'elles ont la puissance d'adoucir de si profondes douleurs. »

Un nouveau cri de foi termine la lettre — « Priez, Monseigneur. » — Louis Veillot comprend la nécessité de la prière pour conserver le fruit des grâces qu'il reconnaît avoir reçues et pour remplir sa destinée humaine. Le nom de sa sœur revient encore avec le sentiment qu'elle inspire à l'auteur: « pour elle aussi, il faut prier. »

Nous trouvons dans la lettre trois parties: Début, Nœud, Conclusion.

Les idées secondaires s'y classent ainsi: au *début*; expression de l'attachement de l'auteur pour Mgr Parisis.

Dans le nœud: Épanchement de l'auteur 1o sur les dispositions de son âme devant l'épreuve; 2o sur la conduite de Dieu au sujet des petites décédées; 3o sur la consolation éprouvée dans l'affection de sa sœur et de son frère.

La *conclusion* offre: une sollicitation de prières. Les idées particulières se rattachent comme suit:

Idee générale: La mort de Marie et de Gertrude Veillot.

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE	Expression de l'attachement de Louis Veillot pour Mgr Parisis témoigné à l'occasion de la mort par	a) Besoin éprouvé d'entendre sa voix seule
		b) Regret de ne le pas rencontrer
		c) Désir { de pleurer auprès de lui de recevoir sa bénédiction
		d) Consolation procurée par la lettre de Monseigneur.

NŒUD

Épanchements de l'auteur sur

A) Les dispositions de son âme dans l'épreuve

- a) Humilité et repentir — Objet de la pitié générale, il plaint Élise.
- b) Soumission à Dieu: Il adore la main de Dieu
- c) Courage chrétien: Ces coups le relèvent.

d) Admiration de la miséricorde divine

- de sa grandeur { Dieu l'avertit
Dieu le presse
- de son évidence { Dieu lui commande
- De ses desseins: il faut { Être à Lui
N'être qu'à lui
Ne rien faire que pour Lui

B) L'action de Dieu sur les enfants mortes

- 1. Conservation de l'innocence.
- 2. Don d'une sainte mort.

1. Marie

- a) Son portrait moral { Perfectionnement journalier
Vertus réelles { Piété
Sincérité
Justice
Empire sur elle-même
Esprit de sacrifice.
- b) Sa mort { attitude physique
actes
- c) Témoignage de sa tante
- d) Espoir déçu du père dont elle devait être bientôt { Les yeux
La mémoire
La main

2. Gertrude

- Son âge
- Sa conduite
- Sa mort { Crucifix
Absence du père

C) Beauté des affections savourées dans l'épreuve, grâce

- Au dévouement d'Élise—Education des enfants
- À la douleur partagée par Élise
- À la tendresse et à l'affection du frère.

CONCLUSION	Sollicitations des prières de Monseigneur en vue	Du profit de l'épreuve
		De la marche vers le ciel.
		De la conservation d'Élise

III. Étude de la forme. — Étudions dans cette lettre de Louis Veillot les trois qualités présentées dans « les préceptes de la littérature » comme indispensables à toute sorte de lettres : a) la convenance, b) l'ordre, c) le naturel.

a) La *convenance* : 1o fait accorder le style avec le genre de lettre que l'on écrit.

Nous analysons ici une lettre d'une amitié respectueuse mais profonde; nous y trouvons ce qui caractérise ces lettres : l'abandon. Toute la page en offre l'expression; relevons cependant quelques phrases comme :

« J'aurais voulu pleurer auprès de vous », voilà exprimé sans détour le besoin de consolations.

« Tout le monde me plaint; moi je plains ma sœur. »

« Je n'étais pas là... Une sévérité... » L'auteur se livre tout entier, ces phrases si peu préparées semblent calquées sur sa pensée même.

2o La *convenance* fait accorder le style avec la condition du signataire. Louis Veillot est un fils spirituel pour Mgr Parisi, il lui écrit comme à son père. Voyons ces exclamations qui livrent sans déguisement toute la pensée. « Oh! que la miséricorde de Dieu est grande! Et quelle évidence j'en ai en ce moment! Comme elle m'avertit! etc. »

Et encore cette révélation des secrets entre Dieu et l'âme, révélation faite sans phrase, accuse la certitude d'être compris : « Il faut être à Lui, n'être qu'à Lui, n'avoir rien, ne rien faire que pour Lui. »

La concision de cette phrase : « Cœur de mère, douleur de mère », témoigne aussi de l'intimité entre l'âme de l'évêque et celle de Louis Veillot qui lui écrit sans développer les idées dont il sait trouver l'écho fidèle dans le cœur de son tendre père.

3o La *convenance* fait accorder le style avec le caractère et le rang de la personne à qui la lettre est adressée.

Nous le trouvons dans la vedette. Louis s'adresse à un évêque: « Très vénéré Seigneur », écrit-il; mais cet évêque est un père à son âme... « bon et tendre père » en exprime la reconnaissance.

« Cette lettre que vous avez daigné m'écrire », expression qui met en évidence la dignité de celui à qui elle s'adresse.

« Monseigneur, tout le monde me plaint ». La confiance du fils ne saurait exclure le respect du chrétien.

De même au dernier alinéa le titre de Monseigneur pallie l'impératif: Priez.

Enfin, Louis Veillot avec respect se souscrit: « le serviteur reconnaissant et dévoué de Monseigneur. »

b) *L'ordre* bannit la confusion et fait passer avec méthode d'un sujet à l'autre. Dans la lettre étudiée cette qualité se trouve aussi et cela grâce à la transition heureuse. Le deuxième paragraphe commence par la réminiscence de la sympathie générale et se joint au premier par l'apostrophe: Monseigneur.

La deuxième idée secondaire du nœud s'unit naturellement à la première comme l'expression de ce que Dieu a fait pour les enfants, et suit bien l'expression de sa conduite miséricordieuse envers le père. Il me presse! Il me commande!... Il a gardé l'innocence de ces enfants.

La conclusion se lie parfaitement au nœud en résumant dans les intentions de prières, la lettre entière.

c) *Le naturel* exclut de la lettre toute affectation, tout pédantisme. Nous trouverons ici cette qualité, en remarquant, dans le texte étudié, la simplicité et la tendresse caractéristiques de la correspondance de Louis Veillot.

1o *Simplicité*. — Nous ne saurions trouver ici un seul terme recherché. La tournure de la phrase reste des plus naturelles.

« Je n'ai pas eu la consolation de vous rencontrer. J'au-

rais voulu pleurer auprès de vous, recevoir votre bénédiction.» Toutes les phrases se citeraient à l'appui de notre affirmation.

2o *Tendresse*. — Comme toute la lettre vibre de ce sentiment et l'exprime vraiment! Relevons les expressions :

Au premier *coup* de la mort de Marie. . . Elle a servi pour les deux *blessures*. Nous voyons le cœur frappé et blessé du père. . .

Sous les *dons rares* — admiration émue du père.

Son cœur au *bon Jésus*. Il répète ici avec douceur le terme employé par l'enfant.

« Je la voyais grandir pour être bientôt mes yeux, ma mémoire et ma main ». Quelle confiance et quel amour!

Tous les détails des deux morts sont empreints de la même tendresse.

« Une sévérité de Dieu m'a éloigné de ce *saint* spectacle. C'est ainsi qu'Élise les avait élevées. »

Et la tendre pitié pour sa sœur s'exprime d'une façon bien profonde. . . « Cœur de mère, douleur de mère. »

Comme elle est sentie aussi la sympathie de son frère : « Il n'est ni moins tendre, ni moins affligé qu'Élise. »

« Priez. . . afin que j'entre un jour *dans la demeure* de mes *enfants* », périphrase d'un amour tendre qui unit pour l'âme de l'auteur, dans l'éternelle demeure des cieux, son rêve de père et son espoir de chrétien.

IV. Étude des expressions. —

Loin de *m'abattre* ces coups me *relèvent* : antithèse dans les termes métaphoriques. Elle marque la force chrétienne de Veillot.

J'adore la *main divine* : métaphore pour exprimer la Providence divine.

Mûrissent pour le ciel : Métaphore pour exprimer le perfectionnement de l'âme de l'enfant.

De vraies et solides vertus *croissent* : Métaphore pour exprimer le développement des vertus chez l'enfant.

Les dons rares qui *l'ornaient*: métaphore pour exprimer l'amabilité de l'enfant.

Je la voyais grandir pour être bientôt mes *yeux*, ma *mémoire* et ma *main*: Trois expressions figurées pour marquer, les services attendus de son aînée par le père.

Marchait sur ses traces: Suivant son exemple.

Cœur de mère, douleur de mère: Ellipse du verbe, dans une apposition frappante.

Le *fruit des grâces*: métaphore souvent usitée pour dire conséquence.

Ne soit pas brisée par son courage même: que les forces physiques répondent à son courage qui lui fait tout supporter et tout entreprendre.

V. Étude des mots. —

JUSTICE: 1o Caractère de ce qui est selon le droit ; 2o Vertu morale qui fait que l'on respecte le bien d'autrui. Le mot ici a ces deux sens.

(SE) CONTENIR: Contenir ses sentiments (la joie, la douleur, la surprise, etc., la colère particulièrement.)

(SE) SACRIFIER: Consumer une chose à laquelle on attache du prix. Ici: faire abstraction de ses goûts, de ses désirs, de ses idées pour plaire aux autres et par-dessus tout, à Dieu.

MÉDECINES: Remèdes... le mot est vieilli dans ce sens.

CONVULSIONS: (du latin *convulsio*, *convellere*), tirailler. Affection qui attaque les jeunes enfants, caractérisée par des contractions de telle ou telle partie du corps qui peuvent amener la mort par congestion cérébrale, asphyxie.

ALSACE: Ancienne province réunie à la France par le traité de Westphalie (1648) dont Strasbourg était la capitale, entre les Vosges et le Rhin, cédée à l'empire allemand par le traité de Francfort-sur-le-Mein, 10 mai 1871 et rendue à la France après la guerre de 1914.

VI. Grammaire. —

La seule voix que j'eusse voulu entendre. — Emploi: 1o du subjonctif, 2o du plus-que-parfait.

1o On emploie ordinairement le subjonctif quand le verbe dépend d'une proposition où se trouve: *le seul*. Nous avons ici: Votre voix est la seule que j'eusse voulu entendre.

2o S'il s'agit d'une action déjà faite, on se sert du plus-que-parfait du subjonctif. En *arrivant*, marque ici une chose faite, donc on emploie le plus-que-parfait du subjonctif.

a) ANALYSE GRAMMATICALE. — Elle tenait à la *main durant* les dernières heures un petit *crucifix* qu'elle baisait souvent d'elle-même.

MAIN: nom commun, fém. sing.; comp. indirect de tenait.

DURANT: prép., marque le rapport qui existe entre *tenait* et *heures*.

CRUCIFIX: Nom commun, masc. sing., antécédent de que et complément direct de tenait.

QU': mis pour que: pronom relatif, 3e pers. du masc. sing., complément direct de baisait.

SOUVENT: Adverbe, modifie baisait.

ELLE-MÊME: pronom personnel, 3e pers. du fém. sing., complément indirect de baisait.

MÊME: adjectif indéfini, fém. sing., détermine elle.

b) ANALYSE LOGIQUE. — Priez, Monseigneur, afin que je ne perde pas le fruit des grâces que Dieu me fait.

Cette phrase renferme trois propositions. — Première proposition: *principale*. — Priez. — Sujet: vous (sous-entendu); verbe: soyez; attribut: priant.

Deuxième proposition: *Complétive circonstancielle*. — Afin que je ne perde pas le fruit. — Sujet: je; verbe: sois; attribut: perdant; complément direct: fruit.

Troisième proposition: *complétive déterminative*. — Que Dieu me fait. — Sujet: Dieu; verbe: est; attribut: faisant; complément direct: que; complément indirect: me.

VII. Biographie. — Louis Veillot (1813-1883), écrivain français du XIXe siècle. Il a été le rédacteur du journal l'*Uni-*

vers pendant plus de trente ans. Veillot, rude lutteur, était aussi un artiste passionné de belle forme.

Ses ouvrages les plus importants sont : Rome et Lorette, La Parfum de Rome, les Odeurs de Paris, Ça et Là, La vie de Jésus-Christ et sa Correspondance publiée en sept volumes.

RÉPONSE À UNE LETTRE DE SYMPATHIE.

Ma chère Louise,

Au retour d'un voyage d'affaires, il y a quinze jours, votre lettre m'attendait pour me verser dans l'âme les plus délicates paroles de sympathie. Vous devinez qu'elle m'a été au cœur ! Merci et de toute mon âme plus que jamais unie à la vôtre, puisque le ciel nous garde l'une près de l'autre, dans la gloire, nos deux bien-aimées mamans.

Le bon Dieu a été bon pour moi : il m'a donné de comprendre à l'instant le mystère d'amour que voilait son apparente rigueur. Oui, humainement parlant, je suis arrivée trop tard auprès d'elle ; mais elle a eu mieux que ma présence : elle est allée au bon Dieu comme on s'abandonne, les yeux fermés, dans les bras tendus d'un Père, et d'un Père qui aime infiniment ! Ses lèvres, posées sur la croix que je lui avais laissée à mon dernier voyage, ont murmuré jusqu'à la fin la supplication confiante en la Miséricorde divine, l'appel à la Bonté infinie, et elle s'est endormie doucement au murmure des *Ave*. Qu'aurais-je pu faire de plus ? Son âme si belle n'avait pas besoin de mes pauvres mots d'enfant pour s'élever à Dieu : elle vivait de sa pensée, ou mieux, depuis longtemps sa vie n'était qu'une prière ininterrompue ; on le sentait à l'atmosphère de recueillement qui l'entourait ; et dans le regard une telle douceur rayonnait, qu'on se trouvait attiré près d'elle... Mais, c'était ma mère ! Comment ne serais-je pas inclinée à la vénérer comme une sainte ? Vous comprenez ce sentiment-là, vous, n'est-ce pas ?

Depuis quelques années, je marche de deuil en deuil : pour moi aussi, la vie est un peu « une voie Appienne », car elle est « bordée de tombeaux » ; heureuse si, sur ses tombes, je songe plus au ciel où sont allés ceux que je pleure !...

De toute mon âme, je vous remercie.

Cécile leconte

Le coin de Fanchette

Le lecteur me pardonnera de me présenter à lui le jour même de ma naissance. Le 30 octobre 1786, dans une maison de la cité de Québec, remplacée maintenant par le palais archi-épiscopal, un petit être bien chétif, mais très vivace, puisqu'il tient aujourd'hui la plume à l'âge de soixante-dix-neuf ans, ouvrait les yeux à la lumière. Après avoir crié jour et nuit pendant trois mois, sans interruption, sous le toit de sa grand' mère maternelle, veuve du chevalier Charles Tarieu de Lanaudière, le petit Philippe Aubert de Gaspé fut transporté à Saint-Jean-Port-Joli, dans une maison d'assez modeste apparence, ayant néanmoins la prétention de remplacer l'ancien et opulent manoir que messieurs les Anglais avaient brûlé en 1759.

Un beau jour, je me trouvai transporté comme par enchantement dans la cité de Québec. Je devais être bien jeune; car je ne sais pas comment je fis le voyage. Je suis sur la place d'armes et je vois manœuvrer un régiment: celui de Son Altesse Royale, le duc de Kent, père de notre gracieuse souveraine, la reine Victoria. On me montra, sans doute, le Prince; mais comme je jugeais alors les hommes, comme le font beaucoup d'autres aujourd'hui, sur le plus ou moins de bruit qu'ils font, le gros tambour et surtout le grand nègre, qui agitait deux plats d'acier au-dessus de sa tête en les frappant l'un contre l'autre en cadence, furent les deux seuls acteurs de ce spectacle si nouveau pour moi qui attirèrent toute mon attention et dont je me rappelle aujourd'hui.

Au dire de mes parents, j'étais, comme de droit, un prodige de mémoire, pendant mon enfance. Quant à l'esprit, j'en fais grâce au lecteur. Dès l'âge de six ans, je savais par cœur toutes les fables du bon Lafontaine, je connaissais toutes les

viles du monde, la Chine, je crois même, y comprise, et je savais assez de traits d'histoire pour désespérer les pédants les plus ferrés. Lady Simcoe, qui passait pour un bas-bleu, dit un jour à ma mère: De grâce, amenez-moi votre fils, quand vous viendrez prendre le thé ce soir: on me dit que c'est un savant.

On me promenait dans les salons de Québec, comme un petit animal rare. Quel dommage que Barnum ne fût pas alors au monde, il aurait acheté la petite bête à un prix fabuleux. Bref, Pic de la Mirandole, n'était qu'un sot, comparé au fils Philippe de ma mère.

ANALYSE

10 I. **Nature et source du morceau.** — C'est une page des *Mémoires* de Philippe Aubert de Gaspé. L'auteur, désirant relater quelques anecdotes qu'il avait oubliées dans *les Anciens Canadiens*, écrivit ses *Mémoires*. Mais comme il ne se souciait pas de faire un livre trop bien ordonné, il eut une idée assez ingénieuse. Il commença son récit par le conte d'une femme nommée Fanchette qui, n'ayant absolument pas d'ordre, laissait tout traîner dans son ménage. Aux reproches qu'on lui faisait, elle répondait constamment: « J'ai oublié de le mettre dans le coin... mettez-le dans le coin. » De Gaspé raconte très comiquement les aventures qui survinrent à cette femme négligente; il nous parle d'une altercation qu'il eut avec sa mère à propos de l'attribution de l'histoire à sa grand-mère; tout cela pour arriver à nous dire qu'il fera de son ouvrage un Coin de Fanchette à sa façon, pour y déposer tout ce qui lui passera par la tête tant des anciens que des nouveaux Canadiens. « Mon plus ancien contemporain étant moi-même, dit-il fort plaisamment, je dois d'abord m'occuper de mon mince individu... Ma propre histoire sera le cadre dans lequel j'entasserai mes souvenirs. » Deux extraits du chapitre premier des *Mémoires* forment la page que nous avons à étudier.

30 II. **Étude du fond.** — Le morceau comprend quatre paragraphes:

PLAN

- 4^e
- | | | |
|---|---|--|
| I | } | 1. Naissance à Québec, le 30 octobre 1786, dans une maison remplacée aujourd'hui par le palais archiépiscopal. |
| Naissance et première enfance de l'auteur. | | 2. Apparence chétive et pourtant grande vitalité de l'enfant. |
| | | 3. Départ pour Saint-Jean-Port-Joli, trois mois après la naissance. |
| II | } | 1. Transport à Québec comme par enchantement. |
| Voyage à Québec. | | 2. Manœuvres du régiment du duc de Kent sur la place d'armes. |
| | | 3. Appréciation des hommes par le bruit qu'ils font. |
| | | 4. Personnages remarquables: le gros tambour et un grand nègre. |
| III | } | 1. À six ans, il sait toutes les fables de La Fontaine. |
| Mémoire prodigieuse de l'enfant. | | 2. Il connaît toutes les villes du monde, y compris la Chine. |
| | | 3. Il sait assez de traits d'histoire pour désespérer tous les pédants. |
| | | 4. Il est invité chez Lady Simcoe qui veut voir ce prodige. |
| IV | } | 1. Exhibition dans les salons de Québec. |
| Conséquences de cette mémoire extraordinaire. | | 2. Regret que Barnum ne fût pas alors au monde. |
| | | 3. Pic de la Mirandole n'était qu'un sot comparé au fils Philippe de ma mère. |

D'une manière très aimable, monsieur de Gaspé se présente à nous le jour même de sa naissance; il trouve moyen de faire entrer plusieurs détails intéressants dans la relation de ce fait. Il ne nous donne pas la date de son voyage à Québec, mais la preuve qu'il était fort jeune alors, c'est que, malgré la

mémoire prodigieuse dont il nous parlera tantôt, il ne sait pas comment il fit le voyage. L'histoire nous dit, elle, que le duc de Kent, père de la reine Victoria, vint au Canada, en 1791, et qu'il passa quatre ans à Québec. Monsieur de Gaspé pouvait donc avoir cinq ou six ans quand il assista à la scène dont il nous parle. Ce qui le frappa davantage dans ce spectacle, ce furent le gros tambour et le grand nègre. Et à propos de ce souvenir, l'auteur décoche une pointe assez malicieuse contre les gens qui jugent leurs semblables sur le bruit qu'ils font (au propre ou au figuré bien entendu).

Pour atténuer un peu l'éloge qu'il va se faire à lui-même, de Gaspé a soin de le faire précéder d'un correctif : *Au dire de mes parents, j'étais, comme de droit, un prodige de mémoire.* Il peut maintenant nous détailler toutes ses connaissances ; les hyperboles mêmes qu'il emploie, *toutes* les fables de La-Fontaine, *toutes* les villes du monde, ne pourront que nous faire sourire, tout comme les trois traits qui terminent la page et par lesquels l'auteur lui-même rit ironiquement de la réputation qu'on lui avait faite : on le promenait dans les salons comme un petit animal rare ; Barnum eût acheté la petite bête ; Pic de la Mirandole n'était qu'un sot comparé au fils Philippe de ma mère.

III. Étude de la forme. — Ce qui fait le charme de cet extrait, ce n'est assurément pas sa grande tenue littéraire ; monsieur de Gaspé n'a aucune prétention au style ; on peut même relever dans le morceau des *impropriétés* ; je connaissais toutes les villes du monde, *la Chine*, je crois même y comprise — (on croirait que la Chine est une ville) — ; des incorrections : les deux personnages *dont* je me rappelle ; des négligences : je *savais*, toutes les fables . . . , je *savais* assez de traits . . . etc.

Ce qui nous plaît dans ce récit, c'est la parfaite bonhomie du conteur qui se raconte lui-même comme le font d'ordinaire les vieillards, non par égoïsme ou par vanité, mais parce qu'ils sont les seuls témoins d'une époque dont les autres acteurs sont disparus. Il s'excuse cependant, et très adroitement, de nous parler ainsi de lui-même par une histoire plus ou moins fantaisiste, puis il commence sa narration. Il s'at-

tarde sur des faits assez minces mais typiques, il passe d'un sujet à un autre sans lien ni avis, il se borne à des anecdotes.

La plus extrême simplicité est le caractère dominant de ce style. Il y a bien quelques figures, mais elles viennent aussi naturellement qu'elles se présenteraient dans la conversation :

Un petit être ouvrait les yeux à la lumière, périphrase pour naissait;

Une maison ayant la prétention de remplacer, etc., une prosopopée qui prête la vie aux choses inanimées;

Messieurs les Anglais, une ironie;

Je savais toutes les fables, je connaissais toutes les villes, ce sont évidemment des hyperboles; je savais assez de traits d'histoire pour *désespérer*, encore une hyperbole; les pédants les plus *ferrés*, une métaphore, ferrés signifie ici assurés, solides.

Le ton de tout le morceau est très enjoué; sans avoir l'air d'y toucher, de Gaspé lance un trait malin aux badauds qui se laissait prendre au bruit que font les hommes, il raille spirituellement les illusions des parents qui regardent leurs enfants comme des phénomènes, et termine par une périphrase amusante, *le fils Philippe de ma mère*.

IV. Étude des mots. —

CHARLES TARIEU DE LANAUDIÈRE: prit part à la bataille de Sainte-Foye en 1760, comme aide-major, sauva le gouverneur Carleton pendant l'invasion américaine, puis devint son aide-de-camp, maître des eaux et forêts, et enfin conseiller législatif en 1792 (1744-1811).

SIMCOE (John Graves): premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada (1791); fonda la ville d'York près des ruines du vieux fort Toronto (1793); ouvrit le premier parlement du Haut-Canada (1792) et transféra le siège du gouvernement de Newark (Niagara), à York (Toronto), en 1796.

MANOIR (tiré de l'ancien français *manoir* — latin *manere*, rester — infinitif pris substantivement):

1o (Féodalité). Habitation à laquelle est jointe une certaine étendue de terre, *Celui qui avait* quatre manoirs était toujours obligé de marcher à la guerre. (Montesquieu.)

2o (Poétique et oratoire). Demeure: le sombre *manoir*, la demeure de Pluton, l'enfer.

Dans le texte, *manoir* est opposé à *maison* par une espèce d'antithèse, afin de faire mieux saisir la différence entre l'opulente demeure brûlée par les Anglais et celle qui l'avait remplacée. C'est une allusion au régime seigneurial qui régissait autrefois le Canada-français.

ENCHANTEMENT: action d'enchanter, c'est-à-dire de mettre dans un état surnaturel par un pouvoir occulte, des formules magiques, etc. *Au figuré*: Influence inexplicable exercée sur quelqu'un. C'est par hyperbole qu'on peut écrire: Je fus transporté par enchantement.

TAMBOUR: 1o Caisse cylindrique dont les deux fonds sont couverts d'une peau tendue, sur l'une ou l'autre desquelles on frappe avec des baguettes pour la faire résonner.

2o Celui qui bat le tambour.

PÉDANT: 1o terme vieilli — celui qui enseigne; 2o aujourd'hui: celui qui fait parade de savoir.

FERRÉ: Garni de fer. *Au figuré*: être ferré sur un sujet, le connaître de manière à ne pas être pris en défaut.

BAS-BLEU: Femme qui a des prétentions littéraires. L'expression serait venue, dit-on, du salon littéraire de Lady Montagne qu'on aurait appelé Blue Stocking Club, à cause d'un M. Stillingflut qui en était l'oracle et qui portait toujours des bas bleus.

BARNUM: Célèbre charlatan américain né en 1810, mort en 1891. Il fut successivement valet de ferme, épicier, colporteur, organisateur de loteries, journaliste, puis directeur d'un cirque. En 1881, il acheta Jumbo, l'éléphant national de l'Angleterre qui fut le plus bel ornement de sa ménagerie détruite par un incendie en 1887. Il laissa en mourant plus de vingt-cinq millions de francs.

PIC DE LA MIRANDOLE: Savant italien né en 1463, mort en 1494. Il se fit remarquer par une extraordinaire précocité en

même temps que par la hardiesse de ses thèses en philosophie et en théologie.

V. Grammaire. — 1o Analyser grammaticalement les mots en italique, et logiquement toute la phrase suivante: Le 30 octobre 1786, *dans* une maison de la cité de Québec, un petit être bien chétif, mais très vivace, puisqu'il *tient* la plume à l'âge de 78 ans, *ouvrait* les yeux à la lumière.

VI. Sujet de composition. — Vous vous rappelez certainement quelques traits de votre petite enfance. Racontez-en un ou deux qui vous ont laissé une plus profonde impression.

DÉVELOPPEMENT

On me demande de raconter un trait de ma petite enfance. Assurément la chose est facile, car elle n'est pas très éloignée mon enfance, puisque j'ai quinze ans à peine. Ce qui est plus difficile, c'est de faire un choix, car dès que je pense à ces jours de bonheur dont furent tissées les premières années de ma vie, mes souvenirs se lèvent en foule.

Je dois vous dire d'abord qu'il n'y a pas eu de grands événements dans cette période de ma vie. « Les peuples heureux n'ont pas d'histoire », paraît-il, il en est peut-être ainsi des existences où l'on n'a pas encore souffert.

Je veux pourtant vous parler d'un fait dont j'ai gardé un très vif souvenir et que rien ne saurait me faire oublier.

J'avais quatre ans. Nous étions tous à la campagne pour les vacances, lorsqu'un matin, à mon réveil, grand'mère vint m'annoncer que j'avais une nouvelle petite soeur. Comme j'étais contente! Aussi ce matin-là, je ne fus pas longue à m'habiller. Grand'mère me conduisit dans la chambre de maman, et je vis, dans un berceau tout blanc, un joli bébé rose qui dormait, ses deux petits poings serrés. Je l'embrassai bien, bien doucement, et après l'avoir longtemps contemplé, je m'en allai, folle de joie, raconter à tout le monde que j'avais une petite soeur.

Quelques heures plus tard, je revins près du berceau; toute la famille y était réunie, et l'on discutait la très grave

question du nom qu'il fallait donner au bébé. — « Elle s'appellera Marie, disait maman. — Et Anne, comme sa grand'mère, ajouta papa. — Maman, appelez-la Jeanne, comme sa marraine, c'est si joli, suggéra ma soeur aînée. »

Comment je réussis à monter tout près, tout près de maman, je ne m'en souviens plus, mais ce que je me rappelle très bien, c'est que je lui murmurai à l'oreille, mais assez haut pour être entendue de tous : « Maman, appelez-la donc mère, ma petite soeur ! » — Ma demande fut accueillie par un rire joyeux que je ne compris pas ; mais on m'a dit depuis que des larmes avaient brillé dans les yeux de ma bisaïeule qui assistait au conseil de famille. Dans cette prière naïve, elle avait compris tout l'amour que lui portait sa *petite-petite-fille*, et je reçus en retour un baiser, le plus tendre peut-être qu'elle eût jamais déposé sur mon front d'enfant.

Depuis, le bon Dieu l'a rappelée à Lui la sainte grand'mère de ma mère. Son pèlerinage ici-bas avait duré quatre-vingt-dix-neuf ans.

J'avais huit ans. Un matin d'automne, ma mère nous dit, à mes deux petites sœurs et à moi : « Ma grand'mère est partie pour le ciel, cette nuit ; nous allons prier pour elle, mes enfants. » On me revêtit de mon uniforme du couvent, la seule robe noire que j'eusse alors, et l'on nous conduisit dans la chambre mortuaire.

Je revois encore le visage pâle de la chère morte, les mains jointes sur la poitrine et serrant un grand crucifix ; tout cela éclairé par la lueur vacillante des cierges.

Je pleurai beaucoup auprès de cette aïeule bien-aimée et deux jours après, aux funérailles. Puis tout rentra dans l'ordre ordinaire ; mais je reportai sur grand'maman l'amour que j'avais pour ma sainte bisaïeule ; et c'est pourquoi mes heures les plus douces, après celles que je vis près de ma mère, sont celles que je passe avec ma grand'mère qui évoque pour moi les souvenirs de sa jeunesse, me parle du bon Dieu comme personne autre n'en sait parler, me raconte des histoires vraies, puis d'autres merveilleuses où toujours elle sait glisser quelque leçon utile.

Mon Dieu, gardez-nous bien longtemps notre bien-aimée grand'mère; qu'elle voie, comme sa mère à elle, les enfants de ses petits-enfants l'entourer de la plus affectueuse tendresse!

VII. Auteur. — Philippe-Aubert de Gaspé est un de nos plus spirituels conteurs canadiens. Personne peut-être n'a raconté dans des pages plus charmantes les mœurs de nos aïeux. Un roman: *Les Anciens Canadiens*, et ses *Mémoires*, ont rendu son nom immortel chez-nous.

Son style est fait de simplicité et de bonhomie, mais certaines réminiscences classiques, disséminées ici et là, témoignent de la culture classique de l'écrivain.

(Cf.: Tableau de la littérature canadienne, abbé C. Roy.)

Le vieillard et les trois jeunes hommes

Un octogénaire plantait.

« Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge ! »
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage ;
Assurément il radotait.

« Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
À quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.

— Il ne convient pas à vous-mêmes,

Répartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée,
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain et quelques jours encore ;

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux. »

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique.

L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la République,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés.

Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter ;

Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

LA FONTAINE (livre XI, fable 8).

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. — Cette fable, l'une des plus belles et des plus morales de La Fontaine, est la huitième du livre onze. Le sujet semble en avoir été emprunté à Abstémios ; mais une simple juxtaposition des deux apologues fait bien saisir la supériorité du fabuliste français sur son modèle : « Le vieillard et les arbres ». Un jeune homme riait, voyant un vieillard qui greffait des arbres dont il ne verrait pas les fruits. « Et toi, lui dit le vieillard, tu ne verras peut-être pas ceux des arbres que tu te prépares à greffer. » En effet, le jeune homme tomba de l'arbre où il était monté pour choisir des greffes, et se rompit le cou. La mort nous enlève à tout âge. (Abstémios).

Il est facile de se rendre compte que La Fontaine n'a trouvé dans Abstémios que l'idée de sa fable ; le développement qui fait si bien ressortir les défauts des jeunes gens et la sage bonté du vieillard, lui seul l'a inventé, et il a fait de son apologue un petit chef-d'œuvre.

II. Étude du fond. — *Idées.* — On peut diviser cette fable en deux parties : 1o *une scène* dans laquelle nous entendons la conversation du vieillard et des deux jeunes gens ; 2o *un récit* d'événements qui viennent donner aux paroles de l'octogénaire leur pleine signification. On peut aussi, puisqu'il s'agit d'une narration, y trouver selon notre habitude, une exposition (v. 1-4) ; un nœud (5-27) ; un dénouement (28-36).

PLAN

I		}	Un octogénaire plantait Il eût mieux fait de bâtir Assurément, il radotait.
EXPOSITION: Action du vieillard et blâme des jeunes gens.			
II	NŒUD: (comprend deux parties)	Discours des jeunes gens.	a) Quel fruit peut-il espérer de ce travail? b) Pourquoi s'occuper d'un avenir qu'il ne verra pas? c) Il doit songer à ses erreurs passées. d) L'espoir et les grandes pensées ne conviennent qu'aux jeunes gens.
		Discours du vieillard.	a) L'espérance ne convient pas plus aux jeunes gens qu'aux vieillards b) Tout établissement vient tard et dure peu. c) La mort est incertaine — elle frappe sans se soucier de l'âge. d) D'ailleurs, si je ne jouis pas de mon travail, d'autres en bénéficieront. e) Ce bonheur de mes arrière-neveux m'est déjà une jouissance. f) Il est possible que j'en jouisse quelque temps. g) Il est possible même que je vous survive.
III		}	1. L'un se noya en s'embarquant pour l'Amérique 3. Un autre mourut à la guerre. 3. Le troisième tomba d'un arbre et se tua. 4. Le vieillard les pleura et grava leur histoire sur le marbre.
DÉNOUEMENT: Mort des trois jeunes gens.			

Moralité: Il faut respecter les vieillards et ne pas trop compter sur l'avenir.

Un des grands talents de La Fontaine, c'est de donner à chacun de ses personnages le langage qui lui convient. Cette fable, qu'on pourrait aussi bien appeler un conte ou un apologue, puisque tous les acteurs sont des êtres doués de raison, est remarquable à ce point de vue. La jeunesse, en général, est *égoïste, hautaine et présomptueuse*. La vieillesse a ses défauts sans doute, mais elle a surtout des qualités : elle est *calme, expérimentée, prudente*, par dessus tout, elle est *indulgente et bonne*. Le fabuliste a su exprimer tout cela dans les trente-six vers de son récit. Et d'abord ces jeunes gens sont *égoïstes* :

« Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge ! »
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir,
À quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?

Voilà bien l'égoïsme, travailler pour soi-même, c'est bon ; mais pourquoi se fatiguer si l'on ne doit pas jouir des fruits de son labeur ?

De plus, les jeunes gens sont *hautains*, ici, on peut même dire qu'ils sont d'une *impertinence insolente* :

Assurément il radotait.
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées.

Enfin ils sont *présomptueux*, pleins de l'orgueil de vivre :

Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.

Le vieillard aurait bien le droit de les reprendre vertement. Il n'en fait rien, il reste digne et modéré, ne relève pas leurs railleries, mais donne quand même, à ces jouvenceaux légers et étourdis, la leçon dont ils ont si grand besoin. Il répond d'abord à leur dernière phrase : les longs espoirs et les vastes pensées,

Tout cela ne convient qu'à nous.

Il a vécu, il sait que la mort fauche à droite, à gauche, les vieillards, les jeunes gens, les enfants même, il peut donc dire sans crainte de se tromper :

« Il ne convient pas à vous-mêmes ».

Il, c'est-à-dire *cela*, ces espoirs, ces vastes pensées. Et les raisons qu'il en donne sont pleines de sagesse et fondées sur des faits :

a) Tout établissement vient tard et dure peu.

b) La mort se joue également de vos jours et des miens, car « nos termes sont pareils par leur courte durée ». En effet, quelle différence y a-t-il, si l'on songe à l'éternité, entre une vie de vingt ans et une de quatre-vingts ?

c) Aucun moment ne peut nous assurer d'un second seulement.

Après avoir rappelé à ces jeunes présomptueux la fragilité de la vie humaine, il va s'efforcer de leur faire comprendre l'odieux de leur égoïsme :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage

Eh bien ! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

Belle leçon bien placée dans la bouche d'un vieillard. Sans doute, il est sage, mais surtout il est bon et généreux, et c'est ce qui nous gagne.

Mais peut-être les jeunes gens ne l'ont-ils pas compris, peut-être a-t-il vu un sourire s'esquisser sur leurs lèvres moqueuses, et c'est pourquoi, le vieillard termine par une menace déguisée qui prend des allures de prophétie, tant à cause des termes employés si poétiques, que parce qu'elle est suivie de l'effet :

J'en puis jouir demain et quelques jours encore ;

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux.

On pourrait peut-être reprocher à La Fontaine de n'avoir mis en lumière que les qualités du vieillard et de n'avoir, au contraire, envisagé les jeunes gens que par leurs côtés désavantageux ? La Fontaine n'aimait pas les enfants : « Cet âge est sans pitié », écrivait-il ; ce sentiment s'étendait-il aussi aux jeunes gens ? peut-être. En tout cas, il nous peint bien ici quelques-uns des défauts ordinaires de la jeunesse, et il nous rend le vieillard très sympathique en nous le montrant à la fin de la fable, pleurant ceux qui l'avaient insulté.

III. Étude de la forme. — *Style.* — Comme toutes les fables de La Fontaine, celle-ci est pleine de *simplicité*, de *naturel*, de *pittoresque*; elle est *vivante* en un mot. C'est que l'auteur sait varier son style à son gré. Voyons la simplicité du début :

Un octogénaire plantait...

Déjà notre intérêt est éveillé, il n'est pas de bon cœur qui ne s'émeuve en voyant travailler un vieillard, il nous semble que toute fatigue devrait être épargnée à celui qui a porté quatre-vingts ans, le poids du jour et de la chaleur. Mais voici qu'avant même de nous présenter ces trois jouvenceaux, La Fontaine nous les fait entendre, et dans une petite phrase exclamative à laquelle les infinitifs donnent une extrême rapidité : Passe encor de *bâtir*; mais *planter* à cet âge !

Puis un tout petit vers, qui n'est pas du discours direct, mais qui traduit pourtant la pensée commune des jeunes impertinents :

Assurément il radotait.

La Fontaine rapporte alors l'entretien qui s'engage, et pour lui donner plus de vie et d'intérêt, il y fait dominer la forme interrogative.

Le vieillard répond aux questions de ses interlocuteurs, mais qui donc se chargera de donner une solution aux interrogations pourtant si importantes de l'octogénaire ? Ce sera l'avenir, et c'est pourquoi après nous avoir fait entendre la conversation qui s'est engagée entre ses personnages, La Fontaine reprend le récit proprement dit. L'exposition brève et rapide de la mort prématurée des jeunes gens est frappante de clarté, et les derniers vers sous leur apparente simplicité sont d'une grande richesse de sentiment. « Voyez, dit à ce sujet Chamfort, un des plus fervents admirateurs de notre fabuliste, voyez comme La Fontaine s'efface ! comme il s'oublie ! comme il a disparu ! Il n'est pour rien dans tout ceci : il n'est pas l'auteur de cette fable, l'honneur ne lui en est pas dû, il n'a fait que la copier d'après le marbre sur lequel le vieillard l'avait gravée. »

Rythme. — Le charme de cette fable vient encore de l'heureuse adaptation du rythme à l'idée ou aux sentiments.

Pour rendre les remontrances injustes des jeunes hommes, La Fontaine mêle les mètres — un vers de huit syllabes, deux vers de douze, un vers de huit, trois de douze et enfin un de huit. Le discours du vieillard, sérieux et grave, commence, il est vrai, par un vers de huit syllabes, mais il est suivi de huit solennels alexandrins. Un nouveau vers octosyllabique vient rompre la monotonie, puis trois nouveaux alexandrins et enfin deux vers de huit syllabes, comme si l'auteur voulait adoucir un peu ce qu'il y a de trop sévère dans la menace du vieillard :

Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Les figures qu'emploie La Fontaine contribuent aussi beaucoup à la beauté de cette fable — elles sont gracieuses et délicates.

La Fontaine multiplie *l'inversion* : Passe encor de bâtir— Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ? — *Autant qu'un patriarche* il vous faudrait vieillir. — Qui de vous *des clartés de la voûte azurée* doit jouir le dernier ?

La périphrase lui est aussi familière et il en use admirablement pour adoucir ce qui pourrait paraître trop triste ou trop dur. Ainsi : la mort devient *la main des Parques blêmes*, — la lumière, *les clartés de la voûte azurée*, — vous survivre devient *compter l'aurore plus d'une fois sur vos tombeaux*, — la guerre est exprimée par *les emplois de Mars*.

Pour donner plus de brièveté au récit, il emploie volontiers *l'ellipse* :

Mais planter à cet âge, est mis pour est-il possible qu'on puisse planter à cet âge.

Assurément il radotait, c'est-à-dire, d'après eux, ou selon eux, assurément, il radotait.

Et pleurés du vieillard, il grava. Il y a ici à la fois une tournure elliptique et une inversion ; *ils furent pleurés du vieillard qui grava*, etc., ou, *le vieillard les pleura et grava*.

Ce manque de suite dans la construction de la phrase, constitue une sorte d'ellipse, qui a reçu le nom d'*anacoluthie*, figure dont il ne faut pas abuser.

On peut remarquer encore dans cette fable une *synecdoque* de la partie pour le tout : la main des Parques. Il faudrait

relever encore les adjectifs qui font image: les Parques *blêmes*, les *longs* espoirs et les *vastes pensées*. Nos termes sont pareils par leur *courte* durée.

En résumé, cette fable est une des meilleures de La Fontaine. On a souvent reproché au fabuliste de donner des leçons d'égoïsme. C'est qu'on ne l'a pas compris; ici, en tout cas, il prêche une morale très saine; la vie est courte et incertaine, nous dit-il, employons-là donc à travailler, non pas pour nous seuls, mais encore pour les autres.

IV. Étude de mots. —

OCTOGÉNAIRE (latin-octogénarius). Qui a quatre-vingts ans: un octogénaire encore très alerte.

JOUVENCEAU: Jeune homme encore dans l'adolescence; tout petit jeune homme; ce mot ne se dit plus aujourd'hui que par plaisanterie, même sous la plume de La Fontaine, il a un un peu le sens de *tête folle*, jeune homme étourdi. Le mot vient de Jouvence, nymphe que Jupiter métamorphosa en fontaine aux eaux de laquelle il donna la vertu de rajeunir ceux qui viendraient s'y baigner.

IL RADOTAIT: le verbe *radoter* signifie ordinairement tenir des discours dénués de sens. Ici, il s'applique aux actes du vieillard.

LABEUR (du latin *labor*): travail pénible.

PATRIARCHE: Nom donné aux premiers chefs de famille dans l'Ancien Testament; il évoque l'idée d'une vie très longue passée au milieu d'une nombreuse famille.

SOINS: Application à faire une chose; ici, il est mis pour peines, soucis.

ERREURS PASSÉES: c'est-à-dire aux dérèglements de votre vie passée. Cette injure est vraiment impardonnable dans la bouche des Jouvenceaux.

LONG ESPOIR: espoir qui ne se réalisera que dans un temps très éloigné.

ÉTABLISSEMENT: ce que l'homme établit, rend stable; il peut signifier *état, poste avantageux, condition avantageuse*.

TERMES: fin, borne, limite. Ici, limites entre lesquelles est renfermée la vie humaine.

PARQUES (ainsi appelées par antiphrase d'un mot latin, *parcere*, qui signifie *épargner*, parce qu'elles n'épargnaient personne). Suivant la Fable, les Parques étaient trois divinités des Enfers, maîtresses de la vie des hommes dont elles filaient la trame. Cloth, qui présidait à la naissance tenait la quenouille; Lachésis tournait le fuseau, et Atropos coupait le fil.

BLÊME: très pâle; le mot ici fait image.

SE JOUER: s'amuser, folâtrer, ici, il signifie disposer de quelque chose arbitrairement et selon son caprice.

ARRIÈRE-NEVEU: le fils du neveu ou de la nièce par rapport à l'oncle et à la tante; dans le style soutenu, et employé au pluriel, il est synonyme de la postérité la plus reculée.

OMBRAGE: Réunion de branches, de feuilles d'arbres, qui donnent de l'ombre. Le vieillard dit: *cet ombrage*, bien qu'il n'existe pas encore, mais il le voit par l'imagination.

MARS: Fils de Jupiter et de Junon, dieu de la guerre.

RÉPUBLIQUE (de *res publica*), ici, il signifie l'Etat.

ENTER: greffer une ente, c'est-à-dire insérer une branche dans un autre arbre.

V. Grammaire. —

1. Que pensez-vous de l'emploi du pronom *il*, dans: *Il ne convient pas*, etc.? — *Il* signifie *cela*, il est donc pronom neutre. Cette construction qui paraît contraire à la pureté du style était très fréquente au XVIIe siècle. « Croyez-vous qu'il en vaille mieux? »

2. Est-il correct de dire allant à l'Amérique? — Cette construction était correcte au XVIIe siècle, parce que la préposition était plus employée qu'aujourd'hui. Maintenant nous dirions « Aller en Amérique ». La préposition A ne se met plus devant le nom d'une contrée mais seulement devant celui d'une ville. Cette règle cependant n'est pas absolue et l'on se demande pourquoi l'on dit aller en Amérique et aller au Japon, en Angleterre et au Brésil.

3. Donner des mots de même famille que *labeur*. — *La-beur*, du latin *labor*: labour, labourer, labourage, labourable, laborieux, laborieusement, laboratoire, collaborer, collaboration, collaborateur, élaborer, élaboration.

4. Donner les homonymes de *puis* (je puis).

PUIS: préposition, ensuite.

PUITS: Trou profond creusé dans le sol et souvent maçonné pour y puiser de l'eau.

PUY: Montagne, éminence—ex.: le puy de Saucy.

5. Analyser grammaticalement les mots en italique et logiquement toute la phrase:

Et *pleurés* du *vieillard*, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

VI. Composition. — Dans la fable que vous venez d'étudier, de quelles qualités fait preuve le vieillard? Quelle est celle que vous appréciez le plus?

PLAN

I ENTRÉE EN MATÈRE:

La Fontaine met plusieurs fois des vieillards en scène. Toujours, il leur prête de bonnes qualités. — Cela est vrai surtout de la fable « Le vieillard et les trois jeunes hommes ».

II CORPS DU SUJET:

1. Qualités intellectuelles.

- a) Expérience.
- b) Sagesse
- c) Prudence

2. Qualités morales.

- a) Modération
- b) Délicatesse
- c) Générosité
- d) Profonde bonté.

III
CONCLUSION:

1. Ainsi devraient être tous les vieillards. Ainsi devrions-nous être nous-mêmes, si Dieu nous prête une longue vie.
2. Pour être vertueux, dans la vieillesse, il faut se vaincre quand on est jeune.

DÉVELOPPEMENT

Plusieurs fois dans son « ample comédie », La Fontaine met en scène des vieillards, et toujours il sait nous les rendre sympathiques. Lui qui était si sévère pour les enfants dont il disait : « Cet âge est sans pitié », semble au contraire fort bien disposé envers ceux qui ont affronté le combat de la vie. Dans « le vieillard et l'âne », il nous montre un maître très bon, peut-être même trop indulgent ; dans le « vieillard et ses enfants », il nous présente un père de famille sage, expérimenté, plein de sollicitude pour les siens ; ces mêmes qualités, il nous les fait encore admirer dans « le laboureur et ses enfants. » Mais c'est dans « le vieillard et les trois jeunes hommes » que le fabuliste nous fait apprécier davantage les qualités propres à la vieillesse.

Le vieillard de notre fable a des qualités intellectuelles d'abord.

Il a vécu et il a su observer, il a donc acquis de l'expérience. Il a vu la mort faucher à droite, à gauche, se jouer également des jours des adolescent et de ceux des très-âgés. Il l'a vue frapper à l'improviste et s'est rendu compte que le moment présent ne peut nous assurer d'un second seulement. Cette expérience qu'il a acquise, il veut en faire bénéficier les jeunes gens, et c'est pourquoi, sans paraître ému de leur impertinence, il leur parle comme un vrai sage, employant ces formules générales familières à ceux qui ont beaucoup observé et beaucoup réfléchi : Tout établissement vient tard et dure peu. Nos termes sont pareils par leur courte durée.

Il est prudent aussi notre vieillard, Quoiqu'il soit âgé, il ne croit pas inutile de travailler. Intelligence d'élite, il con-

çoit au-delà de la vie de l'individu, la vie de l'humanité. Il comprend qu'un lien de solidarité unit tous les hommes, et il pense avec raison que travailler pour les générations à venir, c'est faire une œuvre louable. Sa belle formule : « Mes arrière-neveux me devront cet ombrage » pourrait, a-t-on dit, servir de devise à une morale de la solidarité.

Outre ces qualités intellectuelles, le vieillard de notre fable fait preuve de qualités morales. Sa modération d'abord est remarquable. L'insolence des jouvenceaux aurait dû provoquer une réponse amère et piquante. Il n'en est rien ; l'octogénaire reste calme ; dans son discours, il ne fait aucune allusion aux plaisanteries déplacées, aux injures même qu'on vient de lui servir si gratuitement. Bien plus, sa délicatesse lui fait éviter tout ce qui pourrait blesser ou humilier les jeunes gens. Il sait même adoucir les pensées trop tristes en les présentant d'une manière très gracieuse et très poétique. Il ne dit pas brutalement aux jeunes gens : « Vous pouvez mourir avant moi », mais :

Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Puis quelle générosité chez cet homme. Travailler pour autrui lui est un bonheur ; c'est un *fruit* dont il jouit déjà.

Enfin, ce qui me touche surtout chez ce vieillard, c'est sa bonté. Quand la mort est venu lui donner raison en emportant les trois jeunes hommes, il les pleure, et il veut même graver leur histoire sur le marbre.

Toutes ces qualités, que nous admirons à bon droit, devraient être et sont souvent celles des vieillards. Elles devront être les nôtres aussi si le bon Dieu nous prête une longue vie. Mais la vertu ne s'improvise pas, et si nous voulons plus tard être expérimentés, sages, et prudents, il faut que nous travaillions dès maintenant à cultiver notre intelligence et à agir avec réflexion ; si surtout nous désirons posséder dans notre vieillesse la modération, la délicatesse, la générosité et la bonté, il faut les pratiquer dès maintenant en nous appliquant à nous vaincre, à nous oublier pour les autres, en cherchant notre bonheur dans le bonheur d'autrui.

Le vieux hangar

(Extrait)

Et quand chaque année les absents retournaient à ce foyer, de la colline voisine où ils le pouvaient apercevoir, ils saluaient déjà le vieux logis, et il leur semblait qu'alors celui-ci s'enveloppait, pour les mieux accueillir, d'une atmosphère de joie, que ses fenêtres avaient de bons regards, et qu'il dilatait, jusqu'à la rompre, sa façade vieillie et penchée.

Et eux, en le revoyant, ils se sentaient aussi rajeunis et redevenir enfants. Chaque pierre du chemin, chaque arbre, chaque fleur du jardin, l'herbe verte qui s'allonge en tapis à l'un des bouts de la maison, la barrière qui a fini par rester toujours ouverte à force d'avoir laissé passer, la courte montée bordée de petits érables qui ont toujours mal poussé, et le sable rouge répandu devant la porte, toutes ces choses, banales pour l'étranger leur étaient familières, leur rapportaient des parfums et des parcelles de vie, et les faisaient entrer peu à peu et pénétrer dans les souvenirs qu'évoquait à leur mémoire la seule image du vieux fournil.

ANALYSE

I. Source du morceau. — La page à analyser est extraite du premier chapitre des « Propos Canadiens » — « le Vieux Hangar ». Les « Propos Canadiens » de M. l'abbé Camille Roy, publiés en 1912, réunissent en un volume quelques articles écrits à différentes époques, pour des journaux de Québec. « Le Vieux Hangar » porte la date: octobre 1905.

L'auteur nous y fait connaître: 1^o « Ce que c'est qu'un vieux hangar » dans nos campagnes canadiennes; 2^o « Quels souvenirs il rappelle et quelle place très large il tient dans la vie de nos braves habitants. » Ce sont les deux grandes parties du chapitre.

Un vieux hangar délaissé se plaint, inquiet et triste de son abandon, « à la lumière tiède et blonde de nos soleils d'octobre », c'est l'introduction.

Pourquoi est-il délaissé ? Le premier paragraphe de la seconde partie nous l'apprend, « une cuisine... s'était blottie tout près de la maison... afin de supplanter plus sûrement le vieux et pitoyable hangar... » « Il s'affligeait de ce délaissement, le vieux hangar ! Dans son âme il y avait tant de souvenirs !... » À l'énumération de ces souvenirs tous heureux que garde le vieux hangar « si intimement mêlé à la vie de famille qui maintenant paraissait le dédaigner » la conclusion s'attache naturellement. « Il fut donc longtemps heureux, le vieux hangar ! Et c'est pourquoi de se sentir pour la première fois abandonné, ridé, sans vie, fut pour lui, le sujet d'une amère tristesse. C'est l'exil de son âme et de sa joie qu'il pressentait. » Cette tristesse du vieux hangar est-elle autre chose que l'écho de la mélancolie de l'auteur qui ajoute : « Et il avait raison de se tourmenter et de s'affliger, quand pourtant, à cette heure de midi, l'enveloppait encore dans une molle carresse, la lumière tiède et blonde de nos soleils d'octobre. » ?

40 **II. Fond.** — Le paragraphe à étudier se détache de la deuxième partie signalée dans le chapitre et sert comme de transition entre les deux subdivisions : a) « Les souvenirs que renferme le vieux hangar » ; b) quelle place très large il tient et il occupe dans la vie de nos braves habitants.

« L'histoire de tous ceux-là qu'il avait vus grandir et hélas ! tour à tour franchir son seuil et s'éloigner n'était-elle pas l'histoire du vieux hangar lui-même ? Or ceux qui s'étaient éloignés revenaient « chaque année ».

1. L'accueil du vieux logis était fait de l'atmosphère de joie dont il s'enveloppait, des bons regards de sa fenêtre, des sourires de sa façade vieillie et penchée ; 2. Et ceux qui revenaient avaient le coeur plein « des souvenirs qu'évoquait à leur mémoire, la seule image du vieux fournil.

PLAN

50 1ère partie: Accueil du vieux hangar { Atmosphère de joie
Bons regards des fenêtres
Sourire de la façade

2e partie: Impressions de ceux qui reve- naient	Familiarité des objets	Pierre Arbre-fleur herbe verte barrière montée sable rouge
	Parfum et vie des souvenirs	

Les paragraphes qui suivent énumèrent les souvenirs gravés sur le long perron et surtout dans la pièce nue et vaste.

60 Tout est prenant dans ce chapitre (car il relate la vraie vie de chez nous: la vie de simplicité et de joie dans l'amour que menaient nos ancêtres. Alors le labeur et le plaisir étaient dans la foi, la gaieté saine et le travail.) Le charme des lignes citées tient donc à la vérité du fond. Ce sont des choses vé- cues. Il tient 2e à la délicatesse du sentiment qui y vibre.) Nous nous sentons émus de l'émotion même de l'auteur revenant vers le « vieux fournil » où reposaient tant de souvenirs et qui fait toujours si suave le retour. Nous goûtons aussi la douceur qu'il y a à redevenir enfants pour revivre les choses d'au- trefois.

40 III. Forme. — C'est une description écrite en prose. Le style en est tout *poétique*.

10 Dans la forme du paragraphe descriptif. Depuis la « colline voisine » jusqu'au « long perron » les choses nous sont présentées gazées des sentiments de ceux qui reviennent. Et nous lisons la description de la route qui conduit au hangar dans un paragraphe de souvenirs. Si bien qu'après avoir « De la colline voisine » salué le vieux hangar, à mesure que nous avançons dans le *chemin* où nous remarquons les *pierres* et les *arbres*, près du *jardin* dont nous admirons les *fleurs*, devant la *maison* au bout de laquelle s'étend le *tapis d'herbe verte*, quand nous avons passé la *clôture* toujours ouverte, que nous avons longé la « bordure des *petits érables* de la « *courte montée* », que nous piétons enfin le *sable rouge répandu* devant la porte, oui à mesure que nous avançons, nous pénétrons peu à peu dans les souvenirs.

Poétique: 2o Par les images. Comment mieux peindre un accueil chaleureux? « Le vieux hangar pour les recevoir s'enveloppe d'une atmosphère de joie, » ses fenêtres ont de bons regards, et sa façade vieillie et penchée se dilate dans un sourire.

« L'herbe verte qui s'allonge en tapis » décrit bien l'étendue de gazon.

« La barrière qui a fini par rester toujours ouverte à force d'avoir laissé passer »; tout de suite surgit l'image de cette vieille, vieille clôture qu'on ne ferme plus... et à qui l'auteur prête une âme bienveillante.

Ces choses qui rapportent « des parfums » et des « parcelles de vie ». Les souvenirs embaument; ils intensifient la vie.

« M. l'abbé Camille Roy est de tous nos écrivains celui dont la manière nous fait nous ressouvenir, avec le plus de bonheur, *des beaux et bons livres de France* », écrit M. l'abbé L. Groulx. Après l'étude du « vieux hangar », reconnaissons la justice du jugement.

8-
IV. Grammaire. — Règle de 1o vus grandir; 2o laissé passer.

1. Le participe vus suivi de l'infinitif grandir s'accorde avec qu' mis pour ceux-là, qui représente les personnes faisant l'action exprimée par le verbe *grandir*.

2. Le participe *laissé*, suivi de l'infinitif passer reste invariable parce qu'il n'a pas de complément direct faisant l'action exprimée par le verbe *passer*.

ANALYSE GRAMMATICALE

(des mots soulignés)

9-
« De la colline où ils le pouvaient apercevoir; ils saluaient le vieux logis... il leur semblait qu'alors celui-ci s'enveloppait pour les mieux accueillir. »

COLLINE: nom commun, fém. sing., antécédent de où et comp. circ. de saluaient.

DÉVELOPPEMENT

Le hangar, n'en déplaie à tous les dictionnaires, c'est le « Cottage », le chalet ou la maison de campagne du cultivateur.

Là, le « brave habitant » ne s'entoure que de ce qui est nécessaire à l'existence. D'ordinaire l'intérieur du hangar— du moins la partie qui est destinée au logement d'été, et qui en hiver devient l'atelier, la boutique où travaillent les hommes, — est tout d'une seule pièce, très large, spacieuse, au centre de laquelle *s'élève* la cheminée monumentale, faite de pierres brutes, blanchies à la chaux. Adossé à cette cheminée, et communiquant avec elle, *s'étale* et *s'écrase* le four où l'on *cuit* le pain de ménage. Et c'est pourquoi très souvent le hangar s'appelle aussi le fournil. Autour de cette pièce unique non lambrissée, et qui laisse voir la charpente rugueuse de tout l'édifice, vous n'apercevez que les chaises droites, les berceuses, la table où l'on mange, le buffet où l'on *garde* la vaisselle, le banc à longues pattes sur lequel *est placée* et se recueille la chaudière pleine d'eau fraîche; ; au-dessus de la chaudière, *suspendue* à un clou qui est obliquement planté dans le mur, *brille* la grande tasse de fer blanc. À côté du four, se *dresse* l'escalier à jour et à pic qui *monte au grenier*; plus loin, vers l'arrière, *surgit* la pompe de cèdre avec sa rigide brimbale; près de la fenêtre, sur une petite table, le « panier à ouvrage » et tout à côté, le rouet que fait *ronronner* grand'mère; enfin, dans un coin, au fond, le métier sur lequel *pédalent* en chantant les filles robustes et joyeuses du logis. Sur les murs non tapissés, entre les chapeaux de paille et les blouses qui sont accrochés à des clous solides, quelques images dévotes, ou des portraits de personnages très sympathiques que l'on *a décou- pés* dans le journal d'hier.

C'est dans ce milieu très modeste, et dans ce décor peu dispendieux que le cultivateur *transporte* et *installe*, en été, sa petite famille; c'est là que tous vont oublier pour un temps la vie presque solennelle, et toutes les féminines exigences qu'après le ménage du printemps on vous *impose* à la maison.

L'abbé CAMILLE ROY,

(*Le Vieux hangar*, extrait.)

10
VI. **Biographie.** — M. l'abbé C. Roy est né, en 1870, à Berthier-en-Bas, dans une famille qui a donné à l'Église un évêque et quatre prêtres. Il fit ses études à Québec, où il fut ordonné le 19 mai 1894. Docteur en philosophie de l'Université Laval, licencié ès-lettres de la Sorbonne (1900) ; membre de la Société Royale du Canada ; membre-fondateur de la Société du Parler Français au Canada, il fut collaborateur au *Bulletin de la Société du Parler Français*, directeur du Canada français, et pendant longtemps professeur de littérature à l'Université Laval ; il est aujourd'hui recteur de cette même Université et Supérieur du Séminaire de Québec.

Son oeuvre littéraire comprend : Essais sur la littérature canadienne (épuisé). Nouveaux Essais sur la littérature canadienne. — Nos origines littéraires. — Propos canadiens (épuisé). — La critique littéraire au XIXe siècle. — De Madame de Staël à Émile Faguet (épuisé). — Monseigneur de Laval. — Les Fêtes du troisième centenaire de Québec. — Manuel de l'Histoire de la Littérature canadienne-française. — Érables en fleurs (1922), pages de critique littéraire. — À l'Ombre des Érables. — Hommes et Livres (1924).

D'après *Précis d'Histoire des Littératures* (1925)

Des Soeurs de Sainte-Anne, Lachine.

La béatitude n'est qu'en Dieu

Elle est belle notre terre, elle a son bien dans la pureté de ses lignes et de ses formes qu'embellit encore un admirable jeu de lumière et d'ombre.

Elle a son bien notre terre dans les profondeurs qui recèlent des trésors. Au plus bas, les roches primitives, les granits, les amphiboles, les gneiss, formés depuis des millions d'années, carrières inépuisables pour les grands monuments laurentien et huronien; plus haut, les terrains primaires dont le carbonifère est le principal avec ses gisements de houille, de tourbe, de lignite, ressources du foyer pauvre, conditions du développement de l'industrie. Plus haut, les terrains jurassiques, avec leurs bancs de craie et de marbre pour la construction de nos temples et de nos maisons.

Il a son bien le large et profond océan, et il nous le fait voir dans la majesté de ses flots, la puissance de ses colères, ses admirables marées et par la bienfaisance de ses émanations qui montent vers les cieux pour aller, portées par les brises, rafraîchir la terre fatiguée.

Il a son bien le nuage formé par l'attraction du soleil sur l'océan.

Elle a son bien la fleur charmante des prairies, des bois et des parterres; et elle me le montre dans l'originalité de son dessin, la grâce de ses formes, la transparence ou le velouté de sa robe fragile, les nuances délicates de ses couleurs. Elle a son bien l'humble graine où se concentrent les patients efforts de la plante, et si elle prend soin de me le cacher, je le découvre en son germe où j'aperçois des semences de semences, des moissons de moissons, des forêts de forêts.

Il a son bien, le fier animal que j'ai dompté, et il me le montre dans les lignes hardies de son corps, la souplesse et l'impétuosité de ses mouvements, l'ardeur de son courage et la fidélité de ses services. Il a tout son bien, et déjà l'instinct lui permet d'en jouir; toutefois, sa jouissance, fugitive comme la sensation, ne peut pas s'appeler encore la béatitude.

... Ainsi donc tous ces biens du ciel, de la terre et des vivants, tous ces biens qui rayonnent et resplendent, tous ces biens dont je vois la beauté manquer de leur couronnement dans les êtres qui les possèdent: la béatitude.

ANALYSE

I. Source du morceau. — Cette page du Père Monsabré fait partie d'une conférence donnée à l'église Notre-Dame à Paris. Le Père Monsabré, successeur de Lacordaire, après le Père de Ravignan et le Père Félix, dans la chaire de la célèbre cathédrale y a exposé pendant dix-sept ans, à la station quadragesimale, le dogme catholique dans l'explication du Credo.

Dans sa septième conférence, première du carême de 1874, le dominicain continuant sa démonstration sur l'article *Credo in Deum Patrem omnipotentem*, aborde la question de l'être divin. « Dieu est: mais quel est-il? » propose-t-il à son auditoire. Par une argumentation serrée il déclare: 1o La parfaite simplicité de Dieu; 2o Sa plénitude infinie.

C'est à cette deuxième partie que se rattache le texte à étudier.

II. Étude du fond. — Le prédicateur pour prouver que Dieu est la perfection de toute perfection, la bonté de toute bonté, la beauté de toute beauté, la béatitude de toute béatitude, nous présente le bien et le beau prodigués dans la nature, dans les créatures matérielles et dans l'animal. Mais ces créatures, dit-il, n'ont pas en elles leur béatitude; elles l'ont en nous en

qui « peuvent vivre tous les êtres inférieurs sous leur forme la plus pure, la plus élevée, la plus inaltérable: *l'idée*. » Or, conclut l'orateur, puisque Dieu a donné à toute créature, bonté, beauté et béatitude, c'est qu'il possède ces trois qualités; et puisqu'il est Dieu, elles sont en Lui d'une façon éminente; bien plus cette bonté, cette beauté et cette béatitude, dans la créature ne sont que la participation de l'unique bonté, l'unique beauté et l'unique béatitude qui ne se trouvent qu'en Dieu.

De là, l'idée générale mise comme titre à cet extrait: « La béatitude n'est qu'en Dieu. »

PLAN

Divisons en idées secondaires et en idées particulières, la page à analyser.

Comme sous-titre ou sous-idée principale tirée du seul extrait à étudier donnons: « La beauté, la bonté et la béatitude des créatures non raisonnables. »

Nous distinguons en effet dans notre texte:

A) L'idée *du bien et du beau* développée par une énumération;

B) L'idée de la *béatitude*, couronnement des biens du ciel, de la terre et des vivants dans la remarque de son absence chez les êtres qui possèdent les biens énumérés plus haut.

<p>A</p> <p>Le Bien et le Beau.</p>	<p>I</p> <p>Dans la terre en général</p>	<p>1. Pureté de lignes et de formes.</p> <p>2. Embellissement par le jeu de lumière et d'ombre.</p>																		
	<p>II</p> <p>Dans les parties de la terre</p>	<table border="0" style="width: 100%;"> <tr> <td style="vertical-align: top; padding-right: 10px;"> <p>1. Dans les profondeurs</p> </td> <td style="vertical-align: top; padding-right: 10px;"> <p>a) Au plus bas</p> </td> <td style="vertical-align: top;"> <p>Roches primitives Granits Amphiboles Gneiss Leur utilité</p> </td> </tr> <tr> <td style="vertical-align: top; padding-right: 10px;"> <p>b) Plus haut</p> </td> <td style="vertical-align: top; padding-right: 10px;"> <p>Terrains primaires</p> <p>Carbonifères</p> <p>Utilité</p> </td> <td style="vertical-align: top;"> <table border="0"> <tr> <td style="padding-left: 10px;">houille</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">tourbe</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">lignite</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Foyer pauvre</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Industrie</td> </tr> </table> </td> </tr> <tr> <td style="vertical-align: top; padding-right: 10px;"> <p>c) Plus haut</p> </td> <td style="vertical-align: top; padding-right: 10px;"> <p>Terrains jurassiques</p> <p>Utilité</p> </td> <td style="vertical-align: top;"> <table border="0"> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Craie</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Marbre</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Temples</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Maisons</td> </tr> </table> </td> </tr> </table>	<p>1. Dans les profondeurs</p>	<p>a) Au plus bas</p>	<p>Roches primitives Granits Amphiboles Gneiss Leur utilité</p>	<p>b) Plus haut</p>	<p>Terrains primaires</p> <p>Carbonifères</p> <p>Utilité</p>	<table border="0"> <tr> <td style="padding-left: 10px;">houille</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">tourbe</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">lignite</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Foyer pauvre</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Industrie</td> </tr> </table>	houille	tourbe	lignite	Foyer pauvre	Industrie	<p>c) Plus haut</p>	<p>Terrains jurassiques</p> <p>Utilité</p>	<table border="0"> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Craie</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Marbre</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Temples</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Maisons</td> </tr> </table>	Craie	Marbre	Temples	Maisons
	<p>1. Dans les profondeurs</p>	<p>a) Au plus bas</p>	<p>Roches primitives Granits Amphiboles Gneiss Leur utilité</p>																	
	<p>b) Plus haut</p>	<p>Terrains primaires</p> <p>Carbonifères</p> <p>Utilité</p>	<table border="0"> <tr> <td style="padding-left: 10px;">houille</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">tourbe</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">lignite</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Foyer pauvre</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Industrie</td> </tr> </table>	houille	tourbe	lignite	Foyer pauvre	Industrie												
	houille																			
	tourbe																			
	lignite																			
	Foyer pauvre																			
	Industrie																			
	<p>c) Plus haut</p>	<p>Terrains jurassiques</p> <p>Utilité</p>	<table border="0"> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Craie</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Marbre</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Temples</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Maisons</td> </tr> </table>	Craie	Marbre	Temples	Maisons													
Craie																				
Marbre																				
Temples																				
Maisons																				
<p>2. Dans l'océan</p>	<p>Majesté des flots Puissance des colères Marées Émanations</p>																			
<p>3. Dans le nuage — sa formation</p>	<p>4. Dans la fleur des prairies</p> <p>bois</p> <p>parterres</p>	<table border="0"> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Originalité du dessin</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Grâce des formes</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Transparence ou velouté de la corolle</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Nuances des couleurs</td> </tr> </table>	Originalité du dessin	Grâce des formes	Transparence ou velouté de la corolle	Nuances des couleurs														
Originalité du dessin																				
Grâce des formes																				
Transparence ou velouté de la corolle																				
Nuances des couleurs																				
<p>5. Dans la graine</p>	<p>Concentration du travail de reproduction Semences de semences Moissons de moissons Forêts de forêts</p>																			
<p>III</p> <p>Dans l'animal</p>	<p>1. Détail des biens</p> <p>2. Jouissance de ces biens.</p>	<p>Lignes hardies du corps Souplesse et impétuosité des mouvements Ardeur de courage Fidélité des services</p> <table border="0"> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Par l'instinct et non</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Par la béatitude</td> </tr> </table>	Par l'instinct et non	Par la béatitude																
Par l'instinct et non																				
Par la béatitude																				

B	{	Couronnement des biens
La béatitude		Son absence dans les êtres non raisonnables

III. La forme. — 1. *Genre.* — Cette page de démonstration est tirée, avons-nous dit, d'une conférence. La conférence est un genre de l'éloquence sacrée inaugurée par le Père Lacordaire et ajoutée, pour le besoin des temps, aux deux groupes des œuvres oratoires ayant le vrai caractère sacré :

1. La prédication pastorale ;
2. La prédication solennelle ou savante.

La prose est la forme naturelle et nécessaire de la conférence comme du sermon et du discours.

2. *Style.* — Le style est celui de la conférence et offre 1^o une phrase ample, d'une structure solide dans a) la forme et b) les termes.

1^o *Phrase ample.*—Lisons le premier paragraphe : une seule phrase ; la deuxième phrase du deuxième paragraphe, etc.

Cette ampleur de la phrase dénote l'abondance de la pensée ; elle s'impose au conférencier ou à l'orateur qui veut soutenir l'attention de l'auditoire.

2^o *Structure solide* de sa phrase a) dans la forme. Elles servent à merveille la démonstration.

1. Cette forme est toujours la même au commencement de chaque idée secondaire :

Elle a son bien notre terre — Il a son bien l'océan — Il a son bien, le fier animal.

2. Les expressions uniformes expriment l'uniformité de la structure de chaque phrase, structure bien calquée sur l'idée maîtresse : — Il a son bien l'océan, il nous le fait voir — Elle a son bien la fleur et elle nous le montre — Elle a son bien la graine et si elle prend soin de me le cacher, je le découvre — Il a son bien l'animal et il me le montre.

b) Dans les termes. — La *précision* des termes aide la solidité de la phrase. Nous remarquons cette précision :

- 1^o Dans les termes scientifiques :

C'est la géologie: les roches primitives, les granits, les amphiboles, les gneiss, les monuments laurentien et huronien, les terrains primaires, les terrains jurassiques.

C'est la cosmographie: les marées.

C'est la météorologie: les émanations de l'océan, les nuages.

C'est la botanique: la fleur des prairies, des bois et des parterres; la graine et la germination et la reproduction — semences de semences, moissons de moisson, forêts de forêts.

2o Dans l'emploi du substantif plutôt que du verbe.

Relevons de ces substantifs, développements d'idées sans le secours du verbe.

1. *Carrières* inépuisables pour les grands monuments laurentien, huronien — en apposition à roches primitives remplace bien le verbe *fournir* ou autre.

2. Ressources du foyer pauvre, conditions du développement de l'industrie — opposés à terrains primaires, peignent encore l'idée sans avoir recours au verbe.

3. Ainsi le complément indirect: pour la *construction*. Et jusqu'à la fin se peut poursuivre le relevé.

Enfin cette page ne manque pas de *pittoresque*, grâce 1o aux expressions imagées, 2o aux épithètes.

1o Expressions imagées. — *Jeu* de lumière et d'ombre— *Majesté* de ses flots — *puissance* de ses *colères* — *robe* fragile — semences de semences — moissons de moissons—forêts de forêts — fugitive comme la sensation — nuances délicates ou vivacité, etc.

2o Les épithètes. — *Admirable* jeu — *carrières inépuisables* — *large* et *profond* océan — la terre *fatiguée* — fleur *charmante* — *robe fragile* — *patients* efforts — *fier* animal— *lignes hardies*.

Remarquons que ces qualificatifs ajoutent tous quelque chose à l'idée. Autrement ils seraient d'une banalité condamnable.

IV. Étude des mots. —

BÉATITUDE: du latin *beatitudo*: Bonheur éternel; par extension bonheur parfait, c'est dans ce dernier sens qu'il faut ici entendre le mot béatitude.

GRANIT: (de l'italien, *granito*): Roche ignée (c'est-à-dire formée par le feu), de feldspath, de mica, de quartz, réunis en masse compacte.

GNEISS: (de l'allemand, *gneiss*): Roche composée comme le granit de feldspath, de mica, de quartz, mais *schisteuse*, c'est-à-dire qui s'exfolie en lames minces.

AMPHIBOLES: Silicate double coloré par du protoxyde de fer; le *silicate* est un sel formé par l'acide silicique combiné avec une base, et l'acide silicique provient du silicium, corps simple, métallique, combiné avec l'oxygène.

MONUMENTS LAURENTIEN ET HURONIEN: Formation géologique primaire extrêmement développée au Canada sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent.

CARBONIFÈRE: Composé avec *carbone* et le latin *feco*; *je porte*, qui contient des couches de charbon, de houille.

GISSEMENT: terme vieilli... on écrit plutôt

GISSEMENT: Position qu'affectent les couches de minéral.

HOUILLE: Charbon fossile, dit vulgairement « charbon de terre » qui brûle avec flamme et fumée et qui, distillé, fournit le gaz d'éclairage.

TOURBE: Matière combustible spongieuse, noirâtre, formée d'ordinaire sous les eaux stagnantes par la décomposition de débris végétaux.

LIGNITE: Charbon fossile conservant plus ou moins de traces d'organisation végétale.

TERRAINS JURASSIQUES: Puissante et très importante formation géologique, sédimentaire, de la période secondaire, après le dépôt du *trias* et avant la construction du *crétacé*. Tire son nom des montagnes du Jura qui sont exclusivement composées des roches qui le caractérisent.

TRIAS: Importante assise des formations géologiques dont le nom est tiré de sa division en trois principaux étages.

CRÉTACÉ: Terrain *crétacé*: formation géologique sédimentaire qui marque la fin de la période secondaire et ainsi nommée parce que la craie en est la roche prédominante.

ANALYSE LOGIQUE

Ainsi donc tous ces biens du *ciel*, de la terre et des vivants, tous *ces* biens dont je vois la beauté manquent de *leur* couronnement dans les *êtres* qui les possèdent.

Cette phrase renferme trois propositions:

Première proposition: principale. — « Tous ces biens manquent de leur couronnement. » — Sujet: biens; comp. déterminatif: la complétive qui suit; Verbe: sont; Attribut: manquant; comp. direct: couronnement.

Deuxième proposition: Complétive explicative. — « Dont je vois la beauté. » — Sujet: je; Verbe: suis; Attribut: voyant; comp. direct: beauté.

Troisième proposition: complétive déterminative. — « Qui possèdent. » — Sujet: qui; Verbe: sont; Attribut: possédant; comp. direct: les; comp. circonstanciel: êtres.

ANALYSE GRAMMATICALE

(des mots soulignés)

CIEL: nom commun, masc. sing.; comp. dét. de biens.

CES: adj. dém., masc. pluriel; détermine biens.

DONT: pronom relatif, ici masc. pluriel; comp. dét. de beauté.

LEUR: adj. poss., masc. sing., dét. couronnement.

DANS: préposition; marque le rapport entre couronnement et êtres.

ÊTRES: nom commun, masc. pluriel; antécédent de qui et comp. circ. de manquent.

QUI: pronom relatif, masc. pluriel; à cause de l'antécédent *êtres* et sujet de possèdent.

LES: pronom personnel, masc. pluriel; comp. direct de possèdent.

V. Biographie. — Le Père Monsabré (1827-1907) a été appelé à la chaire de Notre-Dame en 1869. Cet illustre dominicain s'est efforcé de faire goûter à la génération actuelle, ignorante des choses de la religion, les trésors négligés de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église.

*(Précis d'histoire des Littératures,
des Sœurs de Sainte-Anne.)*

LECTURES

10 LA CHEMISE D'UN HOMME HEUREUX

(Conte arabe)

Il était une fois un fils du grand Haroun-al-Raschid qui n'était pas heureux. Il alla consulter un vieux derviche. Le sage vieillard lui répondit que le bonheur était chose difficile à trouver en ce monde. « Cependant, ajouta-t-il, je connais un moyen infaillible de vous procurer le bonheur. — Quel est-il? demanda le prince. — C'est, répondit le derviche, de mettre la chemise d'un homme heureux! »

Là-dessus le prince embrassa le vieillard et s'en fut à la recherche de son talisman. Le voilà parti. Il visite toutes les capitales de la terre. Il essaie des chemises de rois, des chemises d'empereurs, des chemises de princes, des chemises de seigneurs. Peine inutile. Il n'en est pas plus heureux. Il endosse alors des chemises d'artistes, des chemises de guerriers, des chemises de marchands. Pas davantage. Il fit ainsi bien du chemin sans trouver le bonheur. Enfin, désespéré d'avoir essayé tant de chemises, il revenait fort triste, un beau jour, au palais de son père, quand il avisa dans la campagne un brave laboureur, tout joyeux et tout chantant, qui poussait sa charrue. « Voilà pourtant un homme qui possède le bonheur », se dit-il. Es-tu heureux? — Oui! fait l'autre. — Tu ne désires rien? — Non. — Tu ne changerais pas ton sort pour celui d'un roi? — Jamais! — Eh bien, vends-moi ta chemise! — Je n'en ai point! »

Jules Verne.

20 VOYAGE D'UNE FÉE

Je rencontrai l'autre jour une bonne fée qui courait comme une folle malgré son grand âge.

— « Êtes-vous donc si pressée de nous quitter, madame la fée? »

— Ah! ne m'en parlez pas, répondit-elle. Il y a quelques centaines d'années que je n'avais vu votre petit monde, et je n'y comprends plus rien. J'offre la beauté aux jeunes filles, le courage aux jeunes gens, la sagesse aux vieux, la santé aux malades, enfin tout ce qu'une honnête fée peut offrir de bon aux humains, et tous me refusent. « Avez-vous de l'or et de l'argent? disent-ils, nous ne souhaitons pas autre chose », or, je me sauve, car j'ai peur que les roses des buissons ne me demandent des parures de diamants et que les papillons n'aient la prétention de rouler carrosse dans la prairie.

« Non, non, ma bonne dame, s'écrient en chœur les petites roses, qui avaient entendu grogner la fée ; nous avons des gouttes de rosée sur nos feuilles.

— Et nous, disent en folâtrant les papillons, nous avons de l'or et de l'argent sur nos ailes.

— Voilà, dit la fée en s'en allant, les seules gens raisonnables que je laisse sur la terre. »

G. Sand.

LE BONHEUR

Sujet de composition : le bonheur.

Canevas : Qu'est-ce que le bonheur? Où se trouve-t-il ici-bas? Est-il dans la gloire? dans la fortune? dans le plaisir? dans les sciences? dans les arts? Repassant l'histoire, quels personnages vous semblent avoir été le plus heureux? Pourquoi?

Ces réflexions naturellement amenées par l'étude du dernier texte entreront dans votre dissertation. Les lectures mises à la suite du texte vous fourniront peut-être quelque idée heureuse...

PLAN

Introduction:	{	La réflexion à notre âge	{	Instants de sérieux Heure de dissertation Sujet d'étude Sujet du jour			
Développement:	{	Le bonheur	{	Définition: Dans la gloire Dans la fortune Dans le plaisir Dans les sciences Dans les arts Dans les saints { <table border="0" style="display: inline-table; vertical-align: middle;"> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Les béatifiés de Jésus</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">Les martyrs</td> </tr> <tr> <td style="padding-left: 10px;">La Vierge- Marie</td> </tr> </table>	Les béatifiés de Jésus	Les martyrs	La Vierge- Marie
Les béatifiés de Jésus							
Les martyrs							
La Vierge- Marie							
Conclusion:	{	L'homme a besoin d'infini L'infini c'est Dieu Le bonheur est en Dieu					

À notre âge, tout à côté d'heures légères, se faufilent parfois dans notre vie, des instants d'une gravité surprenante. Qui expliquera ce mystère?... Et encore quelle aubaine si l'heure du sérieux sonne chez nous en même temps que l'heure de la composition en classe! Alors, nous nous sentons descendre dans les profondeurs des questions proposées... et nous nous déclarons de véritables philosophes... Aussi faut-il avouer que parfois nos études incitent grandement à la réflexion et après l'analyse d'une page du Père Monsabré par exemple, je défie qui que ce soit de ne pas songer *creux*. Aujourd'hui où nous avons, avec le célèbre prédicateur, médité la béatitude, la dissertation à faire sur le bonheur devient pour moi, un soulagement à la pensée trop tendue... vive donc le bienfaisant devoir!

Mais qu'est-ce que le bonheur?... Après quelques heures écoulées à parler du sujet en la compagnie d'un Père dominicain... la définition thomiste de la béatitude m'est devenue

familière, et je réponds : « Le bonheur c'est le bien parfait qui satisfait totalement notre appétit. »

Cette pleine satisfaction où la trouverai-je ici-bas ? Irai-je à la suite de ce fils malheureux de Haroun-al-Rachid, me présenter aux palais des rois, à la cour des empereurs, aux demeures des princes et des grands seigneurs, pour réclamer la « chemise magique » à endosser pour être heureux ? Avec lui encore, me rendrai-je auprès des artistes, des guerriers, et de marchands en quête du même précieux « talisman » ? Ou bien, rejoignant la « fée grogneuse » du conte, solliciterai-je à mon tour « l'or et l'argent » comme artisans de bonheur ? Ou mieux inspirée, avisant le « laboureur joyeux », « la rose et l'abeille raisonnables » leur demanderai-je le secret de leur réelle satisfaction ?

À quoi me serviraient ces courses ? . . . j'ai ma pensée et j'ai l'histoire . . . dans vingt ans aurai-je l'expérience ? Quoi qu'il en soit, avant de subir votre joug, ô gloire, fortune, plaisirs, sciences, arts, vous toutes, puissances abstraites qui, à chaque âge du monde vous êtes partagé les ambitions de l'humanité, avant d'accepter votre joug, je veux savoir votre valeur . . .

Me donneras-tu le bonheur, gloire humaine si généralement recherchée ? . . . Une figure de roi s'illumine comme un « soleil » devant moi . . . Entouré d'une superbe cour, chanté par une pléiade de poètes, visité par des empereurs et des princes, servi par des génies, m'apparaît Louis XIV — Gloire, que tu es grande ! . . . Mais j'écoute ! . . . un philosophe parle : « La gloire, c'est une fusée qui s'élance, monte en gémissant, arrive très haut, éclate enfin et plane, superbe, éblouissante, attire quelques regards, puis s'éteint dans la nuit. » La lumière bientôt, s'est obscurcie . . . Un lit se dessine dans une chambre presque déserte . . . un moribond qu'on délaisse y est étendu . . . Louis XIV, veillé par quelques domestiques fidèles, expire . . . Philosophe, tu as dit vrai . . . et la gloire n'est pas le bonheur !

Fortune, serais-tu le bonheur ? . . . De somptueux automobiles roulent sur la route pavée. De ma fenêtre, mon regard inquisiteur les suit — j'essaie de lire sur le front soucieux du riche propriétaire une ligne de bonheur. Et les inquiétudes,

les tracas, le désir de nouveaux biens y ont laissé des traces de douleur. J'interroge: « Hommes, qui possédez tant, dites-moi, êtes-vous heureux? » — « Je le serai... quand j'aurai réussi telle entreprise — quand ma fortune aura atteint tel chiffre — Je le serais si... si... — Je ne le serai jamais car l'argent m'a volé mon fils... » Fortune, tu n'es pas le bonheur!

N'es-tu pas le bonheur, plaisir, ô volupté! ? Un poète du siècle dernier, Beaudelaire qui « a bu le plaisir à toutes les coupes, qui en a fait toutes les expériences propose d'écrire sur la porte des lieux de plaisir: « Ici, l'on torture ». C'est la réponse à mon cri, ô plaisir, et le brutal écho de la parole de Salomon: « Vanité des vanités! » Non, volupté tu n'es pas le bonheur?

Et toi, science superbe, promets-tu le bonheur? Maxime du Camp raconte avoir passé la nuit sur le seuil du désert et avoir entendu à l'aurore comme un bruit de sanglots? L'Arabe qui l'accompagne lui explique ce bruit: « C'est la plainte du désert; le désert se plaint quand le soleil se lève! » « Il y a cependant, dit Eymieu, des oasis dans le désert; oui, mais elles sont rares et petites, et le désert est immense; et le désert se plaint quand la lumière se lève... Le cœur de l'homme est comme le désert, si grand que rien ne peut le remplir; et quiconque y faisant un peu de lumière avec sa pensée, écoute son cœur, entend un désert immense qui se plaint. » — Et vous avez entendu cette plainte dans vos âmes, savants de tous les âges; vous y avez répondu par des aveux sur l'ignorance de l'esprit humain jamais assouvi et vous n'étiez pas heureux, parfaitement heureux. O science, tu n'es pas le bonheur!

Arts enchanteurs qui nous guidez dans le pays de l'idéal, en nous séparant de ce monde qui pleure, ouvrez-vous l'avenue vers la béatitude? Des vagues de sanglots répondent. « Je les entends, ô artistes, vos soupirs; je les entends dans vos symphonies brillantes comme dans vos troublantes rêveries... J'ai vu vos pleurs, dans les ciels de vos tableaux comme dans les yeux même des madones ou des anges... J'ai repassé vos douleurs en lisant telle de vos poésies ou tel de vos chefs-d'oeuvre. Et j'ai dit l'art n'est pas le bonheur!

Et je lève plus haut les yeux : un cortège se déroule, sublime. Des pauvres, des humbles, des pacifiques, des miséricordieux, des doux de cœur, des persécutés, des vierges... s'avancent. « Bienheureux » puis-je lire marqué au chiffre de l'éternelle Vérité, sur leur front rayonnant. Une Reine dont douze étoiles forment le diadème, et dont la terre semble le piédestal, arrête mon regard.

Regina Martyrum! chantent des accents angéliques. — « Un glaive transpercera ton cœur... », prononce une voix sénile... Et la reine entonne : *Magnificat!* toutes les générations m'appelleront bienheureuse...

Et c'est à vous, martyrs et saints de Dieu, à toi, Reine bénie, que je demande le secret du bonheur. Si Mère de Douleurs, tu fus quand même la plus heureuse des créatures, c'est que tu as été la plus près de Dieu, que tu fus la « Servante du Seigneur », que le « Saint-Esprit t'a couverte de son ombre », que ton cœur créé comme le nôtre pour l'infini, s'en est abreuvé au contact de Jésus... le Dieu... l'Infini fait homme; les heureux de tous les âges ont marché à ta suite.

Mère, je suis ton enfant, conduis-moi à Jésus, l'unique source du bonheur. Ainsi rends-moi heureuse dans l'accomplissement du devoir quel qu'il soit... car Dieu est dans le devoir; heureuse, dans la foi ardente et efficace... car la foi donne Dieu dans la pensée, dans la parole et dans l'action; heureuse, dans la communion où je me nourris de l'Infini même; heureuse, dans la mort, qui couronne par la sainteté au ciel, ma béatitude de chrétienne ici-bas.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Préface	5
La sainte Vierge (<i>Henri Lasserre</i>)	7
Le corbeau et le renard (<i>La Fontaine</i>) . 1929	24
Quand nous marchions au catéchisme (<i>Abbé Lionel Groulx</i>)	35
Les obsèques de la lionne (<i>La Fontaine</i>)	48
Les Romains (<i>Bossuet</i>)	59
Le lièvre et la tortue (<i>La Fontaine</i>) . 1929	71
Conseils d'un père (<i>Fénelon</i>) 1929	84
Le loup et le chien (<i>La Fontaine</i>)	94
La chasse à l'écureuil (<i>Adjutor Rivard</i>)	107
L'huître et les plaideurs (<i>La Fontaine</i>)	117
Lettre de Louis Veillot (<i>Louis Veillot</i>)	129
Le coin de Fanchette (<i>de Gaspé</i>) . . 1929	140
Le vieillard et les trois jeunes hommes (<i>La Fontaine</i>)	149
Le vieux hangar (<i>abbé Camille Roy</i>) . 1929	161
La béatitude n'est qu'en Dieu (<i>Père Monsabré</i>)	168
